This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

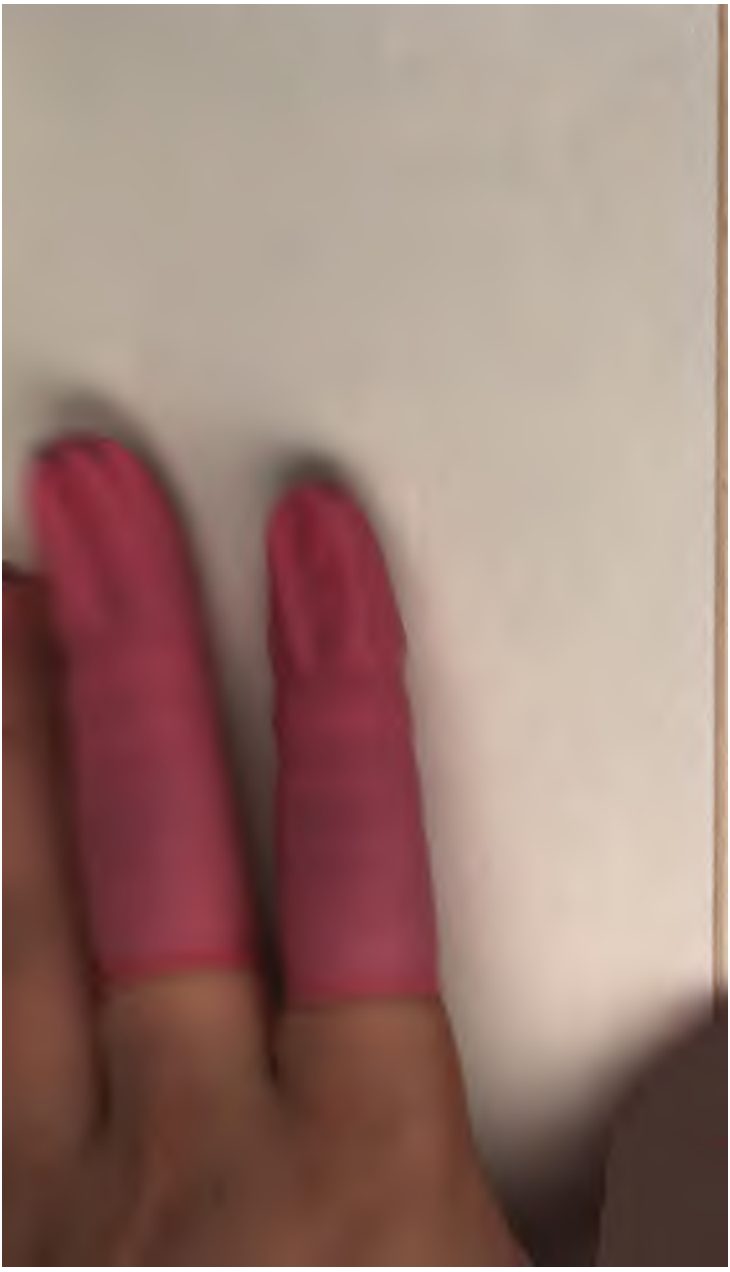
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



QUATRELLES

UN PARISIEN

DANS

LES ANTILLES

SAINT-THOMAS — PUERTO-RICO — LA HAVANE

LA VIE DE PROVINCE SOUS LES TROPIQUES

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE DESSINS DE RIOU

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1883

Tous droits réservés

UN PARISIEN

DANS

LES ANTILLES

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1883.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Chapitre LXX. — Récolte de la canne (page 309).

QUATRELLES

UN PARISIEN

DANS

LES ANTILLES

SAINT-THOMAS — PUERTO-RICO — LA HAVANE

LA VIE DE PROVINCE SOUS LES TROPIQUES

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE DESSINS DE RIOU

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1883

Tous droits réservés

UN PARISIEN

DANS

LES ANTILLES

AVANT-PROPOS

L'ILE DE CUBA AVANT L'INSURRECTION

De graves événements politiques se sont accomplis dans les Antilles espagnoles. Cuba s'est plusieurs fois soulevée.

J'ai parcouru il y a quelques années ce pays merveilleux, paisible encore, mais rêvant depuis longtemps déjà la révolte. Comme le peintre en voyage remplit ses carnets de croquis, chaque jour j'ai rempli les miens de notes et de souvenirs.

Au moment de les mettre en ordre et de les transcrire, je me suis demandé s'il ne conviendrait pas de tenir compte des faits qui se sont accomplis; si je ne devais pas souligner, analyser tout ce qui se rattache d'une façon directe à la révolution, et si je ne pouvais pas me donner ce facile plaisir de me poser après coup en prophète.

En outre, l'Espagne ayant fait justice de quelques-uns des abus qui m'ont été signalés, tandis que d'autres se sont aggravés jusqu'à exaspérer les créoles et à allumer la révolte, ne devais-je pas modifier mes impressions premières et exposer la situation actuelle, au lieu de celle que j'ai traversée il y a quelques années?

Je n'ai pas crû devoir le faire.

Il m'a semblé que j'enlèverais aux notes que je publie leur seul mérite : celui de retracer un ensemble bien homogène d'impressions et de tableaux. Chaque heure a son importance relative et concourt à l'accomplissement de la destinée des peuples. J'ai cru intéressant de montrer le pays préoccupé, anxieux, fébrile, impatient, mais indécis encore quelques mois avant de prendre les armes; il m'a paru utile de retracer les mœurs, les aptitudes, les aspirations, les usages, les qualités et les défauts d'une société destinée à se transformer d'une heure à l'autre.

Il m'eût d'ailleurs fallu prendre fait et cause pour tel ou tel parti et faire de ces lignes inoffensives des auxiliaires de révolte ou de répression. J'ai toujours trouvé mauvais qu'on s'ingérât en comparse dans les affaires publiques d'un pays auquel on n'appartient pas.

Ma conscience distingue bien où sont le droit et la justice. Mon cœur, sollicité par de précieux souvenirs en Espagne comme aux Antilles, souffre de ne pouvoir pas former de vœux sans qu'ils soient hostiles à quelqu'un de cher. Aussi, en transcrivant ces notes, me suis-je plutôt appliqué à mettre le public à même

de se faire une opinion, que je n'ai cherché à lui transmettre la mienne.

Ce que j'ai vu, je l'ai dépeint de mon mieux; ce que j'ai entendu, je l'ai écrit le plus impartialement possible. Un portrait doit se juger sans le secours des commentaires.

Je prie donc mes lecteurs de ne jamais perdre de vue que ces notes datent de plusieurs années, et que, prises au jour le jour, elles reproduisent naïvement mes impressions de la première heure.

Le tableau est aussi fidèle aujourd'hui qu'alors. Quels changements une dizaine d'années peuvent-elles apporter dans un pays que régissent encore des lois du temps de Philippe II ?

Les créoles me tiendront compte de la surprise que tout Européen éprouve lorsqu'il se trouve pour la première fois en présence d'institutions et d'usages aussi contraires aux siens que le sont les leurs. En échange, je leur rendrai cette justice que, élevés dans un pays tributaire, au milieu d'institutions esclavagistes et surannées, ils ne peuvent être responsables des anomalies qui nous frappent. Il importe de constater, au contraire, qu'ils ont toujours sollicité des réformes libérales.

PREMIÈRE PARTIE

LA TRAVERSEE

I

DÉPART.

« Six heures sonnent, le jour va paraître. En route, Pierre ; sanglez la dernière malle et partons. Ouvrez la fenêtre, penchez-vous et dites-moi si la voiture est en bas. »

Le domestique obéit. A peine la croisée est-elle entr'ouverte, que le vent fait irruption dans la chambre, chassant la pluie devant lui. Il met partout le désordre : la lampe agonise, la fumée vous aveugle et vous suffoque. A chaque effort de la tourmente, tout grince, tout craque, tout vole et tournoie. Les papiers s'éparpillent, et la cendre, s'échappant du foyer, a bientôt tout couvert d'une couche grisâtre.

La fenêtre est vite refermée. Quel temps pour se mettre en route ! L'omnibus du chemin de fer est à la porte ; le cocher dort sur son siége, interrompant à chaque instant son somme pour souffler dans ses doigts engourdis.

La dernière seconde de la dernière minute est arrivée; il faut partir.

« Adieu, chère femme, un dernier baiser. »

La veilleuse éclaire à peine la chambre des enfants. La gouvernante ne s'est pas couchée. On apporte une lampe; les petits ont bientôt les yeux ouverts. En se rappelant pourquoi on les éveille, la tristesse les prend. L'aînée veut s'habiller en hâte et conduire son père à la gare. Sa sœur ne veut pas qu'il parte et tend ses petits bras vers lui. Le garçon pleure, la tête sous l'oreiller.

« En route, en route, Pierre; je sens le cœur me manquer. »

Quatre derniers baisers! Seul, Dieu sait si jamais on en reprendra la chaîne.

Les bagages sont bientôt au pied de l'escalier; il faut partir. Le domestique a pris les devants, une bougie à la main. C'est en courant que l'on descend, poursuivis par des silhouettes géantes qui tantôt glissent sur les marches, tantôt se dressent sur les murs. L'ombre des barreaux de la rampe valse dans l'escalier; c'est une ronde sans fin qui bondit d'étage en étage.

On arrive sous la voûte. Le concierge a entr'ouvert sa fenêtre et dans l'obscurité risque un adieu. Puis la porte retombe lourdement. Les bagages sont hissés sur le coche; les chevaux, ruisselants, grelottants, impatients de retrouver un abri, battent du pied le pavé. En route!

« Ne montez pas sur le siége, Pierre; il pleut à torrents. Entrez dans la voiture et asseyez-vous près de moi. »

Il ne se doute pas, le brave garçon, qu'il devient à cette dernière heure un ami, un foyer de souvenirs. On ne se lasse pas de le regarder. Il va retourner dans cette demeure qu'on quitte avec tant de regrets; il vivra près de ceux qu'on aime. Les vitres font un tel vacarme qu'on se rapproche.

« N'oubliez pas... Vous lui direz... Si je tardais à revenir... »

Que sais-je encore!

La voiture roule, bruyante dans la ville muette. L'horizon s'éclaircit au bout des rues; les toits se détachent plus noirs sur un ciel plus blanc; les lueurs de la nuit s'éteignent une à une. Lorsqu'on arrive à la gare, il fait jour.

Ici commence véritablement le voyage. Les billets sont pris, les bagages sont enregistrés, la vapeur siffle, Pierre est parti.

Adieu!

II

EN WAGON.

Combien étaient-ils? comment étaient-ils, mes compagnons de route? Certes, je n'y ai pas pris garde. Tant de souvenirs, de projets, de regrets, d'espérances se heurtaient, se pressaient dans ma cervelle, que la plus mince des observations n'aurait pas pu s'y faufiler. J'étais hors de ce monde, à la suite de mes pensées.

Mille choses, indifférentes hier, étaient devenues indispensables à ma vie. Puis, qu'allais-je trouver là-bas? Ivre du passé, je l'avoue, je demeurai convaincu, pendant ces premières heures, que je ne trouverais sur mon chemin que des désillusions.

« Amérique, tu n'es qu'un nom, me disais-je. Que verrai-je qui me soit inconnu en débarquant à la Havane? Les récits de voyage sont si menteurs! Je vais trouver des nègres déteints, buvant du cidre sous des pommiers chétifs. Un omnibus d'exportation, les vitres brisées, les coussins efflanqués, me conduira à travers des rues malpropres jusqu'à destination. Qui sait si l'on ne me répondra pas, lorsque je demanderai à voir une banane, un ananas : — Monsieur, nous n'en avons plus; on a expédié les derniers à Paris ce matin. »

J'arrivai à Calais le cœur gros, l'estomac vide, dans la plus mauvaise des dispositions pour traverser le détroit.

III

RITOURNELLE.

Si quelque chose est de nature à retarder l'alliance qui devrait à jamais confondre les sympathies et les intérêts anglo-français, c'est le mauvais aménagement des bateaux qui font le service de la Manche.

Comment exiger, en effet, que l'enthousiasme s'épanouisse dans des cœurs aussi secoués que le sont

ceux des passagers du *Vivid?* Est-ce bien avec ces yeux remplis de larmes qu'on peut en débarquant admirer la France ou l'Angleterre? Un cri de ravissement peut-il sortir du gosier meurtri du patient? un sourire peut-il naître sur ses lèvres souillées?

O *Vivid!* qu'est auprès de toi la barque de Dante? Qui saura jamais le nombre des blasphèmes proférés contre toi? Qui comptera les cris, les grincements de dents, les hoquets que tu as provoqués? Mais continue en paix ton œuvre empestée et maudite, je n'entends pas brûler ma poudre aux moineaux. Je réserve mon plomb pour un plus gros gibier.

Nul, que je sache, n'a mis en doute l'amour de Léandre; nul n'a contesté son courage; et cependant, je suis certain qu'il n'eût pas mis deux fois les pieds chez sa maîtresse si, au lieu d'habiter Sestos, elle eût résidé à Douvres, et s'il lui eût fallu, pour traverser le détroit, monter sur les steamers de la Manche.

Vous représentez-vous Castor et Pollux, Laure et Pétrarque, Mars et Vénus, Héloïse et Abélard, obligés de préluder à chaque entrevue par une heure et demie de mal de mer? Quelle amitié, quelle passion résisteraient à une semblable épreuve? N'infligez donc pas à de simples mortels ce qui eût mis en déroute les héros de l'amitié et de l'amour.

Et vous, grands philosophes, philanthropes, industriels, qui rêvez l'union solide de la France et de l'Angleterre, commencez par améliorer le service maritime qui sert de trait d'union aux deux peuples rivaux.

IV

DOUVRES.

On ne peut, je le répète, demander aucun enthousiasme au malheureux qui, les yeux rouges, les dents serrées, le corps glacé, le cœur sur les lèvres, débarque à Douvres à marée basse. Devant lui se dresse un mur noir, gluant, ruisselant, du haut duquel lui arrivent les quolibets de la foule.

Une planche, assujettie tant bien que mal, relie au quai le bateau. La pente en est rapide, et jamais mât de cocagne ne fut aussi glissant. Le *Vivid* se dandine, et, suivant qu'il penche à droite ou à gauche, le chemin monte ou descend.

Pauvre voyageur! Alors que ses mâchoires tremblent, que tout danse encore devant lui, alors que ses mains sont embarrassées par une couverture, un parapluie, une valise et un carton à chapeau, il faut que le malheureux, son billet entre les dents, s'aventure sur ce sentier glissant devant lequel hésiterait un cerf aux abois, et cela tout en surveillant de très-près ses bagages.

Soutenu à droite par une bonne âme, poussé à gauche par quelque rustre, il escalade une série d'escaliers couverts de varech.

A peine est-il sur le quai qu'un coup de sifflet

retentit. Le train va partir... Vite, en wagon. Un coup de cloche; il est parti.

On entend la mer rouler ses galets; mais le brouillard étend si bien ses voiles sur la pudique Angleterre, qu'à peine voit-on les vagues qui meurent à quelques pas des rails. L'horizon se rapproche peu à peu; bientôt il a pour limite extrême les parois du wagon.

Puis le bruit augmente, les sifflets se répondent, des lueurs nombreuses passent rapidement à droite et à gauche : c'est une station que l'on traverse à toute vapeur.

Hourra! essoufflez vos machines. Il n'y a pas à flâner en route, songez donc!... nous portons à Londres et le poisson et les dépêches!

V

A TATONS.

On m'assure que je suis en Angleterre; je veux bien le croire, à la persistance avec laquelle tout le monde me parle anglais. Le train roule dans l'obscurité, s'arrêtant de distance en distance. Pourquoi s'arrêter là plutôt qu'ailleurs? Est-ce l'instinct qui guide les mécaniciens? Je ne puis croire que les rares lueurs qui percent de temps en temps le brouillard suffisent à leur révéler le voisinage d'une station.

Le chef de train appelle cependant avec un aplomb superbe, et dans l'ordre qu'on lui a indiqué, des villes, des bourgs qu'il n'a jamais vus que sur son itinéraire. Des voyageurs descendent, d'autres montent, absolument comme s'ils savaient ce qu'ils font. Et cela dure deux heures.

Mes voisins rassemblent les menus objets qu'ils avaient dispersés sur les banquettes. Le train s'arrête, tout le monde en descend; je fais de même.

Ce n'est plus dans la nuit, c'est dans la vapeur rougeâtre d'une fournaise que des formes humaines m'apparaissent pour disparaître aussitôt. Elles se meuvent avec tant de précision qu'on pourrait supposer qu'elles savent où elles vont.

On monte en cab, je monte en cab, et je dois à la vérité ce témoignage, que le sale véhicule me conduisit sans hésitation aucune à la station du S. W. Railway, que je lui avais indiquée.

Je crois bien avoir traversé Londres, mais je ne pourrais pas l'affirmer, ayant parcouru l'Angleterre à tâtons.

VI

EMBARQUEMENT.

Mon intention n'est pas de vous décrire Southampton; je le voudrais, du reste, que je ne le pourrais pas. En décembre, l'Angleterre n'est visible que

pour ses initiés. On ne peut d'ailleurs pas lui en vouloir de cacher soigneusement ses murs tristes, ses monuments lugubres et la crotte dans laquelle barbotent ses enfants.

J'ai quelque souvenir d'un hôtel appelé : « Raidley's hotel », où les chambres ont deux lits, où les lits ont trois places, où chaque place a trois oreillers : ce qui fait dix-huit oreillers par chambre. Je me rappelle imparfaitement des gentlemen cravatés de blanc, aux favoris soyeux, aux cheveux géométriquement peignés, qui ciraient mes chaussures et me demandaient un schelling pour avoir fait tomber un cheveu du collet de mon habit. Je me souviens vaguement d'une maîtresse de maison trop occupée pour faire sa besogne, qui me tournait invariablement le dos chaque fois que je me permettais de lui adresser la parole.

Je frissonne encore en songeant à la pluie qui me traversa jusqu'aux os lorsque j'allai retenir ma place. Je vois le délicieux bouquet d'employés roux qui remplissait le comptoir, je sens encore l'odeur de leurs bottes crottées qui séchaient devant le poêle rougi; j'ai conservé la part de reconnaissance si légitimement acquise à l'employé qui, d'un air gracieux, choisit pour moi la plus détestable des cabines, et dans cette cabine le plus impossible des lits, alors que le bateau était aux trois quarts vide.

Je me vois encore, une fois mes bagages expédiés, roulant dans un cab qui me prit 4 francs pour une course de cinq minutes, ce qui permettrait à l'heureux cocher pour lequel cette plaisanterie durerait un an de mettre de côté 436,000 francs.

Je revois aussi le *Rubis* ruisselant d'eau, noir de suie, encombré de victimes condamnées comme moi à vingt-trois jours de traversée. Il me semble que j'entends encore les réflexions charitables dont les premiers venus accablent leurs compagnons d'infortune à mesure qu'ils arrivent.

On se dévisage, on s'analyse, on se raille mutuellement sans pitié ni pudeur, et dès la première minute naissent des préférences et des antipathies qui dureront autant que le voyage. C'est avec ces indifférents qu'il faudra vivre près d'un mois, c'est avec eux qu'il faudra mourir peut-être. On suit d'un œil inquiet les bagages qui roulent du haut du quai dans les alléges. Que de tristesse sur le visage de cette jeune femme qui voit ses caisses... ses caisses bourrées des chefs-d'œuvre de madame Compoint, d'Alexandrine, de mesdames Ode et Esté, prendre un bain dans la vase!

Tant de trésors seront-ils perdus pour l'Amérique? Ce serait trop affreux! — « Une malle à la mer! » — Et chacun de courir. — « Eh bien, quoi? grogne le maladroit, on vous la payera, votre malle. La Compagnie a un tarif pour les objets perdus. » — Des voyageuses arrivent, robes retroussées, jupons au vent. Le *Rubis* est à douze pieds au-dessous de la jetée sur laquelle stationne un instant le bataillon court-vêtu. On en parlera longtemps à bord.

La cloche appelle les retardataires. Les cochers, porteurs, gamins, mendiants, garçons d'hôtel et pickpockets font un dernier appel aux poches. La planche est enlevée, le *Rubis* se met en marche.

Tous les yeux sont braqués du même côté; chacun cherche à l'horizon le vaisseau qui va l'emporter. Les gens du bord sont accablés de questions à ce sujet; aucun n'y répond.

VII

SOURICIÈRE.

Demandez à un habitant du centre de la France s'il a regardé quelquefois une souris prise au piége.

La servante, voyant la porte de la souricière close, a un premier mouvement de joie. L'ennemi est là; mais comment s'en débarrassera-t-elle? Sa prisonnière la fait trembler, et c'est avec peine qu'elle se décide à prendre la boîte.

Une fois le piége entre ses mains, elle le secoue de toutes ses forces, puis, toujours tremblante, regarde de temps en temps si sa victime bouge encore. Elle recommence plusieurs fois de suite et prend le parti, si la bête a la vie dure, de jeter souris et souricière au fond de quelque baquet plein d'eau.

Après vous être complu à tracer ce tableau, offrez au brave Limousin d'entrer dans une énorme ratière de laquelle il lui sera impossible de s'échapper, de se laisser secouer pendant plusieurs semaines comme la souris dont je parlais plus haut, d'endurer un mal sans remède devant lequel reculent les plus braves,

et, si vous avez affaire à quelque héros besoigneux, il vous demandera quel est le prix de tant d'audace.

Si vous lui parlez, au contraire, de débourser pour le moins un millier de francs, je crois que vous aurez de la peine à l'attirer dans la ratière.... surtout si vous exigez, par-dessus le marché, qu'il adore, admire et bénisse la mer qui le secoue.

VIII

LA MER.

La mer vue de la mer, quelle gigantesque déception! Belle quand elle est malfaisante, elle devient nulle dès qu'elle est inoffensive.

Que me font les siècles d'admiration qu'elle a provoqués, les flots de lyrisme qu'elle a soulevés! Non, je ne suis pas un esprit poétique, s'il me faut admirer cette éternelle ligne droite que l'œil rencontre implacablement dès qu'il se lève.

A cette vague, une vague vient se souder; puis une autre, une autre encore. A laquelle donnerez-vous la préférence? Pourquoi préférer celle-ci à celle-là? Chacune d'elles est une menace, un auxiliaire de la mort. Si elle parvient à vous saisir, elle vous roulera dans ses ondes, jouissant lentement de votre agonie. Lui échapper? à quoi bon? Une autre est là qui continuera le meurtre. Chaque lame vous

fera subir une mort préparatoire, jusqu'à ce qu'une dernière moins cruelle vous arrache enfin l'âme du corps.

Alors, plus hideux, plus effroyable d'heure en heure, votre cadavre deviendra un jouet digne de l'Océan. Fier de cette victoire dérisoire, l'éternel révolté promènera son hideux trophée au sommet de ses vagues, comme pour dire aux nuages et à l'azur : « Voilà donc l'homme que Dieu fit à son image! »

Ah! vous aimez la mer!

Vous aimez la mer comme on aime les puissants, les forts qui ont daigné vous étreindre sans vous broyer. Elle vous trouble, elle vous impose. C'est vous que vous glorifiez lorsque, labourant son sein du soc de votre vaisseau, vous parlez de sa terrible beauté. C'est votre audace qui vous ravit, et la mer n'est que le piédestal sur lequel vous hissez votre chétive statue.

Comment ne pas lui préférer la terre, source de toutes les bontés, de toutes les joies, de toutes les sécurités, la terre créée pour nous, la terre, notre patrie, notre domaine? Est-elle moins grandiose que l'Océan, alors qu'entassant montagne sur montagne comme autant de vagues de granit, elle nous montre à la fois les glaciers de ses crêtes et les jardins de ses vallées? Je vous admire, immensités de sable, immensités de verdure; je vous aime, petits sentiers pleins d'ombre et de fleurs, au bord desquels on s'étend rêveur pour écouter chanter la nature.

Terre aimée, tu es la vie, tu es le bonheur. Tu as à la fois toutes les splendeurs, toutes les magnificences et toutes les délicates beautés. Nourrice intarissable,

tu nous tends d'une main le pain qui nous fortifie, et de l'autre le vin qui nous égaye. Tandis que dans l'air l'oiseau chante et l'insecte bourdonne, à nos pieds la source jase et la fleur embaume. Écrin merveilleux, tu nous prodigues tes richesses inépuisables, alors que la mer nous marchande quelques perles et quelques coraux.

L'Océan, c'est la menace; l'Océan, c'est la mort. Tout ce qui peut fuir le fuit. Il ne reste auprès de lui que des monstres rampants, trop lourds pour vivre ailleurs que dans ses bras.

A quelques milles, l'air se dépeuple, tout devient silencieux. A part quelques pirates, les oiseaux de la côte ont des moignons pour ailes. La nature a dû créer des êtres difformes : pingouins, morses ou lamentins, pour que les vagues trouvent sur les rives quelques hôtes à caresser.

Les tristes habitants des profondeurs de la mer sont faits pour inspirer le dégoût et l'effroi. Tout ce qui nous trouble, tout ce qui nous répugne s'y trouve à profusion : poulpes suceurs, destructeurs infatigables aux lanières armées de ventouses; crabes batailleurs, aux cisailles sans cesse menaçantes; corps flasques, natures visqueuses et gluantes; contours difformes, polypes géants, tout y est créé en vue de la destruction.

Ceux qui n'ont pas les pinces coupantes et la cuirasse ont la scie ou l'espadon. Ceux-ci vous paralysent, ceux-là vous enlacent. La mâchoire des lions et des panthères est un jouet auprès de celle des requins et de mille autres. Enfin, à l'exception des troupeaux inoffensifs destinés à repaître ces hideuses

espèces, la mer ne renferme que des monstres cent fois plus effroyables que tous ceux dont la peur a peuplé nos cauchemars et nos rêves de démence.

Et que serait-ce si nous connaissions ces profondeurs insondables au-dessus desquelles nous passons?

Sur terre, notre imagination se plaît à embellir l'inconnu. La forêt close doit être remplie de plantes aux fleurs odorantes, aux fruits savoureux, d'oiseaux chanteurs et d'insectes rutilants. Le gouffre lui-même n'est que le vestibule de quelque grotte immense remplie d'or, de pierreries ou de cristal.

Si, au contraire, notre imagination plonge dans les profondeurs vierges de la mer, l'effroi nous saisit. Nous nous trouvons dans une obscurité sinistre qu'aucune clarté ne peut dissiper. Là, dans ce charnier éternellement obscur, des goules visqueuses, aux formes indécises, gardiennes des trésors engloutis, dorment sur des ossements entassés. Une végétation gluante cache des myriades de monstres, et lorsque quelque phosphorescence éphémère projette sa bleuâtre clarté dans ces parages maudits, on voit des combats effroyables.

Les grands serpents luttent corps à corps avec des poulpes gigantesques dont le corps gluant échappe sans cesse à leurs enlacements. Des monstres cuirassés aux tenailles tranchantes, des poissons à triple mâchoire, des reptiles, des méduses se hachent, s'étouffent, s'étreignent, se mutilent sans relâche et sont aussitôt dévorés que blessés.

Ma foi!... MM. les poëtes assermentés en penseront ce qu'ils voudront! De la terre j'admirerai volon-

tiers l'Océan avec eux. Nous en causerons les coudes sur la table, entre deux flacons bourguignons ou bordelais; nous redirons les beaux vers qu'il a inspirés; mais, en ce moment, ne leur en déplaise, c'est le vaisseau, c'est le pilote, c'est moi que je suis tenté d'admirer.

Je les ai interrogés en pleine mer, ces enthousiastes. L'un aime l'Océan qui a épargné les vaisseaux source de sa fortune; — l'autre digère mieux à bord qu'à terre; — celui-ci, qui n'avait jamais quitté Perpignan ou Besançon, prend sa surprise pour de l'émerveillement; — celui-là rentre dans son pays, où l'attendent des êtres aimés. Il naviguerait dans le sang, qu'il aimerait le sang. Cet autre emporte la caisse d'une maison de confiance : aussi bénit-il la route qui l'éloigne de Mazas... Et ainsi de suite.

Pour tous, la mer est le prétexte.

Ne vous laissez donc pas séduire par toutes ces redites, et ne vous croyez pas tenu d'exploiter ce vieux fonds d'admiration tombé dans le domaine public. Dégagez vos propres impressions et montrez ce rare courage d'être de votre avis.

IX

LE TASMANIAN.

Le gong a retenti. Ce bruit lugubre est bien fait pour annoncer le départ du *Tasmanian*.

Aujourd'hui, paisiblement assis devant ma table
e travail, en écrivant ce nom maudit, le cœur me
emonte aux lèvres. Mon papier se balance, ma chaise
'enfonce et remonte sous moi, une odeur d'huile
haude flotte dans l'air... Laissez-moi vous présenter
: *Tasmanian*.

Démesurément long, ridiculement étroit, grotes-
uement élevé, plus haut mâté qu'un *Great Eastern*,
: *Tasmanian* réunit toutes les conditions voulues
our voyager sur le flanc. Trop long, trop haut pour
a largeur, il lui est impossible de se tenir en équi-
bre. Il avance sur les lames comme un bateleur ivre
ur une corde mal tendue.

Lorsqu'une vague s'effondre sous son avant, il tré-
uche, il oscille, et, tandis qu'il se redresse couvert
'écume, à l'arrière l'hélice, qui un instant a tourné
ans le vide, se débat pour ne pas rentrer dans l'eau.
endant ces luttes, le *Tasmanian* se secoue; les boi-
:ries se plaignent, la mâture craque, les chaînes
rincent, la vaisselle tinte et les passagers mêlent leurs
nglots et leurs imprécations à ce concert discordant.

Donc, chutes sur le flanc droit, chutes sur le flanc
auche, culbutes en avant, culbutes en arrière, tres-
aillements, trépidation incessante, ascensions rapides
uivies d'effondrements lents et doux qui vous font
nonter aux lèvres le cœur, les intestins, le sang, la
ile. Rien de ce que l'enfer a rêvé dans ses jours
l'inspiration ne manque à cette Rossinante du turf
autique, qui s'essouffle entre Southampton et Saint-
Thomas.

Si vous demandez pourquoi le bateau talonne alors

que la mer a à peine une ride : « C'est le naturel de la bête », répond l'officier en riant; ou bien encore : « Le *Tasmanian* secoue ses puces. » Le fait est qu'il les secoue si bien que, le second jour, l'équipage avait son homme à la mer.

Je me sens pris d'une fièvre philanthropique et veux clouer au grand mât du bateau damné un large écriteau portant ce salutaire avis :

« Gardez-vous du *Tasmanian* et de la ligne anglaise. »

Dussé-je ne détourner qu'un passager de cette voie infernale, je m'applaudirais de mes efforts.

Si vous avez des nerfs, un cœur, un estomac; si vous avez du sang dans les veines, de la bile dans le foie, une cervelle dans le crâne; si vous avez une idée dans cette cervelle, un sentiment quelconque dans ce cœur; si vous êtes triste, si vous êtes gai, si vous êtes pressé, si vous ne l'êtes pas; si vous êtes riche, si vous êtes pauvre; si vous avez des amis, une famille; si vous êtes seul au monde; si vous aimez, si l'on vous aime; si... et si... puis encore si..., ne montez jamais sur le *Tasmanian;* et si, enfin, vous avez quelque humanité, unissez votre voix à la mienne pour crier :

« Gardez-vous du *Tasmanian* et de la ligne anglaise. »

Là, jamais d'air pur. Le vent apporte à l'arrière, soit une odeur d'huile chaude qui vient de la machine, soit un assortiment de parfums gras qui viennent de la cambuse. De l'avant arrivent encore les senteurs qu'exhalent les boîtes à volailles, qu'on ne nettoie

pas, et l'étable où s'étiole une vache martyre, chargée de fournir du lait aux deux cent cinquante infortunés que recèle et secoue le *Tasmanian*.

Si l'on approche des cheminées, des bouffées de chaleur vous arrivent au visage; si l'on s'en éloigne, la suie vous inonde, remplissant vos yeux et vos poches d'immondices.

Là, les lits étroits vous meurtrissent; on a toujours les genoux ou... (suivant le cas) hors des ruelles, et l'on se lève pour se reposer.

Là, vous devez choisir entre des cabines aérées qui tressautent au-dessus de l'hélice, et des cabines moins secouées peut-être, mais dans lesquelles l'air manque absolument.

Là, vous aurez pour vous laver, dérision amère! l'eau roussâtre qui sort des chaudières.

Là, vous vivrez, si c'est vivre, de ragoûts mystérieux qui, sous prétexte de représenter des mets internationaux, cachent dans les profondeurs d'une sauce tiède et liquide des échantillons rétrospectifs des repas de la veille.

Là, le couteau gras s'essuie sur un coin de la nappe et reparaît au dessert.

Là, vous perdez l'espérance.

Là, vous perdez l'appétit.

Là, vous perdez le sommeil.

Tritons, embouchez vos nacaires; faites résonner vos puissantes trompettes, archanges; vents, unissez vos voix; foudres, grondez; éclatez, volcans! Que tout ce qui retentit, bruit, bourdonne, crie, mugit, tonne, grince ou hurle, me prête sa voix pour faire

entendre aux quatre coins de l'univers ces paroles vengeresses :

« Gardez-vous du *Tasmanian* et de la ligne anglaise. »

X

HEURES MAUDITES.

L'hélice se met en mouvement; il est quatre heures. Le bateau descend la rivière, les passagers prennent place à table. Quel silence pendant ce premier repas! On se consulte, on se tâte. A chaque craquement du navire on dresse l'oreille, et si quelque passager quitte sa place, on en ressent quelque satisfaction. La faiblesse d'autrui augmente notre confiance en nous-même.

« Ce n'est que ça, la mer? se dit-on; j'en supporterais bien d'autres! »

Et l'on sourit en regardant les premières victimes qui s'éloignent en se cramponnant aux meubles, défaillantes, les yeux mourants, la sueur aux tempes.

Le repas s'achève sans trop d'encombres. C'est en fredonnant et le cœur plein de confiance qu'on remonte sur le pont. Les cigares s'allument, les causeries s'engagent. On se raconte qu'on n'a jamais eu le mal de mer et qu'on est à peu près certain qu'il en sera de même cette fois encore. On énumère les fioles, les pilules, les poudres, les bonbons, les ceintures

qu'on a apportés en cas d'accident, mais dont on n'aura assurément pas besoin.

Les phares apparaissent, voici la mer!

Le navire devine sa berceuse, et, comme le cheval qui sent le vert, il tressaille et commence à bondir.

Le cœur en fait autant.

« Serais-je moins vaillant que je ne l'aurais cru? » se dit-on.

Une fois dans cette voie de défiance, on est perdu.

Les conversations languissent. Combien on maudit les efforts stupides que l'on a faits pour être présenté à quelque jolie passagère! Que ne donnerait-on pas pour quitter la belle sans être trop grotesque? La dame se sent un grand besoin de solitude, et le couple se sépare sans songer à excuser sa retraite. Quand reprendra-t-on cette causerie à peine ébauchée?

Sous prétexte d'escorter les dames, les passagers descendent. Le pont est vide en quelques instants.

Voilà le *Tasmanian* dans son élément.

L'escalier qu'on a monté si lestement est effroyable à descendre. Jamais gouffre béant n'a donné tel vertige. Il semble que les genoux ont deux ou trois articulations, tant ils fléchissent. Quand le bateau monte, on a le plancher tout entier pour semelle; quand il descend, on est plus léger que l'air.

En traversant la salle à manger, on maudit du fond du cœur le courage que l'on a eu de se mettre à table. Les garçons vont, viennent, sans se soucier des passagers, et le regard suppliant qu'on leur jette est dépensé en pure perte.

Un vaillant monte sur le pont, le cigare aux dents.

« Eh! eh!... vous dit-il en riant, cela ne va donc pas bien?

— Oh! cela passera... Un premier moment de..... surprise.

— Secouez-vous, que diable! secouez-vous; faites comme moi.

— Ce ne sera rien.

— Vous avez une triste mine! Moi, je n'ai jamais été malade.

— C'est la première fois que...

— Secouez-vous, secouez-vous; faites comme moi. Est-ce que je souffre? est-ce que j'ai l'air blême? est-ce que j'ai mal au cœur? Faites comme moi; secouez-vous. »

Et il s'éloigne en vous lançant au visage une bouffée de tabac qui achève de vous faire perdre la tête et le cœur.

Ce n'est pas une mince entreprise, croyez-le bien, que de regagner sa cabine. Toutes les portes se ressemblent, et, à travers les volets, on entend des hoquets décourageants. Un petit numéro, soigneusement caché dans l'ombre, est le seul indice à consulter. « Ariane... bonne Ariane... sainte Ariane, priez pour moi! » On assiste à bien des drames, on essuie bien des rebuffades, on entr'ouvre bien des portes avant de trouver son gîte. Et que d'inquiétudes pendant ce long trajet!... Arrivera-t-on à temps?

Enfin!... voilà la cabine!... On va se jeter sur sa

couchette, mais elle est encombrée des mille riens dont on s'est débarrassé pendant la première heure. Avec quelle rage on jette au hasard parapluie, chapeau, sac de voyage, gants, livres, etc.!

On est couché, oppressé, écœuré, la tête brûlante, les mains et les pieds glacés. On voudrait se couvrir. On n'en a pas le courage. Pour prendre la couverture il n'y a qu'à tendre le bras, oui! mais... ce n'est pas une petite affaire que de tendre le bras. La moitié de la nuit se passe à claquer des dents sans que l'on ait osé bouger.

On rêve à la chambre bien close qu'on n'a pas assez appréciée alors qu'on l'habitait; au feu mourant dans l'âtre qui, pendant la nuit, prêtait aux meubles de gais reflets; à cette sonnette complaisante qui amenait auprès de vous un serviteur dévoué, à ce bien-être quotidien dont on ne connaît la valeur qu'après l'avoir perdu. Ces souvenirs vous glacent, et si le mal de mer ne faisait pas couler vos larmes, les regrets et la rage les provoqueraient.

La cabine a six pieds carrés, huit de haut. Au mur sont accrochés deux lits superposés de $0^{m},40$ de large. Un divan de crin recevra un troisième lit au besoin. Une toilette occupe l'espace qui sépare le divan du lit inférieur. Des malles, des valises, des sacs encombrent tout cela. Le jour entre par une petite lucarne ronde qui deviendra un des plus actifs agents du mal de mer.

Le lit n'a qu'un matelas, dur comme le président de la *Royal-mail-steam-packet Company*, étroit comme l'intelligence de celui qui a conçu la carcasse

du *Tasmanian*. C'est sur ce redoutable engin, que n'eût pas trouvé Procuste, que vous devez chercher le repos.

Les cloisons à jour donnent passage à toutes les infections, à tous les bruits du bord. Si le sommeil vous prend, la pompe grince et vous rappelle à l'ordre; la cloche drelindindine aux heures des repas; l'arbre de la machine secoue votre oreiller, et, chaque fois que le navire se penche, vos mains cherchent convulsivement un point d'appui.

La nuit arrive, tout est clos, l'air manque. Vaincu par la fatigue, vous vous laissez aller au sommeil. Alors commence la lessive des planchers. Grattés d'abord avec le fer, ensuite avec le grès, on les savonne, puis on les rince. On enlève pour cela les tapis, et cette opération vous conduit jusqu'à quatre heures du matin. C'est alors que les chauffeurs vident une première fois les cendriers.

Le coke roule dans des conduits de tôle, les chaînes grincent en montant et descendant les seaux de fer. Ceci vous conduit jusqu'à cinq heures du matin. Un *steward* vient ensuite cirer les chaussures. Il s'installe à votre porte et siffle pour donner quelque charme à une besogne aride. Il est six heures quand il a fini.

Après tous ces bourreaux arrive le jour. Chaque fois que le bateau s'incline, la lucarne disparaît sous l'eau et tout prend une couleur cadavérique bien appropriée à la circonstance. Lorsqu'il se redresse, la lucarne laisse passer un rayon de soleil. Que pensez-vous de cette alternative de jour et de lumière?

J'ai subi cela et ne connais pas de plus grand supplice : aussi ai-je passé les premiers jours avec un bandeau sur les yeux.

« Il faut manger, vous dit le steward.

— Il faut manger », reprend le docteur.

Alors commence un défilé de ragoûts plus faits pour vous rendre malade que pour vous soulager :

De l'oie aux navets, de la morue salée, de l'omelette aux oignons, du hareng à l'huile et autres friandises cherchent tour à tour à vous séduire. Votre estomac s'indigne, se révolte, et, franchement, comment lui en voudrait-on?

« Il faut vous lever, vous dit le steward.

— Il faut vous lever », reprend le docteur.

Pendant une heure vous méditez cet avis. Tout à coup, saisi de rage, vous mettez les pieds sur le parquet.

Grand Dieu!... quel souvenir!

Les vagues se dressent gouailleuses et viennent heurter la lucarne. Le plancher monte et descend. Tous les objets accrochés à la muraille se dandinent lentement. L'eau conserve son niveau dans la cuvette qui se balance. Votre cœur se soulève, vos oreilles bourdonnent, vos tempes se mouillent, des frissons secouent vos membres, et vos jointures fléchissent. Brisé, découragé, vaincu, vous retombez inerte sur votre lit de douleur.

« Vous avez tort, vous dit le steward.

— Vous avez tort, reprend le docteur.

— Il faut monter sur le pont.

— Il faut monter sur le pont. »

Depuis le départ, la mer est affreuse.

« Voilà plusieurs années, dit le capitaine, que je n'ai vu pareille bourrasque. »

Douze passagers tiennent à table, le reste est sur le flanc. L'économe du bord se frotte les mains.

Six jours de solitude et de souffrance m'ont rendu enragé. Je me lève.

Quelle course dans le corridor! Ai-je couru? ai-je roulé? ai-je bondi? Je ne sais.

« Je veux monter », me suis-je dit; et, battant les murs de pile et de face, j'arrive près d'une porte ouverte qui conduit à la machine. La chaleur me frappe le visage, l'odeur de l'huile chaude me fait reculer un instant.

Passons!...

« Je veux monter. » Les marches changent d'aplomb à chaque pas; ne serai-je donc jamais en haut? Des marches!... encore des marches!... toujours des marches! Je crois en avoir compté sept cents.

Enfin! je suis sur le pont.

Là, je tombe dans les bras du vaillant passager aux encourageantes paroles.

« Ah! vous voilà. C'est bien, cela. Vous vous secouez, vous avez raison. Mais tenez-vous donc droit, que diable! Là, asseyez-vous; faites comme moi. Voulez-vous un cigare? Non? Une cigarette, alors? Pas davantage? Vous ne vous secouez pas assez. Regardez-moi. Si je ne suis jamais malade en mer, c'est que je me secoue ferme. Allez!... allez!... Ça viendra. Il ne faut pas se décourager. »

Le discours continue, mais je ne l'entends plus. Le supplice a changé.

Je la vois, cette mer hargneuse; elle est bien telle que je la rêvais : noire, tachée d'écume, sans transparence, comme ces marbres de rebut qui servent à faire les cheminées des mansardes... ou bien encore comme ces encriers oubliés dans lesquels on retrouve une encre boueuse couverte d'îlots de moisissure.

Ici encore, où fixer le regard?

Le bateau penche, la mer apparaît, votre cœur monte. Le bateau se redresse, la mer disparaît, votre cœur descend; et toujours ainsi.

Assez de ce sujet malsain. Je n'en veux plus parler que pour remercier le jeune officier qui m'a remis sur pied.

C'était pendant le dîner. Seul, j'étais resté sur le pont. Il pleuvait à torrents; je me le rappelle maintenant, bien que je ne l'aie pas remarqué alors. Un officier m'aborda :

« Vous avez l'air bien souffrant, monsieur. Auriez-vous vu le docteur?

— Oui, monsieur.

— C'est cela. Voulez-vous me permettre de vous guérir?

— Si je vous le permets!... »

Mes yeux durent jeter des flammes.

« Je vais vous chercher mon remède. Mais... ne dites à personne ce qui va se passer.

— Je vous le jure, monsieur, et si vous me remettez sur pied, j'apprendrai à mes arrière-petits-enfants à bénir votre nom.

— Cette perspective est trop douce pour que je ne m'en rende pas digne. Je vais chercher le remède. »

Avec quelle impatience j'attendis le retour de mon sauveur! avec quelle joie je pris le breuvage qu'il me tendit! avec quel enthousiasme je bus le salut! Le vitriol et le plomb fondu doivent avoir de l'analogie avec le nectar que j'avalai d'un seul trait.

« C'est ce que les Américains appellent *coq-tail,* me dit le jeune officier; celui-ci a le gin pour base. Aimez-vous cela? »

Je ne répondis pas. Je me levai, souriant, gambadant, gesticulant, et me mis à chanter une *Marseillaise* quelconque. Mon sauveur avait peine à me suivre. Il riait à se tordre.

Quand les passagers remontèrent, ils me trouvèrent transformé. Mon vaillant compagnon de route lui-même ouvrit de grands yeux en me voyant. Je le trouvai légèrement pâli. Je le vis, jetant un cigare à peine consumé, s'asseoir rêveur.

« Eh! eh! lui-dis-je cela ne va donc pas bien ce soir?

— Oh! ça passera... c'est un moment de trouble.

— Secouez-vous, que diable! secouez-vous; faites comme moi.

— Ça ne sera rien; je ne suis jamais malade. Un mauvais cigare, sans doute...

— Vous avez une piteuse mine.

— C'est la première fois que pareille chose m'arrive.

— Secouez-vous, secouez-vous. »

Il me regarda de travers, se leva et, se tenant l'estomac à deux mains, se perdit dans les profondeurs du vaisseau. On ne le revit sur le pont qu'à Saint-Thomas.

XI

LE COQ-TAIL.

Et maintenant je ferai de la recette du coq-tail le sujet d'un chapitre spécial.

Prenez une chope bien rincée; mettez-y de la glace pilée, du sucre en poudre, un demi-verre à bordeaux de gin pour les natures frêles, un verre plein pour les durs-à-cuire, une grande cuillerée de bitter et le quart d'un petit citron.

Secouez le tout, comme si votre salut dépendait du résultat de cette opération.

Quand le sucre sera fondu, que la glace aura bien rafraîchi le nectar, frottez de citron le bord de votre chope, pensez à moi, et avalez.

XII

EN ROUTE.

Le navire file treize nœuds à l'heure; le vent est bon. Tout ce qu'on a pu tendre de toile palpite aux mâts.

La mer a pris des tons d'indigo. Là où l'écume pénètre la lame, elle a des reflets de phosphore. La vague roule lourde et massive. L'insolence de ce navire qui l'égratigne a l'air de la surprendre; elle recule en grondant, et l'on sent qu'il faudrait peu de chose pour lui faire perdre patience.

L'audace de ce pygmée l'étonne, et, comme le lion qui se laisse mordre par un roquet alors qu'il s'élance sur le tigre pour un regard qui lui déplaît, la mer reçoit sans trop broncher les jets de vapeur que crache le navire. Chaque heure passée est une victoire remportée sur l'Océan. Si ses vagues savaient combien nous en sommes fiers, combien nous en tirons vanité, qui sait si elles nous laisseraient aussi souvent la victoire?

Les passagers de l'arrière bâillent au soleil en détaillant les imperfections du déjeuner.

Nous approchons des Açores; nous sommes dans la zone des vents alisés. Le désert s'est un peu animé. Depuis ce matin nous rencontrons des plantes marines, des prairies voyageuses que paissent en foule des crustacés microscopiques, des annélides et des mollusques. Les passagers se disputent quelques tiges du fucus connu vulgairement sous le nom de « raisin des tropiques », à cause sans doute des vésicules sphériques dont il est couvert. C'est à qui en aura un brin qu'on veut montrer au retour, et qu'on aura oublié dans quelques heures. C'est la première nouveauté du chemin.

Là où le soleil donne, la lame secoue des diamants; à l'ombre, elle égrène des perles.

Le ciel et la mer adoptent depuis deux jours des couleurs de minerai. Quand le soleil se couche ou se lève, il étale sur l'eau les tons du lapis et du saphir; à l'horizon, ceux de la turquoise, et, plus haut, ceux de l'améthyste. Il saupoudre les nuages élevés d'argent et d'or, tandis qu'il prête à ceux du bas des transparences d'écaille.

Une corde traîne dans l'eau; un de ses bouts tient à la mâture, des matelots assujettissent l'autre extrémité pour assurer quelque manœuvre. Partout où sa courbe se traîne à la surface des vagues, elle fait jaillir des gouttelettes et fleurir des arcs-en-ciel.

Les passagers de l'avant, couchés sur les cages à poules, les jambes pendantes, sifflent des airs méconnaissables. Ils les accompagnent de coups de talon sur le grillage, au travers duquel les pauvres volailles ne passent pas la tête sans danger.

Le soleil monte ; il colore maintenant la vapeur que rejette la machine. Chaque jet qui s'échappe étend sur la mer un nuage qui la satine et fait luire des éclairs nacrés.

Des chauffeurs quittent une minute leur fournaise et, presque nus, trempés de sueur, viennent, sans souci du vent, jeter par-dessus bord le trop-plein de leurs cendriers. Avec quel mépris ils regardent les matelots! Avec quel mépris les matelots les regardent! Deux régiments, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, en garnison dans une petite ville, n'ont pas l'un pour l'autre plus de dédain.

Le chauffeur regagne les profondeurs de sa machine; il lui sourit, la caresse de l'œil et de la main.

Il se sent puissant, lui qui la guide, et il méprise la mer qu'il broie à chaque tour d'hélice.

Le matelot regagne les hauteurs de la mâture, ivre d'air et d'immensité. Il abaisse les yeux sur la coque où gronde la machine, et sourit de pitié, lui qui enfourche le vent et l'a cent fois dompté.

XIII

PAYSAGE.

Je devance le jour maintenant. Que c'est bon, a santé! que c'est bon, le grand air! Ai-je assez calomnié l'Océan! Le cœur et la tête dégagés, je vois les choses différemment. Que de blasphèmes j'ai proférés!

Sur le pont encore ruisselant, on piétine sur des reflets d'étoiles. Le capitaine et son second attendent, leurs instruments en main, le lever du soleil.

La mer est de plomb; à l'horizon, des nuages plus noirs qu'elle sont amoncelés. Des trouées découvrent par places un ciel pur qui commence à se colorer. Dans un de ces lacs de lumière, Vénus s'est attardée. Le croissant étincelle dans l'azur. Le jour arrive sans aurore. A gauche, une écume rosée borde les nuages noirs; à droite, l'azur et l'or se fondent ensemble et créent un ciel vert plein d'étincelles. De seconde en seconde tout change d'aspect. Le jour monte, il déborde, il ruisselle.

Cela est beau, et je l'admire; mais où sont les oiseaux pour chanter la venue du jour? où sont les fleurs baignées de rosée qui s'ouvrent ou se ferment? où sont les insectes bourdonnants? Toujours, à l'horizon implacable, la mer se déroule, ou noire sous un ciel gris, ou grise sous un ciel noir.

Mille tonnes de lest ont été jetées à la mer ou se sont perdues dans l'air; la machine les a dévorées. Le *Tasmanian* se dandine de plus en plus, tandis que s'agitent ses voiles noircies par la fumée, semblables à de gigantesques vampires que l'on aurait cloués aux vergues.

XIV

BUCOLIQUE.

Il y a beaucoup d'enfants à bord; la vache est leur souffre-douleur.

Pauvre bête! qu'as-tu donc fait au ciel?

Tu rumines le foin fané qu'on te donne poignée par poignée, et, aspirant à pleins naseaux l'air salin, tu penses aux côtes de la verte Angleterre où tu es née. De temps en temps l'Océan s'élance à l'escalade et jette son écume par-dessus le bord. En recevant cette pluie glaciale, tu mugis tristement et cherches un défenseur du regard. Mais qui diable, je vous le demande, songe à prendre fait et cause pour toi, la vache?

Les enfants, en passant, te tirent la queue ou te donnent des coups de pied pour égayer l'assemblée; et toi, qui n'aurais qu'à faire mine de te soulever pour mettre les mirmidons en fuite, tu tournes lentement la tête et fermes tes grands yeux pour ne pas voir tes bourreaux.

Ta litière sera la même pendant toute la traversée, et, sur cette paille humide et puante, ton corps aura des frissons incessants.

Lorsqu'au bout de deux semaines tu es arrivée sous les tropiques, je me souviens de la façon étrange dont tu regardais les étoiles, ces étoiles innombrables et éblouissantes. Mais tu baissais presque aussitôt la tête. Que te faisaient ces splendeurs, à toi, solitaire et exilée?

Tu ne reverras plus la terre et ses pâturages savoureux. Il te faut dire adieu à ces herbages étoilés de pâquerettes, dans lesquels tu disparaissais à moitié. Plus de jeux, plus de tendresse, plus de repos sur la lisière des bois. Tu vivras sur les planches goudronnées, et lorsque ta mamelle sera tarie, on te tuera pour nourrir l'équipage. Si encore tu finissais dans la mer profonde et limpide, pauvre nourrice du bord!

XV

LES AÇORES.

La mer continue d'être déserte. Nous n'avons rencontré que deux porteurs d'oranges depuis notre départ. Ce sont les étrennes du pauvre qui passent devant nous. Le 1er janvier prochain, les pommes d'or des Açores seront en vente sur les boulevards, dans quelques baraques crottées, éclairées le soir par des lanternes de papier rouge.

« Nous verrons la terre demain!... ai-je dit tout joyeux à un officier.

— Non, m'a-t-il répondu; quand nous serons dans les eaux des Açores, la nuit sera noire.

— Nous verrons du moins quelque phare?

— Les Açores n'ont pas de phare. Ces îles ne rapportant rien au Portugal, le Portugal ne veut pas faire les frais d'une lanterne.

— Comment les puissances maritimes ne se réunissent-elles pas pour...

— Et l'amour-propre portugais!... »

Du bleu en haut, du bleu à droite et à gauche; du bleu partout. Quand verrai-je de la verdure? On tomberait en extase devant un plant de salades.

On s'appelle, on se cherche; une nouvelle passe de bouche en bouche, on se précipite sur le pont. Qu'est-il donc arrivé?

Un oiseau aux larges ailes plane sur le vaisseau. C'est l'avant-garde des tropiques, le premier être vivant qui nous parle de ces contrées que nous allons chercher. Les matelots l'appellent paille-en-queue, à cause de sa queue longue et mince. Ce n'est point tout à fait ainsi qu'ils l'appellent, mais à quoi bon pousser plus loin le réalisme?

Victime de la couleur locale, le 9, un pantalon blanc s'est montré. Le vent le colle sur les jambes maigres du passager, qui croirait manquer à toutes les traditions s'il ne se pavoisait pas de blanc dans les parages des Açores.

Tant de courage a sa récompense.

Une veste de coutil paraît le 10. Le 11, quelques dames arborent des robes printanières. Aujourd'hui 12, par toutes les ouvertures s'élancent des robes de mousseline, des corsages transparents, des coiffures nouvelles. Un Longchamps s'organise, et les voyageuses, engoncées jusque-là, exhibent des épaules, des tailles, des bras qu'on n'avait encore que soupçonnés.

Cette fois la chaleur justifie cette orgie de blanc. Mais pourquoi les Anglaises portent-elles à la fois de la fourrure et de la mousseline?

XVI

RAFALE.

Le trentième parallèle franchi, nous arrivons à trois degrés du tropique. Les grains se succèdent, mais ils n'ont pas le caractère lugubre de nos bourrasques européennes. Ce sont des colères de coquette, des rages de jolie femme. Pendant un instant le soleil se ternit; il a des pâleurs de lune. Des vapeurs montent et rendent l'air suffocant; la mer perd sa transparence; les voiles sentent venir le vent et s'agitent inquiètes; la rafale se déchaîne tout à coup.

La pluie fouette le navire et crible la mer. Les nuages n'envoient pas, pour annoncer l'ondée, quelques gouttelettes d'avant-garde, non : l'écluse céleste s'ouvre à deux battants, et les passagers surpris, ahuris, affolés, courent à tort et à travers à la recherche d'un abri, leur livre, leur ouvrage ou leur pliant à la main.

Mais pendant que de notre côté la mer prend des airs dramatiques, à l'horizon le soleil brille et nous envoie de la pleine mer des rayons rassurants. Un arc-en-ciel étrange paraît à plat sur la mer, dansant sur la cime des vagues. Puis il s'éloigne; sa courbe se perd dans l'azur. Il a disparu.

Depuis ce matin, des poissons volants sortent des

lames et y rentrent presque aussitôt. Leur vol ressemble à celui de la sauterelle qui, dans les blés, change de gerbe et n'apparaît que pour disparaître. C'est un bond plutôt qu'un vol, mais un bond impétueux qui fait jaillir des gouttelettes autour du petit être lorsqu'il troue la mer pour y rentrer.

XVII

LA NUIT.

Les nuits sont belles à désoler le jour. Cependant la lune n'apparaît pas encore. Le ciel est brodé de telle sorte qu'une nouvelle venue parmi les étoiles ne saurait où se placer. C'est de toutes parts un scintillement, un petillement éblouissant. Il semble que des étincelles jaillissent des planètes.

Partout dans la nuit noire ce ne sont que points lumineux. Le ciel en est plein, la mer en est pleine.

L'Océan jaloux oppose au firmament de diamant un firmament d'opale. Il fait briller dans son écume ces petits êtres vésiculeux que les naturalistes ont baptisés du nom de « physalies », et les navigateurs de celui de « galères portugaises ».

Enfin, sur le pont s'allume un troisième firmament, un pauvre et grotesque firmament de poche. Les cigares brillent dans l'obscurité; leurs points lu-

mineux vont et viennent sans qu'il soit possible de distinguer ceux qui les conduisent.

Les passagers sont silencieux. Couchés de ci, de là, sur des coussins, dans les cordages enroulés, étendus sur leurs chaises longues, ils rêvent.

XVIII

L'ÉQUIPAGE.

C'est pitié de voir quel jeune et vaillant équipage s'évertue à éperonner le *Tasmanian*. Le capitaine a 1000 liv. st. pour commander ce tape-cul de mer. On ne saurait trop payer tant d'abnégation. Les jeunes officiers ont 60 liv. st.; oui, 60 liv. st. (1500 fr.), dont la moitié est retenue pour frais de table. On ne saurait trop faire payer à la jeunesse une si belle occasion de s'instruire.

Le capitaine est un parfait gentleman. A la tête du *Tasmanian,* il me fait l'effet de Richelieu ou de Lauzun menant, après boire, la carriole d'un porteur de choux. Il conduit son vaisseau sans bruit; jamais on ne l'entend donner un ordre, et tout est fait à point. S'il commande, c'est avec le calme et la politesse d'une maîtresse de maison qui sert le thé. Il envoie un matelot aux fers avec une grâce parfaite, et nul mieux que lui ne lit à haute voix l'office du dimanche dans la salle à manger, devant l'équipage assemblé.

On ne le voit sur le pont qu'à cinq heures du matin, les pieds nus dans des pantoufles; à midi, pour prendre le point, et enfin à cinq heures du soir, dans une tenue irréprochable cette fois, alors que les dames sont montées. Les passagères lui appartiennent; elles sont portées sur son connaissement. Il a pour elles des sourires spéciaux et des compliments à bouche que veux-tu. A table, il découpe avec élégance et sait mieux que personne quels morceaux conviennent aux jeunes femmes, quels morceaux conviennent aux matrones.

Il a plusieurs procédés pour déboucher le champagne : discrètement avec les dames, bruyamment avec les hommes. Il entend fort bien la plaisanterie au sujet du sabot qu'il commande et est le premier à déplorer que la cuisine ne soit pas plus digne d'une aussi « charmante compagnie ». Comment se fâcher avec un pareil homme?

Le lieutenant, un vrai matelot, passe sa vie sur le pont. Il est rare qu'il ne soit pas nu-pieds. Toujours irréprochable de propreté, il est débraillé la plupart du temps. Sa figure riante, rouge, illuminée, est presque entièrement perdue dans ses favoris. Elle prend de loin l'aspect qu'aurait un homard cuit, dans une perruque. Celui-là ne parle jamais aux dames.

Le *docteur* est non moins chevelu, velu, barbu, poilu, moustachu. C'est une flamme de punch sur un faux-col. De temps en temps un peu de visage sort de ce fouillis pour aller au-devant d'une pipe courte-queue. C'est avec un charmant sourire qu'il vous administre des médicaments anglais qui trou-

bleraient la conscience du vétérinaire qui en ferait l'essai. Sa tenue est celle des officiers du bord.

Le *purser*, agent économe de la Compagnie, se prend au sérieux et ne quitte jamais l'uniforme. C'est lui qui inspecte les restes au retour de la table et qui, cet examen fait, compose les menus. Il est dodu comme un abbé, frisé comme un caniche, actif comme lui seul. Pendant les premiers jours on le prend pour le capitaine, tant il se démène et parle bref à ses esclaves.

Les 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e *officiers* sont tous de charmants garçons : une, ou deux, ou trois, ou quatre, ou cinq, ou six, ou sept passagères en savent quelque chose, bien qu'elles n'en disent rien.

XIX

LONGCHAMPS.

Le pont a depuis ce matin un aspect inaccoutumé. C'est que la terre est proche; ce soir, nous verrons Saint-Thomas.

Tout le monde est en mouvement. Jamais ruche ou fourmilière n'ont donné l'exemple de tant d'activité. On a entendu jurer le capitaine!

Les sacs de la poste sont hissés hors de la cale et rangés sur le pont. Le purser en fait le pointage.

Les bagages viennent ensuite. On les entasse dans

le fumoir, dont les tables sont placées sur le gaillard d'arrière.

Les stewards font leur tournée. Les passagers payent leur boisson et les menues dépenses du bord. C'est l'heure des largesses.

On bourre de linge sale les bagages que l'on avait conservés dans sa cabine. On y entasse les objets de toilette, les livres, les remèdes qu'on en avait sortis. Puis, après s'être fait beau, on ferme ses malles et l'on remonte sur le pont, où l'on compte faire sensation.

Les passagers groupés autour des écoutilles cherchent à reconnaître leurs colis au passage. S'ils les voient, combien de recommandations, de prières, de supplications n'adressent-ils pas aux matelots, qui ne les écoutent pas?

De nouveaux visages apparaissent : maigres, hâves, les yeux bistrés, les lèvres blêmes. Ce sont les invalides de la mer. Le voisinage de la terre leur a rendu un peu de courage et de forces.

On écrit en hâte quelques lignes que l'on remettra, à Saint-Thomas, au vapeur en partance pour l'Europe. Que de lamentations renferment ces pages!

Le capitaine ne quitte plus sa longue-vue. Il a toutes les peines du monde à se débarrasser de deux ou trois compatriotes qui marchent dans son ombre, en quête de nouvelles.

Des parties s'organisent.

Les deux Allemands jouent aux dames.

Les Italiens jouent au piquet, mouillant leur pouce à chaque levée, jetant les atouts de haut et faisant claquer la carte.

Paul et Virginie, deux époux de soixante-cinq ans contre soixante-dix, mariés depuis deux mois, tout poissés encore de leur lune de miel, font des projets, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux. Virginie en extase ne remarque pas que la ceinture de flanelle qu'elle brodait pour Paul a glissé de ses genoux pointus et que le vent l'emporte. Le major autrichien s'est heureusement élancé... La ceinture est sauvée!

Le Haïtien, le petit marchand de bijoux, la perruque rousse et le mari de la jolie dame font un whist, tandis que la nièce du gouverneur rit aux éclats en écoutant les histoires que son frère et le Mexicain lui racontent.

Le grand Anglais copie les chansons légères de Nadaud depuis qu'il est à bord. Il s'écrie à chaque vers : « Sur mon honneur, je n'ai jamais rien lu de si merveilleusement joli. »

La mer bleue sert complaisamment de fond à ce tableau.

Enfin!... la terre est signalée.

XX

SAINT-THOMAS.

Tout le monde est à l'avant. On a signalé la terre. Les uns, dans leur enthousiasme, la voient là où

elle n'est pas; les autres, plus sincères, avouent qu'ils ne distinguent rien du tout. Un point fixe se dessine à l'horizon; il grossit, il approche, et bientôt défilent une série d'îles râpées appelées les îles Vierges. Voilà une virginité qui n'a jamais dû courir de dangers.

Enfin! nous longeons des collines boisées. Mon Dieu! que c'est bon de voir du vert! Tu n'as pas besoin de te gêner, Nature, je ne me montrerai pas difficile. Le soleil est magnifique, l'air est tiède, la terre est là.

Il est quatre heures un quart. Nous entrons dans la baie : une large baie encadrée de collines vertes, qui se doublent dans l'eau et prêtent à la mer des tons d'émeraude. Tout au fond, bien loin, bien loin, une petite ville se chauffe au soleil. La drôle de petite ville! Il semble qu'on l'ait sortie d'une de ces boîtes de joujoux que Nuremberg excelle à fabriquer. Ce sont des maisons roses, vertes, grises et bleues, coiffées de toits rouges; un petit quai bien vivant, bien animé, bien encombré, sur lequel se démène toute une population en pain d'épice. A gauche, une douzaine de palmiers mal peignés secouent au vent leur chevelure rousse, brûlée par l'air salin. Au loin se cachent dans le feuillage des habitations de plaisance les plus drôles du monde.

C'est là que les fruits secs du pouvoir viennent maudire leur ingrate patrie; là que Santa-Anna a planté sa tente; là que Soulouque s'est organisé un petit Sainte-Hélène; là qu'il a remisé les épaves de sa cour. Le duc de la Marmelade et le prince de

Trou-bon-bon ont épousé deux Françaises qui les consolent de leur mieux.

La terre paresseuse refuse de rien produire; le ciel n'est propice qu'aux ouragans. Tout vient du dehors, et si l'on oubliait pendant quelques jours Saint-Thomas, on retrouverait ses habitants morts ou se mangeant entre eux.

Nous laissons derrière nous cent vaisseaux à l'ancre. Des cris de bienvenue, poussés dans toutes les langues, nous saluent au passage. C'est que nous apportons la malle d'Europe, qu'on attendait pour reprendre la mer.

Une nuée d'embarcations montées par des nègres en guenilles viennent à notre rencontre; elles approchent, elles nous touchent, on ne voit plus la mer le long du bord, tant elles sont serrées les unes contre les autres. C'est un fouillis de barques, un gâchis d'idiomes, un tohu-bohu, un vacarme inimaginables. Le *Tasmanian,* insouciant, continue sa marche, coupant de son avant cette flottille de rebut.

Alors commence l'escalade, et, longtemps avant que le vaisseau ait fait halte, il est envahi par une centaine de nègres sales, hideux, puants, insolents, voleurs, qui font fuir les femmes et pleurer les enfants. Les matelots les reçoivent à coups de pied, à coups de poing, à coups de corde. Sans plus se préoccuper des horions que ne le fait un cheval de fiacre de dixième année, les nouveaux venus accablent les passagers d'offres formulées dans tous les patois connus et inconnus. On a tout fermé à clef, car rien n'est sacré pour ces pirates.

Nous ne nous remettrons en route que dans vingt-quatre heures; il s'agit de tirer parti de cet entr'acte.

« Voilà un bateau, monsieur!

— *Will you have a boat, sir?*

— *Una embarcacion, Señor?* »

Comment résister à de telles offres? Une caravane est aussitôt organisée.

« Partons! »

Cette imprudente parole n'est pas plus tôt prononcée, que nous voilà la proie des assaillants. Nous devenons leur chose, leur butin. Comment sommes-nous parvenus au bas de l'échelle, je n'en sais rien encore. Je me rappelle seulement que j'y suis arrivé la tête en bas.

Choisir le bateau n'est pas permis. La volonté que nous exprimons de partir de compagnie est accueillie par des éclats de rire.

« Le *boat* est *muy pesado*, monsieur; *no* possible tenir *mas* que deux », me répond le batelier polyglotte.

Insister est impossible. Les embarcations se dispersent, et me voilà voguant seul dans une barque où dix personnes eussent tenu à l'aise.

« Tu as eu tort de ne pas nous prendre tous; tu aurais eu tous les profits.

— *You no* vouloir *pagar all to gather* autant que *separadamente*.

— Tu aurais, dans tous les cas, doublé, quadruplé même ton profit.

— Tu te trompes, monsieur; *nosotros* tous bons amis. *Nosotros* toujours *dividir* petits profits en *porciones iguales*. *Ustedes* comprenez-vous? »

Que répondre à cela? La raison avait d'autant plus de poids dans sa bouche qu'il était le plus fort.

Quand nous débarquons, il fait nuit.

Avides de nouveauté, nous dévisageons ceux qui nous dévisagent. A peine quelque blanc apparaît-il de loin en loin. Sur les 8,000 âmes — si toutefois ce sont des âmes — qui habitent l'île, on compte 500 blancs à peine.

L'aristocratie de Saint-Thomas se pavane sur le quai.

Linge brodé, boutons de chemise étincelants, cravate rouge sur le nœud de laquelle se croise une double épingle à chaînette, gilet de couleurs féroces, chaîne de montre à breloque, pantalon blanc, souliers découverts, manchettes plissées, chapeau de paille, canne flexible... telle est la parure de l'élégant saint-thominois.

Le grand luxe consiste à se faire creuser une raie dans les cheveux. Quelques rares artistes excellent à tracer un sillon dans ces broussailles crépues. Ceux qui ont le bonheur d'y parvenir font rapidement fortune.

Les femelles secouent les hanches à chaque pas, comme si elles cherchaient à se débarrasser de leurs jupes. Leurs madras aux couleurs éclatantes sont noués de cent façons différentes. Ici, un nœud exagéré simule à s'y méprendre les ailes d'un moulin à vent; là, le mouchoir n'enveloppe que le chignon et, dans l'espoir de faire rêver une chevelure luxuriante, forme un énorme sac qui pend vide sur le dos. Celle-ci a donné à son « tignon » la forme d'un casque; il lui

tombe sur les yeux, et quelques nattes maigres et rabougries se débattent sur ses tempes comme des sangsues affolées. Celle-là, décolletée jusqu'aux hanches, a piqué dans le crin de sa chevelure une fleur de « Mer-Pacifique », couleur de sang.

Des manches à gigot de 1826, des jupons de basin de 1840, des foulards croisés, noués par derrière, sanglés au-dessus des seins qui font poche plus bas que la ceinture, des bras nerveux annelés de cuivre comme des bâtons de rideaux, des jambes maigres, aux chevilles grotesquement proéminentes, des pieds énormes, couleur de cendre, traînant des savates difformes plus sales encore dedans que dehors... voilà ces dames!

Faites perler sur leur chair une moiteur huileuse et poissée; faites flotter autour d'elles une odeur fade, chaude, écœurante; faites sortir de leur gosier une voix de polichinelle un jour d'angine; faites voltiger sur leurs lèvres charnues les expressions les plus vulgaires, les termes les plus orduriers, et vous aurez une idée de ces êtres ni hommes, ni femmes, ni Auvergnats, auxquels la nature a confié cette tâche, dont je ne comprends pas bien l'utilité, de perpétuer la race noire sur la terre.

Nous avons peine à nous ouvrir un chemin au milieu de la foule qui nous environne. Enfin! la trouée est faite, et nous voilà courant les rues, flanqués d'une cinquantaine de vauriens qui, moins badauds que pillards, ne quittent pas nos poches des yeux.

Les offres de service abondent.

Celui-ci tient à nous conduire dans une maison de

bain « à la française »; cet autre veut nous vendre des rasoirs anglais. Des vieilles, l'œil en coulisse, nous donnent des adresses dont il serait téméraire de profiter.

A l'angle des rues, sous les réverbères, des matrones ont étalé des sapotilles, des cannes à sucre, des cocos, des bananes et des oranges de Puerto-Rico. Nous faisons des provisions pour les passagères qui n'ont pas osé nous accompagner.

Des nourrices, les seins retroussés, allaitent leurs négrillons, qu'elles maintiennent à cheval sur leur hanche.

De temps en temps un piétinement sec et pressé nous fait tourner la tête. C'est un cheval microscopique qui va l'amble, les naseaux près du sol. Le cavalier, les jambes croisées, dans l'attitude favorite de nos tailleurs, se tient en équilibre sur la croupe de sa monture, au plus près de la queue.

Sur les balcons à jour s'accoudent les créatures déhanchées que j'ai essayé de décrire plus haut. Elles prennent le frais en fumant et apostrophent les passants, qui ne demeurent jamais en reste.

Un soleil ardent comme celui qui grille Saint-Thomas ne permet pas de peindre en blanc les murailles; aussi toutes les maisons sont-elles bariolées. Elles n'ont presque jamais plus d'un étage; le rez-de-chaussée sert de magasin; le premier, d'habitation. Les fenêtres, les portes sont tellement larges, qu'il reste à peine assez de places pour les enseignes.

Les boutiques sont spacieuses et toutes encombrées de marchandises et d'acheteurs. Le commerce le plus

en faveur est celui des vivres pour les équipages. Des flottes se ravitaillent quotidiennement à Saint-Thomas. L'éternel tailleur parisien offre les rebuts de la *Belle Jardinière* à l'admiration des connaisseurs. Les cafés sont tous encombrés. Devant leur comptoir, s'abrutissent à l'envi femmes, enfants, blancs, nègres et mulâtres, insulaires et étrangers.

Les terrasses sont couvertes de consommateurs; tous affectent de prendre des poses « libres » qui doivent être les plus gênantes du monde. La barre d'appui des balcons sert de perchoir aux pieds des buveurs; on ne voit de la rue que des semelles. De loin en loin, pour rompre un peu la monotonie de cet alignement, des jambes se balancent au-dessus de la tête des passants, jouant du bout du pied avec des chaussures dont la vue vous trouble et vous fait faire un long détour.

Un glacier napolitain nous arrête au passage. Il nous offre des glaces aux fruits des Antilles. Nous nous laissons séduire. Nous entrons.

« Nous ne voulons pas savoir ce que vous allez nous donner, lui disons-nous; nous tenons à la surprise. »

La foule s'est amassée devant l'établissement. A travers les volets de la porte brillent des yeux noirs, passent des doigts roux aux ongles rosés. Les passants nous font des grimaces.

Le glacier paraît être peu achalandé. Tout y est propre et bien rangé. C'est une mauvaise recommandation dans un pays comme celui-ci. Des inscriptions, des avis couvrent les murs.

« On est prié de recouvrir les billards après s'en être servi. »

« On ne fait ici aucun crédit. »

« Les verres cassés se payent. »

« Les boutons des portes se tournent de gauche à droite. »

Etc., etc.

Arrivent les glaces... les fameuses glaces aux fruits des Antilles!... les glaces à surprise! Nous nous jetons sur elles avec cette ardeur qui caractérise les voyageurs à leur première étape.

« Eh! mais... Je connais ça! murmure l'un de nous, très-désappointé; c'est du citron!

— C'est de l'orange! dit mon voisin.

— C'est de la vanille! crie mon vis-à-vis.

— C'est du café! soupire ma voisine.

— C'est de la chandelle! » m'écriai-je à mon tour.

Nous interpellons le glacier, qui nous répond avec autant de logique que de sang-froid que l'orange, le citron, la vanille et le café sont tous natifs des Antilles. Cette riposte est sans réplique, et nous nous en contentons faute de mieux.

Les rixes sont fréquentes à Saint-Thomas. Il y a peu de temps encore, la police avait un tarif en harmonie avec l'importance de la victime. Quant au duel, il est prohibé et puni par le bannissement.

Un capitaine eut un jour une altercation avec son consignataire. On en vint aux coups. La marine fut battue et porta plainte. On lui répondit qu'il n'y avait rien à faire; que, le négociant ayant payé l'amende, la cause était entendue et jugée sans appel.

Le capitaine demanda qu'on voulût bien lui permettre de consulter le tarif. Il en prit connaissance avec soin; puis, son choix fait, après avoir déposé sur le bureau du chef de justice la somme la plus élevée qui pût lui être réclamée, il battit son juge à tour de bras.

La loi fut abrogée le lendemain à l'aube première.

Notre état-major en guenilles nous suit au retour comme au départ. A huit heures, nous prenons un bateau et traversons la rade au milieu des lueurs phosphorescentes qu'allume chaque coup de nos avirons.

XXI

EN RADE.

Encore une nuit affreuse!

Les cabines sont désertes; les passagers errent de tous les côtés comme des âmes en peine. Deux navires sont collés aux flancs du *Tasmanian*, prêts à recevoir leur part du chargement. L'air fait défaut partout. Il pleut à torrents, et le pont n'est pas plus habitable que le reste du bâtiment. On s'étend sur les banquettes des couloirs, sur les tables du salon, sur les colis entassés dans le fumoir. A peine est-on couché quelque part qu'on voudrait être ailleurs. Et partout les moustiques zonzonnent et vous harcèlent.

La pluie les a chassés; c'est sur nous qu'ils se vengent.

Quelle joie quand arrive le jour! Avec lui revient le beau temps. Le pont est sec en quelques minutes. Le *Tasmanian* transborde son chargement : à droite sur le steamer de la Jamaïque, à gauche sur celui de Colon. Nous partirons les derniers.

A bord s'installent des négresses gouailleuses, qui nous vendent des fruits, de l'eau de Cologne, des éventails, des chapeaux de paille et des colliers faits de graines et de menus coquillages; le tout plus cher qu'à Dieppe ou à Trouville.

Un marchand vient ensuite nous offrir des paletots d'alpaca blancs et gris. Vingt minutes lui suffisent pour écouler sa pacotille. On a si grande hâte de partir, la matinée paraît si longue, qu'on achèterait n'importe quoi pour tuer le temps.

Des passagers sont allés à terre; ils en reviennent dévalisés. Un d'eux a même failli avoir la tête brisée pour s'être permis d'offrir un schelling à un vaurien qui devait le conduire à la poste. Cette offre modeste a blessé l'insulaire, qui, voulant rendre blessure pour blessure, ne parlait de rien moins, après avoir ameuté quelques gredins de son espèce, que de jouer du couteau.

A midi, un premier coup de canon annonce le départ d'un des steamers; celui de la Havane le remplace le long du bord. A une heure, un second coup de canon signale le départ du paquebot de la Jamaïque. Les passagers se sont serré la main. Les mouchoirs s'agitent, le bateau disparaît. Adieu pour toujours!

A deux heures, nous passons sur l'*Eider*. Adieu, *Tasmanian!* Je te pardonne en songeant à ton capitaine, à tes officiers, à toi surtout, brave James Withers, toi mon sauveur, toi le héros du coq-tail; je te pardonne, *Tasmanian;* mais, sur ma parole, tu es bien le plus atroce bateau, le plus..... Chut! je t'ai pardonné.

XXII

L'EIDER.

A deux heures, l'*Eider* se met en mouvement. Parlons un peu de l'*Eider*.

Plus petit, plus étroit que le *Tasmanian,* il a pris la mer en 1864. Jamais bateau ne fut aussi malpropre. Cela surprend peu quand on voit son équipage composé de nègres en haillons. Les moins sales sont encore les plus nus.

Les passagers sont pour la Royal-mail-steam-packet Company des colis qu'elle transporte avec moins de soins que les autres, parce qu'ils n'engagent pas sa responsabilité. Elle les comprend, malgré leur peu de volume, parmi les « marchandises encombrantes ». Il faut avoir été victime de cette plaisanterie féroce et infiniment trop prolongée pour s'en faire une idée.

Les cabines sont plus grandes que celles du *Tas-*

manian. En les voyant, vous vous frottez les mains; vous allez enfin vous reposer. Mirage!... illusion!... mensonge!... Elles sont à fleur d'eau, et jamais, — j'écris *jamais*, — jamais on ne les aère. Pas une seule fois les lucarnes ne s'ouvrent. Aussi n'y peut-on pas entrer sans que le cœur vous monte aux lèvres et le sang aux yeux.

Et cela se passe sous les tropiques! Ce bateau spécialement affecté au transport des passagers entre Saint-Thomas et la Havane, ce bateau qu'on a choisi pour naviguer dans les régions les plus chaudes, il faut le calfeutrer!

Cela est d'autant plus affreux que l'odeur fétide qu'exhale la cale se répand partout dans le navire.

La Compagnie n'avait cependant pas besoin de se mettre en frais pour rendre le séjour de l'*Eider* insupportable. La nature, toujours prévoyante, a rempli le navire d'insectes immondes qui courent, vont, viennent, puent, voltigent et bourdonnent de tous côtés. Les ravés, les scorpions, les cancrelats, les scolopendres sont maîtres à bord. Partout vous les trouvez : sous votre serviette, dans vos chaussures, dans votre verre de toilette, dans vos poches, sous l'oreiller. Estimez-vous heureux s'ils ne vous poursuivent pas à table, et surtout ne cherchez pas quel rôle ils jouent dans la cuisine.

Toute porte d'armoire, tout tiroir qui s'ouvrent, tout couvercle qui se lève mettent en fuite des insectes puants. Et nous nous plaignons des punaises! Insensés!... La punaise est au ravé ce que le colibri est au vautour. L'une est mignonne, l'autre a un

pouce de long; l'une est timide et modeste, l'autre est querelleur et effronté; l'une est facile à repaître, l'autre est vorace et cruel; enfin l'une rampe, et l'autre a des ailes. La réputation des scorpions est faite, celle des scolopendres aussi. Mais le ravé!...

De l'air! de l'air! Remontons vite sur le pont.

XXIII

PUERTO-RICO.

Tout a une fin, il faut le croire, puisqu'il y en a une aux nuits à bord de l'*Eider*. Ce matin, en montant asphyxié sur le pont, je me suis trouvé en face de San-Juan de Puerto-Rico.

La baie est large et imposante, et si l'homme n'y avait pas imprimé son cachet, si l'œuvre de Dieu était encore immaculée, on n'y pénétrerait pas sans émotion. A gauche se dressent, sur des murailles carrées, des tours carrées; des bâtiments carrés, percés de fenêtres carrées, de portes carrées, laissent voir de grandes cours carrées.

Cette série de cubes représente des prisons, des casernes, des hôpitaux et des forteresses. Le peu de respect que m'inspirent les défenses de San-Juan provient sans doute de mon ignorance des principes de Vauban, peut-être aussi du souvenir que j'ai gardé de Cherbourg et de Kronstadt. Au milieu de la baie, un

fortin sort de l'eau. Toutes les vagues en passant lui crachent au visage sans l'émouvoir. Nous laissons derrière nous la partie officielle de San-Juan et jetons l'ancre devant la ville.

Là encore le cube triomphe. Les bâtiments carrés, percés de fenêtres uniformément alignées, sont échelonnés les uns au-dessus des autres. On dirait un amas de dés à jouer tombés pêle-mêle de quelque gigantesque cornet. Dans le port se balancent deux avisos de guerre de la marine espagnole, chargés de protéger trois ou quatre barques qui dorment le long du quai.

La vie a pour unique représentant un oiseau de proie qui plane au-dessus du golfe. Nous jetons l'ancre, et du bord se détache un canot qui va porter la correspondance à terre.

Est-ce bien une ville qui se dresse là devant nous? Est-ce là, grand Dieu! la capitale d'une des plus belles îles des riches Antilles? N'est-ce pas plutôt le palais de la Belle au bois dormant?

Que le travail de l'homme est peu en harmonie avec l'œuvre de Dieu! et quel plaisir, après avoir promené ses yeux sur cette ville engourdie, de les reposer de l'autre côté de la baie, sur ces mamelons entassés, sur ces vallées feuillues, sur ces riches plaines où fument de loin en loin quelques sucreries!

La ville est morne, rien n'y retentit, et cela attriste. La campagne est silencieuse, et cela calme, et cela ravit.

A part deux barques lestées d'oranges, rien n'a remué dans le port.

« Si l'aspect de cette ville est morne, si ce port est

vide, me dit un de nos compagnons de route, c'est que l'Espagne ne veut pas faire de San-Juan un port franc. Si Saint-Thomas existe, si la navigation entière prend ce trou pour escale, c'est à la négligence de l'Espagne qu'il faut l'attribuer. Un ordre parti de Madrid, adressé au capitaine général; une circulaire de quelques lignes aux puissances maritimes, annonçant que le port de San-Juan est ouvert au commerce international, et Saint-Thomas est désert au profit de la capitale de Puerto-Rico.

« Tout concourt à faire de cette baie un merveilleux rendez-vous pour tous les bâtiments qui voguent entre l'Europe et l'Amérique du Sud. Cette rade splendide, ces campagnes luxuriantes, ce pays peuplé aujourd'hui de 800,000 habitants dont 30,000 nègres à peine, ce pays qui attend des millions d'émigrants pour les faire riches et heureux, tout cela végète, faute d'un mot libéral que l'Espagne insouciante néglige de prononcer. »

Le soleil s'est levé. A moitié sorti de son lit, il projette des rayons semblables aux feuilles écartées d'un éventail d'or. A chaque instant un mamelon se couvre de lumière, et alors apparaissent des richesses de végétation inconnues en Europe. Un océan de verdure surgit au bord de l'Océan, et je serais resté longtemps en extase devant tant de magnificences, si notre vaisseau ne s'était pas remis en route.

La ville cubique disparaît. Nous tournons la pointe et revoyons les forteresses destinées à fermer impitoyablement le port à la prospérité, si elle se permettait de paraître sous pavillon étranger.

Toute la journée, nous voguons le long de ces côtes magiques, et le lendemain encore nous les retrouvons, toujours riches, toujours souriantes, appelant à elles les passants que le capitaine général, en Bartholo politique, tient à distance de son mieux.

Et, malgré cela, Puerto-Rico est peut-être la plus prospère des quatre grandes Antilles. Elle produit en abondance du sucre, du café, du cacao, du coton, du tabac et des bois durs. Elle exporte aussi du bétail, des légumes et des fruits. Les oranges de Puerto-Rico sont les plus merveilleuses du monde : pourquoi n'en voyons-nous jamais sur nos marchés d'Europe? Sans la sécheresse qui la désole à chaque instant, l'île serait la plus fertile du globe.

Puerto-Rico a à peu près résolu la question de l'esclavage en substituant peu à peu, sans secousse, sans désordre, le travail libre au travail forcé. Déjà en 1860, sa population était ainsi répartie :

Population libre	blanche.....	300,406, soit 51,51	pour 100.
	de couleur..	241,037, soit 41,33	»
Esclaves.....		41,738, soit 7,16	»

L'esclavage n'est déjà plus pour Puerto-Rico une question vitale. Il n'en est pas de même à Cuba, où la population peut se répartir comme suit :

Population libre	blanche	793,484	1,019,327
	de couleur.....	225,843	
	(Dont 34,000 engagés chinois.)		
Esclaves.....		370,553	377,203
Émancipés		6,650	
			1,396,530

A Puerto-Rico, la classe de couleur libre est travailleuse, et l'on compte beaucoup de ses membres

parmi les plus gros contribuables. Les préjugés de race s'éteignent chaque jour davantage. Cela tient peut-être à ce que Puerto-Rico est principalement en relations commerciales avec les pays où le noir est libre : les Antilles françaises, Haïti, la Jamaïque, Saint-Thomas.

Le sort des nègres a toujours été meilleur à Puerto-Rico qu'à Cuba. Il suffira, pour en donner une idée, de préciser quelle est la moyenne des heures de travail que la loi permet d'imposer à l'esclave dans l'une et l'autre des deux îles.

A Puerto-Rico, cette moyenne est de neuf heures en temps ordinaire, c'est-à-dire pendant huit mois de l'année, et de treize heures pendant la roulaison.

A Cuba, pendant cette dernière période ultra-active, la loi permet d'infliger à l'esclave seize heures de travail. Si à ces seize heures on ajoute les trois heures indispensables pour les repas, les soins à donner au bétail, l'entretien du barracon, etc., il ne reste plus que cinq heures pour le sommeil. Et si cela est la légalité, que peut être l'abus?

En 1866, une commission s'est réunie à Madrid dans le but d'examiner toutes les questions relatives au régime colonial. Tandis que les délégués cubains, préoccupés du grand nombre de noirs et de Chinois dispersés dans leur pays, demandaient l'abolition graduelle de l'esclavage ou l'abolition immédiate indemnisée, les représentants de Puerto-Rico proposaient l'abolition radicale ou proportionnelle, indemnisée ou non, avec ou sans organisation de travail.

Et en effet, l'abolition immédiate a de quoi

faire réfléchir Cuba, qui n'y est pas préparée. Le jour où cette proclamation serait faite, le travail serait abandonné. Le quart seulement de l'île étant livré à la culture, les nouveaux affranchis, exempts de besoins, faits à toutes les privations, rompus à toutes les fatigues, pressés de fuir la plantation, s'en iraient dans le centre, vivre de pillage et d'incendie. Ce serait la ruine de tous et le signal du massacre.

Conduire les émancipés sur la côte d'Afrique et les y abandonner, ce serait les conduire sciemment à la mort. Et qui les remplacerait au champ et à l'usine?

Répartir entre eux une indemnité serait non-seulement inutile, mais dangereux : inutile, parce que, ignorants de la pratique de la vie, insouciants, paresseux après un travail forcé, ils ne sauraient pas tirer parti des ressources qui leur seraient données; dangereux, parce que, le principe de l'indemnité pécuniaire une fois admis, ils se révolteraient périodiquement pour en faire augmenter le chiffre. Je ne fais que résumer quelques-unes des objections qui sont faites au principe de l'affranchissement immédiat, quitte à y revenir plus loin.

Vous le voyez, l'esclave est une marchandise encombrante entre toutes.

XXIV

SAINT-DOMINGUE.

Plus loin apparaissent les côtes de Saint-Domingue, de Saint-Domingue plus riche et plus inerte encore que Puerto-Rico. Que de tristes souvenirs éveille la vue de ces côtes!

« Voyez ces îles si riches jadis, si impuissantes aujourd'hui, me disent quelques passagers; l'avenir les réserve à l'Amérique du Nord. Une heure sonnera, qui n'est pas loin peut-être, où Cuba, Haïti, la Jamaïque, Puerto-Rico, toutes les perles enfin de ce chapelet merveilleux égrené par Dieu dans la mer des Antilles, recevront leurs lois de Washington. Ces îles appellent à leur secours l'activité des peuples du Nord, et, à un moment déjà fixé par Dieu, cette transformation s'accomplira. »

Je veux bien croire que le pavillon étoilé flottera un jour de l'équateur aux pôles, et que le frère Jonathan réveillera à coups de pied et de poing, s'il le faut, ces peuples engourdis; mais, ou je me trompe fort, ou cette ardeur ne sera que de courte durée. On ne tient pas assez compte de l'influence climatérique. Le soleil se soucie peu des combinaisons politiques, et la doctrine de Monroë le laisse froid... ou plutôt chaud

De même qu'il promène aujourd'hui ses rayons sur des épaules espagnoles ou anglaises, il les laissera tomber brûlants sur les épaules yankees, sans s'inquiéter si les dos qu'il grille appartiennent à des héros. Il amollira, épuisera, accablera les Américains, comme il a épuisé, accablé, amolli leurs prédécesseurs, et, avant que bien des années se soient écoulées, il éclairera triomphant des millions de Yankees énervés et engourdis.

J'ai toujours peine à croire que des peuples entiers se trompent, et se trompent pendant plusieurs siècles. L'unité est souvent une brute qui agit mal; mais les unités une fois confondues ne procèdent plus de même.

Les États-Unis sont à la mode. Je les admire autant que qui que ce soit; mais il ne s'ensuit pas que je les croie destinés à prospérer de même sous toutes les latitudes

Nous avons en Europe un exemple frappant de cette vérité : qu'il est dangereux de prendre la partie pour le tout, et que trop souvent, à régénérer un peuple, on perd son temps et son savon.

La presqu'île italienne peut servir de point de comparaison à l'immense presqu'île formée par les deux Amériques. Nous avons commis l'erreur que l'on aspire à commettre. Nous avons mesuré l'Italie entière à la taille des Piémontais; les gens du Nord nous ont paru destinés à régénérer leurs frères du Sud, et nous n'avons compris que trop tard que les Piémontais à Naples deviennent des Napolitains, que les Piémontais en Sicile deviennent des Sici-

liens, sans que, malheureusement, il y ait réciprocité.

Je ne me dissimule pas ce que cette théorie aurait de navrant, en ce qu'elle paraît nier la possibilité de régénérer certains pays placés sous des latitudes maudites.

Dieu, qui a fait pour tous les climats des plantes et des animaux distincts, avait créé pour eux aussi des hommes de races et d'instincts différents. De loin en loin les peuples oublient leur mission, mais une heure réparatrice luit toujours pour eux.

En Amérique, qu'a-t-on fait?

On a massacré sans pitié les peuples que Dieu avait créés pour elle, et, s'il en reste encore quelques rares vestiges, au lieu de leur tendre une main amie et de voir en eux la dernière chance de salut, le germe précieux des peuplades régénératrices, on continue à les exterminer.

En allant contre la loi de nature, on s'est rendu impuissant à faire le bien. On ne massacre pas impunément des races entières; il faut payer tôt ou tard ces dettes de sang. L'avenir aura peut-être à demander à l'Espagne conquérante, aux Anglo-Saxons du dernier siècle, compte de ce continent dépeuplé.

XXV

BAHAMA.

Ce matin, à six heures, nous sommes entrés dans le canal de Bahama. Un premier phare paraît à notre droite : c'est l'Angleterre qui l'allume. Un second ne tarde pas à se montrer à gauche : c'est l'Espagne qui l'a élevé. Les phares se succèdent ainsi, brûlant alternativement aux frais de l'Angleterre et de l'Espagne, conformément aux traités. Malgré tant de soins, le canal n'a pas encore l'aspect de la rue de Rivoli.

Grâce à Dieu, grâce aussi à la France, à l'Angleterre et aux États-Unis, les pirates ont disparu de ces parages. Maîtres dans le Sud, de Batabano à Cienfuegos, les bandits trouvaient de faciles abris dans les « cayos » connus sous le nom de « Jardins de la Reine ». Ils régnaient au nord, de Baracoa à Matanzas, s'équipaient dans le golfe de Regla, près des arsenaux royaux, et vendaient leurs prises, de tout temps fort recherchées, à la Havane et à Cuba.

Trois voies conduisent à la Havane; chacune d'elles a sa part de dangers.

La première longe les côtes pendant cinq cents lieues. Le navire qui s'y engage, après avoir reconnu le cap Saint-Nicolas, à l'ouest d'Haïti, laisse au sud

la Jamaïque et double le cap Saint-Antoine pour arriver à la Havane.

La seconde, après avoir laissé au nord la Grande Abaco, traverse le canal de la Providence.

La troisième enfin, plus directe, mais dangereuse entre toutes, est celle du canal de Bahama. C'est celle que nous suivons.

Enfin, le 23 décembre, nous arrivons avec le jour devant la rade de la Havane.

DEUXIÈME PARTIE

LA HAVANE

XXVI

ARRIVÉE A LA HAVANE.

Il existe peu d'impressions plus douces, de joies plus complètes que celles qui attendent le passager à son arrivée au port, après une rude traversée, surtout lorsque le ciel est de ce bleu que la nature a réservé aux tropiques, surtout en présence d'un panorama semblable à celui qui se déroule devant nos yeux. Tous les maux endurés, tous les dangers courus sont oubliés; on ne se les rappelle que pour remercier Dieu, qui a permis qu'on les surmontât. Leur souvenir ne peut plus qu'ajouter à la joie que l'on éprouve.

Ce soleil magnifique vous éblouit, cette température douce vous enchante, la splendeur du pays vous émerveille, la nouveauté du site vous captive, et, si l'on n'était pas un homme, c'est-à-dire une brute, on laisserait couler les larmes qui vous viennent aux yeux et qu'un sot orgueil vous fait cacher.

Nous avons ralenti notre marche depuis hier. C'est que la pudique et prudente Havane ne permet pas qu'on entre chez elle pendant la nuit. Nous arrivons à l'heure réglementaire. Le phare s'éteint, le canon gronde. Le drapeau espagnol grimpe au haut du mât; nous hissons notre pavillon. Le pilote nous accoste; la porte est ouverte, nous en profitons.

A gauche s'élève le *Morro* tout pavoisé, à droite le fort de la *Punta*. Sur les collines est échelonné tout un amas de forts, de fortins, de batteries, de tours, de tourelles et de remparts qui montrent aux passants leurs dents de bronze. Nous entrons dans la passe, qui a 1,500 varas[1] de long sur 350 de large. Nous laissons à gauche le bourg de *Casablanca*, *Regla*, si bruyant, si animé, et nous nous trouvons en face de la Havane.

L'aspect général en est imposant. Le port est encombré de vaisseaux de tous les pays, de tous les tonnages, de toutes les couleurs. La baie, qui a trois lieues de tour[2], est trois fois échancrée. La première anse, entre Casablanca et Regla, est celle de *Triscornia;* la seconde, de l'autre côté de la pointe de Regla, est celle de *Guanabacoa;* la troisième, au fond de la baie, est celle de *Atares*.

Sur le cadre des collines sont éparpillés des bourgades, des habitations de plaisance, de vastes bâtiments carrés, — car le cube est en honneur ici aussi bien qu'à Puerto-Rico, — des magasins considé-

[1] La *vara cubana* est de 0,848. Elle est semblable à celle de Madrid. La *vara habanera* est de 0,844.

[2] La lieue cubaine a 5,000 varas ou 4,220 mètres.

Chapitre XXVI. — Entrée de la Havane (page 71).

rables, des chantiers de construction et, de ci de là, des bouquets de palmiers. En face est la Havane avec ses maisons peintes, aux terrasses mauresques, aux larges fenêtres grillées, avec ses clochetons dans lesquels chantent des carillons, ses quais encombrés de marchandises que débarquent ou embarquent des noirs aussi gauches que forts, des Chinois aussi adroits que chétifs.

Et tout cela nous apparaît au milieu de cette poussière d'or qui, au lever du jour, enveloppe toutes choses, tandis que les rayons du soleil, obliquement projetés, dansent sur les vagues qui clapotent le long des vaisseaux à l'ancre.

Les yeux ne sont pas seuls charmés. Après vingt jours passés à bord, pendant lesquels on n'a entendu que la mer en révolte et le grincement de la machine, les bruits de la terre arrivent à nos oreilles comme autant de parties distinctes d'une radieuse symphonie.

Les carillons tintent gaiement. Des navires que l'on côtoie arrivent des fragments de chansons, échos lointains des rudes falaises bretonnes, des plages italiennes ensoleillées, des rives norvégiennes blanches de neige. Les bateliers débitent leurs boniments. Les charrettes du quai, les voitures de la rue font un vacarme adorable. Les bruits du bord ne sont plus les mêmes; les commandements paraissent plus impérieusement adressés. Sur le plancher grincent les colis que l'on traîne.

A l'entrée de la passe, sur les murailles du Morro, la musique militaire s'exerce, et de loin nous arrivent des lambeaux du *Trovatore*. Comme à Saint-

Thomas, une flottille nous assaille, mais personne n'ose nous accoster.

Les offres de service, les cris, les renseignements se croisent, se heurtent, tantôt en espagnol ou en anglais, tantôt en français ou en allemand. L'*Eider* s'arrête enfin. Pressé de mettre pied à terre, chacun retient une embarcation. Bientôt arrivent à bord les préposés de la police, de la santé et de la douane, avec leurs agents subalternes. Les issues sont aussitôt gardées.

Puis s'approchent en foule des barques chargées d'amis. On échange des cris de bienvenue, on s'envoie des baisers, on se demande mutuellement des nouvelles de tous ceux qu'on aime; les mouchoirs flottent, les chapeaux s'agitent; quelques parents, quelques amis, plus hardis, montent à bord, et ce sont des embrassements à n'en plus finir. Les larmes s'en mêlent, allez! et ce sont de douces larmes, celles-là!

La police a accompli son œuvre, le service de la santé aussi; il ne reste plus qu'à satisfaire la douane. Nous descendons avec nos menus bagages dans une embarcation qui nous conduit à terre. Là, nous attendons la venue de nos colis. La visite en est bientôt faite et le plus poliment du monde.

Puis nous passons au guichet du receveur, qui, en échange de nos passe-ports, nous délivre, moyennant deux dollars, un permis de débarquement, sans préjudice d'un permis de séjour qu'il nous faudra retirer et payer le lendemain. Au départ, nous payerons en retirant notre passe-port; nous payerons encore pour avoir notre permis d'embarquement.

Ce sont les petits profits de l'Espagne, et il faut lui rendre cette justice, qu'elle est accommodante à plaisir avec ceux qui ne se font pas tirer l'oreille.

XXVII

INVASION FRANÇAISE.

Il arriva un jour qu'un pauvre diable se présenta à la douane avec une cage remplie de moineaux. C'étaient des amis d'Europe. Il leur avait souvent parlé de son pays, et, désireux de prouver que son enthousiasme n'avait rien d'exagéré, il rapportait avec lui cinquante arbitres. Jamais Friquet, qui cependant est cosmopolite et s'accommode de tous les climats, n'avait mis les pattes à la Havane.

C'est qu'il eût dû payer passage, et Friquet est un bohème qui ne voyage pas à pied. Notre Havanais fut très-désappointé lorsqu'on l'invita à payer l'entrée de son troupeau.

« A quel propos payer? demanda-t-il. Faut-il donc à ces bêtes un permis de séjour? »

Le préposé renouvela sa réclamation pour toute réponse.

« Et que faut-il payer pour cela? »

On feuilleta le tarif, et, comme rien n'est parfait en ce monde, le tarif ne contenait aucun article dans lequel il fût question de Friquet. La douane prit

alors une grande résolution et le classa parmi le *volailles vivantes*.

En entendant traiter ses amis de « volailles », le créole fut pris de rage. Il pria cependant, car le pauvre diable n'avait pas de quoi payer la rançon réclamée. Les prières furent inutiles. Il se révolta sans plus de succès.

Le préposé avança alors la main pour saisir la cage. Tous les Friquets étaient tremblants et serrés les uns contre les autres. Mais le créole, indigné, ouvrit à ses amis la porte de leur prison, et une nuée de pirates ailés franchit la douane, passa par-dessus la ville et disparut dans la campagne. L'administration en fut, ce jour-là, pour ses frais.

Il y a de cela une trentaine d'années. Qu'est devenu l'homme aux moineaux? je n'en sais rien; mais la famille Friquet a si bien pris à la lettre les paroles de la Genèse : « Croissez et multipliez », qu'aujourd'hui l'île est pleine de petits Friquets voraces qui prélèvent un impôt sur toutes les denrées et qui se vengent à leur manière de la douane et des douaniers.

XXVIII

LE PORT.

Puisque nous ne pouvons pas encore mettre pied à terre, pendant que la police accomplit son œuvre,

examinons un peu comment est gardée la Havane.

L'entrée du port est défendue :

D'un côté, par le château fort de *los Santos Reyes del Morro,* qui exige 800 hommes de garnison et qui cache à fleur d'eau une batterie importante, celle de *los Doce Apóstoles;*

De l'autre, par le fort de *la Punta.*

Au sud-est du Morro, dominant toute la ville, s'élève la citadelle de *San Cárlos de la Cabaña,* qui peut abriter 4,000 hommes. La Cabaña et la batterie de *la Pastora,* à fleur d'eau comme celle des Douze-Apôtres, sont armées de 245 canons.

A l'est, à un kilomètre, est le fort *Número Cuatro,* et au sud-est, à 4 kilomètres de l'entrée, la tour de *Cojimar.*

Les feux du Morro et ceux de la Cabaña d'une part, de l'autre ceux des châteaux *del Principe* et de *Santo Domingo de Atarés,* se croisent si bien que la ville pourrait être criblée en quelques heures, tandis que les batteries basses de la Pastora et des Douze-Apôtres raseraient la mer.

Indépendamment des forts et batteries que j'ai cités, existent encore les défenses suivantes : le fort de *San Nazario,* le rempart de *la Plaza,* la batterie de *Santa Clara,* le fort de *la Chorrera* et la tour *de Banes.* Le tout armé de 650 canons environ.

Ces fortifications ont nécessité des dépenses considérables. La tranchée qui porte le nom du comte de Santa Clara n'a pas coûté moins de 600,000 dollars.

On ajoute que...

Mais nous voilà en règle avec la santé et la police.

Maintenant qu'il est établi que nous ne sommes ni pestiférés, ni Chiliens, ni pirates, en route pour la terre !

XXIX

A TERRE.

Enfin !

Voilà un pays qui veut bien avoir une physionomie, des usages, des habitations, une végétation à lui. Que vais-je trouver ici ? Je n'en sais rien, mais ce sera autre chose ; et c'est si bon, « autre chose » !

Plus de marchands de marrons, plus de sergents de ville au coin des rues, plus de fiacres, plus de verglas, plus de marchands de vin... Le croiriez-vous ? je n'ai encore rencontré ni mademoiselle Cora P... à cheval, ni mademoiselle Jeanne A... en victoria, ni la marquise de T... à pied. Je ne sais plus où j'en suis. J'ai failli tomber de voiture tant je me suis penché pour regarder un prêtre qui s'en allait, dodelinant son ventre, le cigare aux dents, et coiffé exactement comme don Basilio. Il ne paraissait pas embarrassé le moins du monde, et personne n'avait l'air de faire attention à lui. Un peu plus loin, je faisais la culbute si l'on ne m'avait retenu. Mais, en vérité, la chose en valait la peine. Cette chose était une grosse négresse, outrageusement décolletée, fumant un colossal « brevas », une fleur dans les... j'allais dire : cheveux ; ce que c'est que l'habitude !

vêtue de blanc et crottée jusque sur les épaules, après sept mois de sécheresse. Et les rues sont pleines de négrillons. C'est mon voisin V... qui serait surpris s'il les rencontrait, lui qui, n'ayant jamais vu de babys que blancs et roses, m'a soutenu que les nègres viennent au monde aussi blancs que nous, et qu'ils noircissent au soleil.

Il y a une heure, à bord de l'*Eider*, Paris était encore à deux pas de moi; la chaîne de mes pensées ne s'était pas brisée. Saint-Thomas m'était apparu pendant la nuit et si peu d'instants, que je pouvais croire à un rêve; mais l'aspect pittoresque de la Havane ne me permet plus d'en douter : Paris est à l'autre bout du monde.

La voiture qui m'emporte ne ressemble à aucune de celles dont on fait usage en Europe; les maisons que je regarde, ébahi, ont un aspect particulier. Ces larges fenêtres ouvertes jusqu'au ras du sol et par lesquelles le regard plonge jusqu'au cœur des appartements; ces femmes nonchalantes, peu soucieuses d'initier ou non les passants aux mystères de leur intérieur; ces négresses effrontées, traînant dans la poussière et les ordures leurs jupes interminables; ces mendiants qui, à chaque pas, vous offrent la fortune au nom de la loterie royale, tout cela est bien fait pour me surprendre, et me surprendre, c'est me ravir. Mon attention est trop surexcitée pour que j'apprécie quoi que ce soit. N'attendez de moi aucune description en ce moment. Pendant ces premières heures, mes yeux dévorent tout ce qu'ils rencontrent; ils regardent tant qu'ils ne voient rien.

XXX

ENTRE PARENTHÈSES.

Il me serait facile de puiser à droite et à gauche, dans les recueils, les manuels, les annuaires publiés à la Havane, des renseignements plus ou moins exacts, et de vous les présenter revêtus de mon estampille; mais à quoi bon? Je n'ai jamais eu pour but d'écrire un livre. Si j'ai pris des notes chaque jour, c'est que je voulais graver plus profondément dans ma mémoire le souvenir de cet étrange pays que je ne reverrai sans doute jamais.

De là l'absence de plan, de méthode et d'enchaînement, que l'on serait en droit de me reprocher si je ne m'abritais pas derrière cette franche déclaration. Je pourrais facilement, compilateur heureux, vous dire combien coûte le pavage de la Havane, combien de voitures parcourent ses rues, combien la ville a de maisons, de fenêtres, de volets... Cela se trouve dans bien des ouvrages. Je n'en ai pas trouvé un seul qui décrivît simplement et fidèlement le pays.

De même qu'un lecteur exercé cherche à apprécier le but, la portée philosophique, le caractère général du volume qu'il a feuilleté, je me suis donné ce plaisir de « parcourir » l'île de Cuba. Ce sont des croquis sans prétention que j'ai tracés sur place et au

jour le jour. Ceux qui ont fait le même voyage que moi reconnaîtront, je l'espère, qu'ils sont ressemblants. C'est d'ailleurs le seul mérite que je revendique pour ces notes.

XXXI

LA MAISON QUE J'HABITE.

La maison que j'habite ne ressemble en rien à celles d'Europe.

Elle est, à l'extérieur, peinte en bleu de ciel et toute lisérée de blanc. De loin, on la croirait faite en pâte tendre et fraîchement sortie des ateliers de Sèvres. Les volets sont verts. La porte cochère, une porte cochère monumentale, lourde et massive, est d'un beau brun rouge et toute criblée de gros clous de cuivre poli.

Dans un des battants est découpée une petite porte qu'égaye un heurtoir étincelant, représentant des Chimères enroulées. Aux fenêtres sont scellées d'énormes grilles.

Que de tristes choses disent ces barreaux ! Ce n'est pas en souvenir de la vieille Espagne qu'ils sont si solidement rivés aux murs, non. Ils rappellent que l'on vit au milieu d'opprimés auxquels on aura tôt ou tard de terribles comptes à rendre ; ils parlent de massacres, de pillages, de féroces représailles, de

grappes humaines cramponnées aux grilles, arrachant les scellements et tordant le fer; de cris, d'incendies, de mares de sang, de cadavres mutilés, roulant sur les marches des escaliers; d'orgies sinistres, de danses sur des ruines fumantes... La belle précaution, vraiment, que ces barreaux! Que pèsent de tels laitons dans la main d'une race qui se redresse?

Beaucoup d'entre vous ont demandé à la métropole des mesures humaines, prévoyantes et graduellement dépressives, propres à amener sans secousse l'abolition forcée de l'esclavage. Le général Dulce vous a vainement servi d'interprète. L'Espagne a mis obstacle à vos dispositions libérales, je sais cela. Insistez, insistez pour les obtenir; sinon, à l'heure dite, ces grilles, dispersées comme les fétus d'une gerbe, deviendront autant d'armes pour vous frapper.

Jamais esclaves n'ont été mieux traités; vous êtes presque tous humains pour eux, je suis heureux de le proclamer; j'ai tant de raisons pour aimer votre pays! Mais, laissez-moi vous le dire, votre mansuétude me rappelle un peu la grandeur d'âme de cet homme qui, s'étant approprié une centaine de mille livres de rente, avait la générosité de faire douze cents francs de pension à celui qu'il avait dépouillé.

Enfin, bien que ce devoir d'humanité accompli par vous ne soit que l'acquittement partiel d'une dette dont Dieu finira par exiger le solde, il faut le signaler et vous remercier d'avoir rompu avec de séculaires traditions de cruauté. Il faut avoir habité, je ne dirai pas seulement votre pays, mais ces latitudes engourdies pour lesquelles les heures sont des secondes, où

tout progrès qui se présente se voit barrer le chemin par ce mot dissolvant « demain »; il faut avoir vu les résultats décourageants obtenus à vos portes, pour apprécier comme il convient le gigantesque effort que vous avez fait.

Vous êtes à la fois humains, courageux, logiques et prévoyants; mais c'est à nous, vos frères de race, de vous en savoir gré; c'est à nous de vous remercier de ce progrès, de ces tendances; l'esclave, lui, ne vous doit aucune reconnaissance, puisqu'il subit son sort et n'a été pour rien dans le choix de sa destinée.

De pensée en pensée, me voilà bien loin de ma maison. Revenons-y au plus vite.

XXXII

ASPECT GÉNÉRAL.

Les persiennes ont des lames mobiles qui s'écartent ou se referment selon que l'on veut voir ou être vu. Les volets, qui se replient dans le jour comme les feuilles d'un paravent, sont assujettis la nuit au moyen d'une traverse de fer fortement boulonnée. Les châssis vitrés n'existent pas.

Notre toiture européenne est remplacée par une terrasse, sur laquelle on prend quelquefois le frais quand vient le soir. Durant le jour, l'*azotea* appartient aux *criadas,* qui y font sécher le linge, mais

avant tout aux *urubus*, vautours nains, au nez rouge, appelés *caranclos*, et dont le mérite, fort appréciable dans ce pays où l'édilité urbaine est dans l'enfance, consiste à dévorer les ordures abandonnées sur la voie publique.

Respectés de tous, familiers plus qu'il ne convient, ils passent leur journée sur les balcons, sur les terrasses, en compagnie de pigeons, se faisant en bons voisins des politesses; puis, leur sieste achevée, ils lissent du bec leurs plumes noires, des heures durant.

La porte cochère une fois franchie, nous nous trouvons dans un vaste vestibule qui sert en partie de remise à la voiture. Les murailles sont recouvertes de faïences à personnages qui ne resteraient pas longtemps en place si quelqu'un de nos amateurs de bibelots passait par ici. A gauche, une grille légère en fer forgé, très élégamment ouvragée, met en communication le salon et le vestibule. Un faisceau de gerbes de plus de deux mètres, trophée religieux chargé d'appeler le bonheur sur la maison, s'épanouit au centre du grillage.

Des persiennes mobiles permettent, si on les baisse, de s'isoler dans le salon; si on les lève, de surveiller les allants et venants. C'est dans le vestibule, et devant la porte ouverte, que les domestiques viennent le soir, leur besogne terminée, fumer, bâiller et médire. Les noirs s'assoient sur le seuil, s'accroupissent sur le trottoir, tandis que les blancs accaparent les siéges.

Une large arcade donne accès dans la salle à manger. Toutes les ouvertures sont monumentales à la Havane, et, si l'air ne circule pas, ce n'est pas faute

de trouver le passage libre. Les fenêtres ont la largeur de nos portes cochères, et les portes, celle de nos arcs de triomphe.

Dans presque toutes les habitations bourgeoises, la façade est occupée par un vestibule immense, de plain-pied avec la rue, et par le salon. La salle à manger vient ensuite; elle occupe toute la largeur du bâtiment et donne sur une cour presque toujours encadrée par une arcade aux larges piliers. C'est dans la rue, devant la porte, que l'on dételle. Bon gré, mal gré, le cheval traverse le *comedor* (la salle à manger), pour regagner son écurie. Puis la voiture, lavée, cirée, brossée, vernie, est remisée dans le vestibule.

Le nouveau venu est prodigue de critiques sanglantes, rien ne trouve grâce devant lui. Les maisons basses, les rues étroites, les murailles bariolées, ce qui est blanc, ce qui est noir... que sais-je! tout ce qui pour lui est nouveau le choque. Mais, au bout de quelques jours, mieux instruit, mieux avisé, il comprend que des maisons plus hautes empêcheraient l'air de circuler, que les rues les plus étroites sont les plus ombreuses, que les façades bariolées sont plus douces pour les yeux, et il n'est pas rare de le voir alors porter aux nues ce qu'il dénigrait de son mieux.

Dans les quartiers adoptés par le commerce, les boutiques envahissent toutes les façades; il n'y a pour ainsi dire pas de murs d'une ouverture à l'autre. Il est facile, du reste, de se faire une idée de ces rues sans murailles, bordées de larges fenêtres grillées, si l'on se rappelle le pavillon construit pour les animaux féroces à l'entrée de notre Jardin des plantes. Une

fois les portes closes, les rues ont un faux air de ménagerie.

Je parlais, il y a un instant, du bariolage des maisons. Je crois devoir enregistrer ici un mot plein de sens que j'ai entendu ce matin.

« Monsieur le marquis, dit le *criado de mano*, il serait grand temps, je crois, de faire repeindre la façade.

— Tu as raison. J'ai remarqué en rentrant hier qu'elle n'est plus convenable. Dès demain, occupe-toi de cela.

— Devrai-je faire conserver ou changer la couleur de la maison?

— Pour ce qui est de cela, va le demander à nos voisins d'en face. C'est eux seuls que cela intéresse. Est-ce que de chez moi je vois ma façade? Est-ce que je m'arrête pour la regarder? Eux, au contraire, l'ont toujours devant les yeux. Va donc leur offrir mes compliments et prendre leurs ordres à ce sujet. »

N'est-ce pas faire preuve à la fois de bon sens et de courtoisie?

La ville a deux aspects bien distincts : pendant le jour, elle sommeille, engourdie, énervée; la nuit venue, elle tressaille, elle respire, elle vit. Tant que le soleil brille, tout est soigneusement clos. A peine de loin en loin voit-on quelque doigt rose écarter les lames mobiles des persiennes, et deux grands yeux noirs, pleins de lumière, suivre les passants.

Mais à l'heure bénie où le jour baisse, portes et fenêtres s'ouvrent à deux battants, les persiennes s'écartent, les stores grincent en s'enroulant... Place

à l'air, à la brise, à la fraîcheur! La maison n'a plus de secret. Le passant est initié à la plupart des détails de la vie de famille.

Il assiste d'abord au repas du soir.

La table est grande et abondamment servie dans ce pays aux familles nombreuses. Une nuée de nègres, de négresses, de négrillons, va, vient, se démène autour de la table, dans un nuage de mouches et de moustiques avides. L'un présente le pain dans une corbeille, celui-ci verse le bordeaux, tandis qu'une négrillonne alerte offre l'eau glacée que contient un vase argenté.

Il faut des serviteurs spéciaux pour changer les assiettes, il en faut pour porter les plats; et pendant ce temps un second peloton prépare un dessert merveilleux qui, à lui seul, occuperait un gourmet deux heures durant.

Et ce n'est pas tout : il y a encore les petiots, les favoris, les pages, qui se tiennent près de leurs maîtresses, roides et immobiles, les yeux en arrêt, les coudes dans les mains, prêts à ramasser le mouchoir qui, régulièrement, glisse à terre de cinq en cinq minutes, ou bien à aller chercher l'éventail et le flacon oubliés. Ils recueillent de temps en temps une caresse et volent au passage un fruit ou un gâteau.

Pendant ce temps, le *calesero* a roulé dehors la voiture et sorti le cheval, qu'il attelle devant la porte. Le repas terminé, les femmes, épaules et bras nus, des fleurs dans les cheveux, noyées dans la mousseline, s'en vont, trois dans une voiture de deux places, se faire voir au « Paseo ».

De tous côtés le gaz s'allume. Les rues se remplissent de promeneurs. L'excellente musique du bataillon des *Obreros de Ingenieros* retentit sur la place d'Armes. Le théâtre Tacon ouvre ses portes. Au coin de la *Calle San Rafael,* à la *Dominica,* au café de *Escauriza,* chez tous les glaciers, il n'y a plus une place vide. Le *nectar-soda,* le *limonada gaseosa* petillent; les excellentes glaces à la *Guanabana,* au *Tamarino,* aux *Sapotes,* l'ananas glacé au champagne, la *granizada,* les *hicacos* confits, les *dulces de Yema,* sont aussitôt servis, absorbés et remplacés.

Les négociants avides de villégiature, attardés par quelque important départ ou arrivage, se hâtent de regagner le *Serro, Puentes-Grandes, Guanabacoa* ou *Marianao.* Leurs chevaux, stimulés à coups de lanière, pressent le pas, trottant l'amble et martelant de leurs sabots, à coups secs et précipités, la chaussée dure et poussiéreuse.

Le cirque de Ciarini commence sa parade.

Les nègres, accoudés sur le comptoir des *bodegueros,* régalent leurs femelles d'*aguardiente de cabeza* ou de cigares. Ils cherchent querelle, pour se distraire, à quelque coulis maigre et jaune qui fuit ou joue du couteau.

Devant l'*Hôtel d'Inglaterra,* l'*Hôtel de Almy* et le *Telegrafo, fonda, posada y casa de baños,* les voitures vont et viennent, menées grand train par des nègres braillards, pillards, puants et déguenillés.

Au haut des moindres clochetons, les carillons tintent à l'envi. Les *serenos* prennent leur pique inof-

fensive, allument leur lanterne sourde et aveugle, et commencent leur tournée.

Les volets ouverts à deux battants, les persiennes enroulées permettent de voir les serviteurs affairés qui, dans chaque salon, placent les siéges face à face, sur deux rangs, près des fenêtres, rangent les crachoirs en bataille et posent sur les consoles des vases d'une terre poreuse, remplis d'une eau toujours glacée dans laquelle toutes les lèvres iront se tremper.

La voiture rentre. Les promeneuses descendent en hâte et vont effacer à coups d'éponge les traces que la poussière a laissées sur leurs épaules, leur visage et leurs bras. A huit heures, tout le monde est réuni; hôtes et visiteurs se balancent. La causerie roule sur des sujets sans importance, faciles à traiter, ne demandant pas trop d'efforts d'imagination.

Les femmes, rêveuses, engourdies; les hommes, le cigare à la bouche, perdus dans un nuage, restent fort longtemps sans parler, tout entiers à cette volupté qu'on ne connaît bien que sous les tropiques, de suspendre le cours de toute sensation, de ne pas penser, de s'engourdir aussi bien l'âme que le corps et de ne garder de la vie que ce qu'il en faut pour se dire : « Je ne vis plus... » et ressusciter à temps.

XXXIII

INTÉRIEURS.

Une des choses qui m'ont le plus surpris, dès mon arrivée à la Havane, c'est l'indifférence que l'on paraît avoir pour le mobilier dans les maisons bourgeoises. Il est vrai qu'une grande partie de la population n'est que de passage à la Havane : le temps d'amasser un capital qu'on ira manger ailleurs. On se campe plutôt qu'on ne se loge. A l'exception d'une vingtaine d'habitations, plus palais que maisons, celles, par exemple, des Aldama, des Delmonte, des comtes de la Fernandina et Santovenia, dont nos plus beaux hôtels approchent à peine, partout on retrouve les mêmes meubles.

Qu'il y a loin de ces salons vides à nos salons européens, dans lesquels tout révèle les goûts, les instincts, le caractère des maîtres du logis! Le climat le veut ainsi, me dit-on.

Au lieu de nos tapis doux aux pieds, gais à l'œil, un sol de béton, composé de sable et de chaux, battu et poli. Au lieu de nos tentures aux riches couleurs, sur lesquelles se détachent des tableaux de prix ou mille riens adorables, des murs blanchis à la chaux, encadrés de guirlandes à la détrempe. Au lieu de nos plafonds blanc et or, au milieu desquels pend un

lustre de cristal, un assemblage mesquin de solives enchevêtrées, brossées par le peintre en bâtiments, équarries par le charpentier. Au lieu de nos meubles soyeux, variés à l'infini, des siéges en bambou partout les mêmes. Au lieu de nos lampes et de nos bougies, qui prêtent leurs rayons aux cristaux et les irisent, le gaz, l'éternel gaz, fixe, immobile et bête, qui éclaire de la même façon le salon et la boutique. Enfin, exposé à tous les courants d'air, un piano qui crie et grince dès qu'on le touche.

Ne me dites pas que le climat le veut ainsi. Dieu a-t-il été avare pour vous? Non, mille fois non; il vous a tout prodigué. Il a semé l'or et le marbre sous vos pas, composé vos forêts des arbres les plus précieux, des bois les plus admirables; puis il y a entassé des fleurs merveilleuses. Colonnades de palmiers, enroulemets de feuillages, enlacements de lianes, couleurs brillantes et harmonieuses, tout est fait pour vous servir d'exemple. Qu'attendez-vous? Pourquoi donc est-ce nous, nous les déshérités, qui savons tirer partie de vos richesses?

Prodiguez le stuc sur vos murailles, étalez le marbre sous vos pieds, suspendez des cristaux aux plafonds, accrochez aux murs des girandoles. Multipliez les vasques où chante une eau toujours jaillissante; mettez des fleurs de tous côtés, des volières dans les jardins, un aquarium dans la salle à manger. Entourez-vous d'œuvres d'art, dressez de belles statues sous vos péristyles.

Ayez de vastes bibliothèques, remplies de bons livres; des salles de bain aux murs de marbre, dont

les cuves rosées regorgent sans cesse d'une eau limpide et fraîche. Ayez une entrée pour vos chevaux, un abri spécial pour vos voitures. Couvrez de faïences les murs de vos écuries, faites tailler les stalles dans l'acajou et le cèdre, et qu'une rigole toujours courante assure la propreté du sol!

Prouvez que vous êtes riches à grand renfort de goût, de confort et d'originalité; ne rendez pas le climat responsable de la nudité et de la banalité de vos intérieurs; n'en accusez que vous, que votre indolence, d'autant plus coupable que Dieu, qui vous a tout prodigué, vous avait donné aussi l'imagination.

XXXIV

LE SERENO.

Comme les noctuelles, dès que le jour baisse, le *sereno*, armé d'une pique vierge, sort de son trou. Il prend son poste accoutumé au coin de telle ou telle rue, promenant sur le pavé le triangle lumineux que projette sa lanterne. Huit heures sonnent; la ville est éclairée, mouvante, bruyante. Le sereno se plaît à la trouver tranquille; il aime à croire sa présence inutile, son intervention superflue.

Il va de fenêtre en fenêtre, à pas comptés, sondant du regard les maisons. D'un air indifférent il s'arrête devant chaque porte et adresse aux nègres qui se

reposent, accroupis sur le trottoir, des questions sur leurs maîtres.

« A-t-on beaucoup à faire chez toi?

— Que trop, par malheur! Nous ne sommes que huit, et il y a trois maîtres et un cheval à soigner.

— On est dur pour toi?

— La señora est vive. Ah! pauvre de moi! elle a le cœur plus dur que ne le sont mes épaules.

— Bah! vous êtes tous les mêmes : paresseux et douillets. J'ai vu frapper dans le temps, que c'était un plaisir. Un des coups d'autrefois vous jetterait bas.

— Ça n'est pas prouvé! reprend vivement le noir avec orgueil. C'est la mode de toujours citer les anciens.

— Si tu es si malheureux, pourquoi ne réclames-tu pas ta mise en vente?

— C'est trop chanceux. On sait ce qu'on a; qui sait ce qu'on aura? Et puis, j'ai un seizième de billet pour la loterie prochaine; j'aime mieux courir la chance de me *liberter*.

— Cependant, si j'en crois ce que tu m'as dit, depuis que je suis du quartier, tu ne peux guère perdre au change. »

Le maître, qui entend causer, se met à la fenêtre. Le sereno quitte aussitôt l'esclave et, passant devant la croisée, fait un salut accompagné d'un sourire semi-protecteur.

« Eh bien! quoi de nouveau? dit le maître, qui tient à demeurer en bons termes avec son gardien.

— Pas grand'chose, señor. Chaque jour apporte sa

peine aux pauvres gens comme moi. Et la señora est bien?

— Un peu lasse ce soir.

— On le serait à moins. La señora passe pour bonne ménagère, et les nègres donnent un mal terrible à mener. Ce n'est plus comme au bon temps. Les meilleurs ne valent pas la peine qu'on prend à les battre.

— Et puis les battre devient presque impossible.

— Nous traversons une rude époque, señor, une rude époque, en vérité. J'en sais quelque chose, moi qui depuis bientôt quarante ans habite notre ville. Entre les institutions anciennes qui croulent et les nouvelles qu'on nous envoie d'Europe, et qui ne sont pas encore solidement debout, nous vivons comme un pauvre diable dont on aurait jeté bas la bicoque avant que sa nouvelle demeure fût achevée.

— Et nous ne sommes pas au bout!

— Que Dieu nous assiste, señor!

— Et nuestra señora del Cobre aussi.

— Et nuestra señora del Cobre aussi. »

Après cinq minutes d'une conversation tous les soirs la même, le sereno se remet en chemin. Le voilà qui s'arrête devant la maison d'un libre penseur. Il s'adresse à un jeune esclave créole qui, tout en fredonnant un air de contredanse ou quelqu'une des *rondenas d'Andalucia,* astique les cuivres argentés de la *volante.*

« Y a-t-il du nouveau chez toi?

— Le maître part.

— Pour l'Europe?

— Non, pour Philadelphie.

— Il a toujours les mêmes amis?

— Toujours les mêmes.

— Des gens qui écrivent dans les gazettes, dans le *Siglo.*

— Jamais je ne les vois écrire.

— Ils vous aiment bien, vous autres noirs?

— Ils nous rudoient souvent, mais ils disent beaucoup de bien de nous. Ils veulent qu'on nous rende notre liberté.

— Rendre... rendre est joli! Est-ce que tu as jamais été libre, toi?

— Non, señor.

— Eh bien! qu'est-ce que tu veux qu'on te rende, puisqu'on ne t'a rien pris?

— C'est égal, ça serait bon d'être libre!

— Et que ferais-tu, voyons, si tu étais libre?

— Tiens!... je me vendrais. »

Cette réponse déconcerte un instant le sereno, mais il reprend aussitôt, après avoir haussé les épaules :

« Quand tu connaîtras le jour du départ de ton maître, tu me le diras.

— Je lui ferai savoir dès ce soir que vous voulez être prévenu, et...

— Si tu lui transmets une seule de mes paroles, je conterai au commissaire tes fredaines de l'autre jour près de *Monserrate,* devant *Escauriza.*

— Oh!... ne faites pas cela... au nom de la Virgen del Carmen!...

— Nous verrons si ton maître poussera l'amour des idées indépendantes jusqu'à épargner ton échine.

— Je vous obéirai en tout.

— A la bonne heure! Pas de malices, ou je te casserai ma hallebarde sur les épaules. »

Après cette sortie, le sereno, content de lui, s'éloigne, imposant et redoutable comme le capitaine Fracasse.

Puis, à peine a-t-il tourné l'îlet, que le nègre reprend sa chanson, comme lui reprend son air placide.

Un des *Padre* de la paroisse approche : le sereno se range le long du mur et salue jusqu'à terre.

Une mulâtresse passe : il lui prend la taille faute de mieux.

Arrêtons-nous un instant avec lui devant cette fenêtre solidement grillée près de laquelle, étalage vivant, se balancent sept ou huit femmes toutes plus débraillées les unes que les autres. Leur corsage est un prétexte, leurs agrafes tiennent à un fil. Leurs ajustements de couleurs voyantes sont souvent pailletés d'or. De leurs cheveux échafaudés pleuvent des plumes, des fleurs, des dentelles et des rubans. Elles mâchent, plutôt qu'elles ne fument, d'énormes cigares noirs et velus devant lesquels reculeraient nos zouaves de quinzième année. Voyant le sereno, le troupeau s'est levé.

« Sereno, veux-tu un cigare? un cigare comme jamais tu n'en as fumé? Je l'ai pris à ton intention à un capitaine de milice.

— Sereno, tu ne viens plus nous voir. C'est mal.

— Tu sais que nous y sommes toutes et toujours pour toi.

— Et mon ménage?

— Bah!

— Tu diras au commissaire comme nous sommes tranquilles ici. Ce n'est pas comme nos voisines, qui font un train d'enfer jusqu'à quatre heures du matin... Nous ne t'oublierons pas dans nos prières, et tu seras toujours bien servi. »

Le sereno allume le cigare qu'on lui a apporté, baise à travers la grille la main qui le lui offre, et s'en va en chantonnant, le chapeau sur l'oreille, escorté par deux ou trois soldats qui envient son sort.

« Ce sont de charmantes filles, leur dit-il; je vous les recommande. »

Depuis le coucher du soleil jusqu'à dix heures et demie, le sereno continue sa ronde, prenant prudemment à droite s'il entend à gauche quelque bruit, et réciproquement.

Il ne peut cependant pas, quelque soin qu'il y apporte, éviter toute bagarre.

Un ivrogne frappe à coups redoublés une porte soigneusement close. Le heurtoir ne cesse pas de retentir, esquissant tantôt des trémolos furieux, tantôt des rhythmes sauvages, servant d'accompagnement aux menaces les plus sinistres. Le maître se tient coi et, par une porte de derrière, envoie chercher le sereno. Celui-ci arrive en grommelant, plus irrité qu'Oreste, plus impétueux qu'Ajax, plus tonnant que Jupiter.

« Eh bien, canaille! *Borracho de demonio!* que fais-tu là? Passe ton chemin plus vite que ça, ou tu auras affaire à moi! »

Et le sereno agite sa lance et sa lanterne. L'ivrogne,

qui connaît son monde, répond qu'il n'a pas peur et qu'il ne s'en ira pas.

« Ah! c'est comme cela!... reprend le sereno indigné. Ah! tu ne t'en iras pas!... Attends, attends, nous allons voir si tu ne t'en iras pas! »

Il roule des yeux de taureau enragé, brandit sa lance, secoue sa lanterne comme s'il en voulait faire jaillir la foudre, puis, proférant d'épouvantables menaces, s'éloigne et va prendre tranquillement place au coin de quelque autre rue.

Dix heures et demie viennent de sonner. L'homme devient horloge, horloge à répétition. Il chante l'heure sur un ton plaintif qui vous ferait venir les larmes aux yeux si vous ne saviez pas de quoi il s'agit. Il siffle les quarts et les demies avec un perlé, un fini, un vibré, qui rendraient jaloux un fifre de la garde. La machine, une fois montée, roucoule jusqu'au jour, à moins que, prise de sommeil, elle ne s'accroupisse au coin d'une porte et ne remplace la psalmodie et le sifflement par un ronflement sonore.

Le sereno a mille petits profits licites et illicites. Le voyageur lui donne une piastre pour qu'il frappe à quatre heures à son volet; le laitier le gratifie pour qu'il ait l'œil sur sa marchandise et sur son cheval pendant qu'il va de porte en porte, réveillant les nègres, auxquels il remet son poison lacté; il protége le beau sexe attardé, intervient dans les querelles de mauvais lieux, fait disparaître le couteau abandonné dans la blessure lorsqu'il ramasse quelque corps perforé. Plus les indices sont nombreux, plus les procès-*verbaux sont* longs et compliqués; et puis, il ne faut

e mettre mal avec personne quand on passe les nuits lehors. Par exemple, on l'accuse d'être inflexible pour es voleurs et d'apporter à cette partie de son service l'autant plus de ponctualité, que ce serait pour lui 'occasion de relâcher son prisonnier lorsque, l'entre- ɔrise ayant été fructueuse, le partage en vaut la ɔeine.

Au demeurant, bon enfant, esprit indépendant, il ouit de l'estime du pauvre, de l'amitié du riche, et ne fait peur à personne.

XXXV

LES RUES.

Les rues sont parcourues par une population aussi variée, aussi bigarrée que possible.

Le créole, sec, nerveux, pincé, petit, toujours chaussé avec soin, coiffé du tuyau européen, habillé de blanc, sauf la « lévite » [1], va à pied le moins possible. S'il s'y résout, il suit avec précaution l'étroit trottoir que lui dispute le Catalan aux épaules robustes, aux vêtements débraillés.

Le nègre trotte au milieu de la chaussée, les bras ballants comme deux balanciers de pendule, le nez au vent, dodelinant sa tête, promenant de tous côtés un

[1] Nom donné par les créoles à la redingote.

Chapitre XXXV. — Une rue de la Havane (page 99).

regard vague que ne dirige aucune pensée précise, chantonnant un air méconnaissable et se garant avec peine des voitures.

Le mulâtre, plus alerte, en quête d'aventure, passe partout, jetant sur tout un regard effronté. Il s'arrête un instant pour adresser quelques lazzi à un ami de circonstance et reprend sa course pour l'interrompre dix pas plus loin.

Le Chinois, lui, rase prudemment la muraille, avançant plus vite que tout le monde, bien qu'il n'ait pas l'air de bouger.

Des femmes vêtues de mousseline claire, décolletées, tête nue ou enveloppées dans la mantille de dentelle noire, vont et viennent dans leur *volante*. En voici deux qui s'arrêtent devant un cordonnier. Elles dédaignent de mettre pied à terre et tendent leurs pieds mignons, chaussés de bas à jour, à des commis qui leur essayent la pantoufle de Cendrillon.

Fort heureusement, de larges enseignes, peintes sur étoffe et tendues d'un côté à l'autre de la rue, à la hauteur du premier étage, abritent un peu les passants. Le soleil commence à monter. Les trottoirs sont impraticables; à peine sont-ils assez larges pour une seule personne. Leur grand âge n'est pas douteux; ils sont usés de telle sorte qu'ils ont l'aspect de gouttières.

Les voitures, en les rasant, vous obligent à chercher un refuge dans les boutiques. Aussi ne voit-on jamais deux personnes se donner le bras. Cette douce intimité, ce charmant enchaînement, cette union de deux corps qui se soutiennent ou se pressent, ce

Chapitre XXXV. — Une rue de la Havane (page 99).

deux volontés fondues en une seule, grâce à l'enlacement de deux bras, cette flânerie intelligente est inconnue par delà le canal de Bahama.

A chaque fenêtre passe une tête; sur chaque balcon un bras nu est appuyé. Il n'y a donc rien à faire, rien à soigner, rien à aimer dans toutes ces maisons, que tant de femmes vivent ainsi à la fenêtre?

Une négresse vient de passer. Sur ses cheveux crépus, son madras aux couleurs éclatantes résout un miracle d'équilibre. Sans jupons, probablement sans chemise, sa robe est maintenue on ne sait comment; chaque pas nécessite un mouvement des hanches qui la retienne. Son châle est placé de travers, la pointe gauche jetée sous le bras droit. Ses pieds nus traînent des *chancletas*[1] en lambeaux qui claquent sur le trottoir.

Sa jupe trace à l'arrière un sillon dans la poussière, remorquant des ordures assorties. Pour tromper la longueur du chemin, la belle mâche un cigare aussi noir qu'elle. De temps en temps elle en presse le côté allumé entre ses dents, pour que la fumée abondante et âcre lui gratte un peu la gorge.

Elle s'arrête devant une porte cochère. C'est sans doute la demeure de quelque officier supérieur, car dans le vestibule trois soldats en tenue sont installés. Sur une petite table, ils roulent des cigarettes pour *la Real fabrica, la Honradez*.

Les magasins des rues *de Mercaderes, del Obispo, de Obiapia* et de quelques autres points de la ville se

[1] Savates, chaussures en mauvais état et dont on a rabattu les quartiers.

font une clientèle factice qui ferait bien rire à Paris. Devant les comptoirs, tournant le dos à l'entrée, ou debout devant les vitrines, des mannequins de grandeur naturelle, soigneusement vêtus, paraissent examiner les marchandises avec la plus grande attention.

Qui de nous n'a pas hésité à franchir la porte d'un magasin vide, qui y fût entré immédiatement s'il y avait vu des acheteurs? Grâce à ce mode de procéder, le commerce fait toujours bonne figure. Une foule en carton se presse dans les boutiques, attirant la pratique comme ce compère qui, dans nos foires, sort le premier de la foule et, escaladant les marches des baraques, entraîne après lui les badauds hésitants.

C'est assurément un grand philosophe, cet armurier dont je viens de longer la boutique. Voulant placer le remède à côté du mal, digne partisan des « compensations », admirateur pratique d'Azaïs, il fait le commerce des bandages.

Sa main droite distribue, il est vrai, des revolvers qui fracasseront les os, des lames effilées qui trancheront ou perforeront la peau de ses semblables; mais sa main gauche répand des ligatures qui raccommoderont et consolideront leurs membres endommagés, des onguents qui assainiront, cicatriseront leurs plaies.

Partout ici les pharmacies ont un aspect monumental. On a honte d'entrer dans ces palais et de déranger d'aussi parfaits cavaliers que ceux qui trônent dans leurs comptoirs. Comment demander à de pareils *gentlemen* pour quelques sous d'une pâte

quelconque? Il est vrai qu'afin de vous mettre à l'aise, on pousse la délicatesse jusqu'à hausser un peu les prix.

XXXVI

LES FAUBOURGS.

Ce soir, faisant acte d'indépendance, je me suis bravement lancé seul dans les rues. Je n'ai pas tardé à m'y perdre. Il ne fallait rien moins que cette belle équipée pour que je connusse la *Calzada de Vives* et, dans la Calzada de Vives, la *Calle de San Nicolas*. On ne m'y eût assurément pas conduit.

Suivant innocemment les anciennes fortifications jusqu'au boulevard de *Belen*, passant devant l'*Arsenal*, friand de découvertes, heureux de quitter les sentiers battus, je m'aventure dans la *Calle de la Esperanza*; puis, tournant à gauche, je découvre la *Calzada de Vives*, au bout de la *Calle de la Florida*.

Halte! une trentaine de mulets prennent leurs ébats sur la chaussée et me barrent le passage. Ils se roulent à qui mieux mieux, sautent, gambadent, et font voler un tel nuage de poussière qu'il faut, pour continuer sa route, attendre le bon plaisir du troupeau. Grâce à quelques coups de fouet, à quelques pierres adroitement lancées, l'attroupement se disperse.

Un ruisseau rempli d'une eau noire et puante

borde la route. Le savant assez hardi pour l'analyser y trouverait probablement :

Eau croupie.....	10	parties.
Eau pure.....	0	—
Choléra.....	30	—
Fièvre jaune.....	45	—
Typhus.....	15	—
	100	parties.

De loin en loin, sur ce redoutable mélange on a jeté des planches. L'une d'elles vient de faire la bascule, et le malheureux qu'elle portait a glissé dans la vase. Il en sort affreusement botté, et le voilà qui piétine dans la poussière pour se sécher. Des miasmes infects ont jailli à l'envi de cette boue un instant agitée. Se peut-il qu'on vive là?

Non-seulement on y vit; on y danse!

Dans une des cahutes qui bordent la calle de San Nicolas grince une valse antédiluvienne. Un de ces orgues cosmopolites qui broient indifféremment entre leurs cylindres meurtriers toutes les mélodies qu'on leur confie nasille l' « Indiana » de Marcailhou. Il passait sur la chaussée, cahoté sur les reins d'un Allemand que son poids courbait, et l'idée d'improviser un bal est venue aux filles du quartier. Les brunes ondines, les noires sylphides de ce cloaque ont aussitôt pris le devant de leurs jupes entre leurs dents, et, les jambes nues, les pieds chaussés de « chancletas » qui font sur le sol durci comme un bruit de castagnettes, les mains sur les hanches, elles se sont mises à tourner.

La calle de San Nicolas est à la Calzada de Vives

ce que la rue de l'Oseille est au boulevard Mauvaises-herbes. La chaussée n'a guère plus de cinq mètres de large. Dans le centre roule péniblement l'un des dignes affluents du fleuve boueux de la Calzada. Dans cette auge se vautre la marmaille entièrement nue. Les mères la surveillent en fumant.

Deux négresses en grande tenue ont entrepris de sortir de là immaculées. Celle-ci porte une robe de mousseline vert émeraude, celle-là une robe de « nipis » jonquille à volants tuyautés. Toutes deux sont décolletées jusqu'à la ceinture, ou peu s'en faut.

Gauchement drapées dans leur crêpe de Chine fond blanc, peuplé d'oiseaux et de fleurs aux couleurs insensées, elles longent les maisons avec précaution. Leurs cheveux se hérissent sous les mailles d'une résille d'or. Des anneaux énormes carillonnent à leurs oreilles. Des nègres à moitié nus leur adressent au passage des propositions qu'elles dédaignent.

Sur le pas des portes, auprès des matrones obèses, viennent s'asseoir des fillettes de seize ans, noires et dorées, qui fixent sur les passants leurs grands yeux languissants, aux lourdes paupières drues frangées. L'une d'elles tient une orange. Ses dents blanches, petites et régulières, paraissent, en touchant le fruit, plus éblouissantes encore.

Le jus qui coule de ses lèvres trace un ruisseau entre les mamelons nus de sa poitrine. Les bras sont magnifiques, les cheveux sont crépus; les mains sont mignonnes, les pieds sont hideux; les poignets sont fins, les jambes sont grêles.

Pauvres, pauvres filles! La nature a été pour elles

terriblement féroce. Elle n'a pas voulu qu'elles fussent parfaitement belles, et toujours à côté d'une perfection elle a mis une grimace. Pourquoi leur avoir donné ces yeux adorables, ces dents éblouissantes, ce torse parfait, ces bras superbes, ces mains mignonnes, si tu devais, marâtre, leur infliger ces cheveux crépus, ces lèvres lippues, ces jambes grêles? Pourquoi as-tu donné à cette fleur noire qui pouvait être si belle un arome repoussant? En vérité, il eût été moins féroce à toi de les créer franchement hideuses.

Mais le jour baisse. Peu désireux de me perdre dans ces quartiers, je presse le pas et retrouve avec plaisir le boulevard de Belen et les anciennes fortifications.

Comme une enfant devenue femme, la Havane, au jour de la maturité, a fait craquer son corset de murailles. On lui en a laissé les lambeaux aux hanches, en dépit de leur inutilité et des réclamations incessantes de la population. Nul ne tient à les conserver, et depuis des années on les démolira... « mañana »[1]. Chaque capitaine général qui arrive apporte des ordres formels : les murailles sont condamnées, elles tomberont... « mañana ». C'est pour le nouveau venu un élément de popularité. Mais les lendemains se succèdent sans qu'un coup de pioche morde les murs, et le capitaine général s'en va, laissant à son successeur le plaisir d'annoncer que les travaux tant désirés seront entrepris... « mañana ».

[1] Demain.

Bah!... le temps fera l'affaire. Chaque jour voit glisser quelque débris du haut des ruines. L'édilité havanaise les regarde rouler avec complaisance, attendant sans doute que les murs, croulant pierre à pierre, remplissent enfin le fossé. Cela viendra, mais ce ne sera pas fini *mañana*, par exemple!

En suivant toujours les boulevards, j'arrive à la *porte de Colon*, au bout de la *Calle de Chacon*.

Sur les talus couverts d'aloès qui, de ce côté, encadrent le vieux fossé, au pied d'un réverbère qui agonise, deux bœufs se sont arrêtés. Ils ont fui je ne sais d'où; mais, sages et prudents, ne voulant pas appeler sur eux l'attention... et pour cause! ils sont partis au pas, unis par le joug, calmes et lents comme de bons bourgeois qui, leurs affaires terminées, respirent l'air rafraîchi du soir.

Ils ont grimpé avec peine sur le rebord du fossé et, là, se sont mis à brouter dans l'obscurité. Certes, cette herbe poussiéreuse et brûlée, ces lippées pleines de cailloux, ne valent pas la « maloja » savoureuse dédaignée au râtelier; mais la liberté n'est pas bégueule, et l'indépendance ne saurait être payée trop cher.

Le sereno a vu les coupables, mais il a promptement tourné les talons. Un coup de corne est si vite donné et reçu!

Pendant quelques instants encore nos évadés font l'étable buissonnière. Ils vont, viennent à tort et à travers, mordant à bonnes dents au fruit défendu. Mais on n'apprend pas en quelques minutes à faire usage de la liberté. Le grand air pur est trop vif pour

des affranchis de la première heure; aussi ne savent-ils déjà plus que faire de leur indépendance.

L'impatience les gagne; leur joug les irrite. L'un veut baisser la tête et donner un nouveau coup de dent à l'herbe de la route; l'autre, qui ne tient pas à mettre platoniquement son nez sur le plat du voisin, résiste, et cette belle entreprise libérale finirait par un combat, si nos affranchis pouvaient croiser les cornes.

Ils ruent, courent, se démènent, et follement appellent l'attention des passants. Aussi ne tardent-ils pas à être entourés, et un propriétaire improvisé les emmène, mettant fin à coups de bâton à ce duel sous un réverbère.

XXXVII

LE PASEO.

Nous partons à cinq heures, en calèche, pour Marianao.

Deux représentants de la police rurale, vêtus de blanc des pieds à la tête, se tiennent à cheval, à l'entrée du Paseo. Ils sont préposés à la police des voitures.

Une chaîne sans fin, composée d'équipages découverts : calèches, quitrines, victorias, dog-cart, etc., tourne autour du Paseo. Chaque voiture semble une corbeille précieuse, remplie de fleurs, de rubans, de

femmes, de mousseline, de dentelles. Rien n'est adorable à voir comme les chairs blanches et roses caressées par le soleil couchant. Dieu ! que les femmes sont femmes ici ! Tout concourt à les rendre plus charmantes. Le soleil, l'air, les fleurs, le bleu du ciel, la verdure, sont pour elles autant d'accessoires complaisants. Il faut avoir vu, au soleil couchant, la chaîne sans fin du Paseo, pour comprendre tout le parti que la femme peut tirer d'elle. Je vous jure que c'est une révélation.

Le Créateur qui a tout pesé mûrement, avant de nous la dédier, a refusé à la créole des Antilles le goût des choses de l'esprit et de l'éducation. Elle eût, sans cela, mis le monde entier sens dessus dessous. Les hommes abandonnant leur patrie eussent, sans exception, fait queue dans le canal de la Providence, pour voir cette merveille. La Cubaine comprend (je me garderais bien de dire le contraire !) tout ce qui est art, littérature, éducation, esprit... mais, soit dédain, paresse ou indifférence, elle touche rarement à cette denrée. Ses causeries sont des plus simples et des moins variées. Elle discutera les modes nouvelles qui lui arrivent des États-Unis ou de l'Europe, sans jamais prendre l'initiative de quoi que ce soit ; elle se tiendra au courant des mariages projetés ; s'informera des bruits de ville ; exaltera les mérites de la tomate et du piment doux, du fou-fou et de la banane en daube, se tiendra avec soin au courant des « aproximations » et des séries heureuses de la loterie royale... Mais, si vous la laissez libre d'agir à sa guise, elle quittera bien des visiteurs et s'en ira à la

cuisine ou à l'office causer *dulce, yemas, meringue* ou sirop avec sa négresse de chambre. Et si elle peut éviter de parler, elle le fera de préférence encore. Nonchalante, ses mains d'enfant croisées derrière la tête, ses pieds mignons posés l'un sur l'autre, elle se balancera des heures entières. Je ne jurerais pas qu'elle pense à quelque chose, non !

J'ai remarqué qu'il est de bon ton parmi les femmes de dédaigner les Français dans la conversation ; ce qui n'empêche pas de leur faire fête en particulier. Je n'en ai pas vu une, par exemple, qui ne m'ait dit que Paris est la seule ville habitable. Je leur ai demandé si, faisant un bloc de leurs affections, elles seraient heureuses d'habiter Paris exclusivement peuplé de créoles. Elles ont souri et ne m'ont pas répondu.

Toujours est-il qu'il a été favorisé entre tous, celui qui, au soleil couchant, a vu défiler le séduisant cortége des femmes de la Havane, fleurs aux cheveux, perles au cou, les épaules et les bras nus.

Sur la marge du Paseo les piétons s'abordent bruyamment. Une exclamation précède toujours la poignée de main qu'ils échangent. Le matin encore, ils se sont vus, et l'on dirait à les entendre qu'ils se retrouvent à l'improviste après une absence de dix années pour le moins.

« Ay !... Pepe !... como esta ? »

Au milieu de la chaussée les cavaliers font piaffer leurs chevaux, envoyant aux femmes qui passent tout ce qu'ils peuvent leur adresser de poussière, tandis que sur les bas côtés, montés sur de petits

trotteurs du pays, passent, rapides, les lanciers de campagne que les citadins appellent, je ne sais pourquoi, *les soldats de papier*.

XXXVIII

VOLANTE ET QUITRINE.

On confond souvent la *volante* et le *quitrine*. La première de ces voitures n'existe plus. Elle est reléguée au fond de quelques salons, dans les faubourgs. A peine en ai-je vu deux ou trois dans l'espace d'un mois; encore se peut-il que j'aie rencontré deux fois la même.

La volante ressemble à une chaise à porteurs complétement ouverte par devant et montée sur essieu.

Le quitrine est un cabriolet léger à capote mobile, bas de siége, suspendu entre l'essieu et l'attelage. Ses roues fines, légères et énormes le suivent. Grâce à la longueur extrême et à la souplesse de ses brancards, la voiture ne subit, par les plus détestables chemins, qu'un mouvement de hamac. La capote et la caisse sont rehaussées d'ornements ou, pour le moins, de clous argentés. Le quitrine est clos à l'arrière par un rideau de cuir presque toujours relevé; un second rideau ployé en triangle, la partie la plus large fixée au tablier, la pointe attachée à la capote, garantit du soleil et des curieux.

Les brancards souples et démesurément longs sont faits de bois de *majagua;* ce bois est connu en Angleterre sous le nom de *lance-wood.*

Il y a, pour le moins, entre l'attelage et la voiture une demi-longueur de cheval.

Les nègres ont le privilége de conduire les quitrines. La tenue du *calesero* et le harnais de la bête méritent d'être décrits. A tout seigneur, tout honneur : je commence par le cheval.

L'attelage à deux étant celui qui a le plus de caractère, je vous le décrirai. On n'attelle pas à l'européenne les chevaux aux deux côtés d'un timon. Tandis que l'un tire aux brancards, le second, le porteur, trotte en dehors du train, comme le ferait un cheval de renfort. Les harnais sont lourds et couverts d'ornements d'argent fin. La selle, assez haute pour que le cavalier ne ploie pas les genoux, est massive et plus richement ornée encore que le reste.

Les chevaux ont la crinière courte, comme ceux qui piaffent sur les bas-reliefs du Parthénon. Une mèche plus longue est réservée au bas de l'encolure; pour faciliter aux cavaliers l'escalade, la queue des malheureux animaux est tressée et fixée au trousse-quin de la selle, ce qui les prive de leur seule défense contre les monstres ailés qui les dévorent.

La tenue du calesero de bonne maison varie peu. Le chapeau est toujours de paille fine et à larges bords. La veste est presque toujours blanche, lisérée de rouge sur les coutures, ou rouge galonnée d'or. La culotte blanche se perd dans des bottes que, grâce au ciel, on ne voit pas ailleurs. Taillées en pointe par le haut,

Chapitre XXXVII. — La Volante (page 111).

elles couvrent presque entièrement la cuisse. Moitié bottes, moitié jambières, elles sont fixées au jarret par une lanière à boucle d'argent. Des lacets de cuir les tiennent closes jusqu'à la cheville, où elles se terminent. Le calesero, les pieds nus dans des souliers de bal, porte d'énormes éperons à sous-pieds.

Pourquoi, sur nos boulevards où circulent le cab et le droschki, n'a-t-on jamais vu passer le quitrine et son calesero? C'est là une belle occasion perdue de se faire remarquer. J'appelle sur elle l'attention des amateurs.

XXXIX

INDUSTRIELS.

On se figure assez généralement, en Europe, qu'il suffit d'arriver à Cuba et d'échapper à la fièvre jaune pour faire fortune : c'est une grande erreur. Il faut, au contraire, pour y réussir, réunir beaucoup de conditions des plus rares. La patience, la sobriété du chameau, l'ingéniosité du singe, le courage du lion, la persistance laborieuse du castor, la souplesse du chat, la prudence du serpent, les griffes du tigre, la santé du crocodile, l'entêtement du zèbre et la probité de la pie ne sont pas de trop.

Et encore, l'étranger eût-il toutes ces perfections qu'il se verra préférer un créole, s'il a affaire à un créole; un Espagnol, s'il a affaire au gouvernement.

Il a donc toutes les chances possibles de végéter à Cuba. Dieu me garde de critiquer l'accueil qui lui sera fait dans le monde, car l'hospitalité est une des vertus créoles; je ne veux parler que des relations d'affaires.

Le haut commerce ne compte aucune maison française, peu de maisons anglaises et quelques rares comptoirs américains. Les chefs de ces établissements ont d'ailleurs si bien embrouillé les choses, ils parlent tous si correctement l'anglais, le français, l'allemand et l'espagnol, qu'autant vaudrait entreprendre de jouer à pair ou non avec le sable de la mer, que de tenter de préciser leur origine.

L'un d'eux fut pris un jour de l'envie d'ajouter notre ruban rouge à sa brochette. Il alla aussitôt trouver notre consul général et lui exposa que, son père étant né à Saint-Jean de Luz, il avait droit au titre de Français. Peu de temps après, changement à vue. La guerre d'Amérique ayant pris des proportions inquiétantes, désirant mettre ses vaisseaux à l'abri, il s'en fut trouver le consul général d'Angleterre et réclama les bénéfices de la nationalité anglaise, se fondant sur ce qu'il était né à Gibraltar.

Notre Anglo-Français ne s'en tint pas là. Un jour vint où, voulant obtenir le brevet de fournisseur de la reine, il déclara que son père pouvait être Français, qu'il était bien né à Gibraltar, mais qu'après tout Gibraltar n'appartenait aux Anglais que par le droit canon, qu'il ne reconnaissait, pour son compte, que l'autorité d'Isabelle II, qu'il était bon Espagnol et voulait vivre et mourir en fidèle péninsulaire.

Qu'est aujourd'hui notre Franco-Anglo-Espagnol? *Quien sabe!* C'était un charmant homme, du reste, intelligent à l'excès, et assez riche pour solliciter toute espèce de choses. Aussi ne se faisait-on pas trop tirer l'oreille pour l'abriter à la fois sous l'arc-en-ciel bleu, blanc et rouge de France, sous le pavillon armorié d'Espagne et sous le drapeau de la vieille Angleterre.

Cuba est à l'Espagne, et l'Espagne ne se soucie pas d'en abandonner fût-ce les miettes. L'industrie est tout entière aux mains de ses enfants, la terre est aux créoles; quant à l'administration, elle est entièrement péninsulaire. A peine est-il réservé quelques rares emplois aux gens du pays, et c'est là une des sources de récriminations les plus vives.

Les Catalans, les Galiegos et les Asturiens sont ceux qui émigrent le plus à Cuba. Ils arrivent avec quelques piécettes en poche et une mince pacotille de fil et d'aiguilles qu'ils vendent d'abord dans les rues. A force de sacrifices, d'économie, de privations, d'énergie, de finesse, ils arrivent, échelon par échelon, à la fortune. Les uns s'en vont dès qu'ils ont pu réaliser 20,000 dollars; d'autres, plus ambitieux, se fixent dans le pays et collectionnent les millions.

Les Isleños débutent par le colportage. Les Navarrais, friands de commandement, vont dans les habitations diriger tel ou tel service. Les Catalans ont le monopole des comestibles. Les magasins de vivres pour la marine, les confiterias, les cafés, bodegas, épiceries, hôtels, etc., sont tenus par eux. Hardis, habiles, formant une grande famille toujours unie,

trop fins pour se faire concurrence, ils s'entendent et restent maîtres du marché. Les nègres en font peu de cas, par exemple. N'en ai-je pas entendu un me dire :

« Ay! señor, que je voudrais être blanc... ne fût-ce que Catalan ! »

A peu d'exceptions près, la terre est aux créoles. Les fortunes industrielles sont maigres si on les compare aux fortunes territoriales. Ces dernières n'ont pas de limite, mais il est impossible de les réaliser. Ces plantations magnifiques, ces résidences enchantées, ces armées d'esclaves sont de mauvaise défaite.

Plus on va, plus tout cela prend de la valeur, en ce sens qu'on se les procure avec plus de peine, et cependant qui oserait en donner son prix? C'est que la défiance s'est emparée de l'esprit public ; elle s'y est insinuée comme le ver dans le fruit, et l'on vit au jour le jour, attendant l'heure de transition. L'avenir, c'est peut-être demain.

J'ai passé à Cuba trop peu de mois, je ne dirai pas pour avoir une opinion sur le sort qui lui est réservé, mais pour l'exprimer avec autorité. Les questions politiques qui intéressent ce magnifique pays m'ont paru claires et indiscutables; cependant elles n'ont pas eu le temps de mûrir assez dans mon cerveau pour que je me croie le droit de tenter de les imposer aux autres.

XL

FANTAISIE.

Qui n'a pas vu la Havane en hiver, alors que le soleil a mis en réserve ses rayons brûlants, que la brise a attiédi l'air, alors que, par 30 degrés de chaleur, au milieu des fleurs odorantes, à l'abri des feuillages géants, on songe à sa patrie grelottante et crottée; qui n'a pas vu la Havane se doublant dans son miroir liquide, tantôt gros bleu, tantôt émeraude; la Havane avec ses innombrables clochetons tapageurs qui dominent les maisons vertes, jaunes, bleues et couleur de chair; qui n'a pas vu la Havane avec ses *quitrines* et ses *volantes* que conduisent des *calesseros* vêtus de rouge et d'or, avec ses femmes aussi anges que femmes, les cheveux ornés de fleurs, les épaules et les bras nus au grand soleil; qui n'a pas vu la Havane et sa rade immense toujours encombrée, qui n'a pas vu la Havane l'hiver n'a rien vu.

Au diable Nice et Palerme, Cadix, Naples, Syracuse et tous les pays sans Havanaises!

L'ouragan peut bien dévaster les côtes cubaines, la révolte peut gronder, la corruption peut s'en donner à cœur-joie, la fièvre jaune et le fisc peuvent faire concurrence au choléra : tant qu'il y aura des Hava-

naises à la Havane, la Havane sera le premier pays du monde.

Quand je parle de corruption, n'allez pas croire que je pense aux belles créoles de Cuba! Non, hélas! c'est au sexe fort que je pense.

Et cependant tout est fait pour l'amour dans ce paradis terrestre. Il n'y a pas de pommiers dans la campagne, mais chaque Ève garde en son jardin une pomme d'or. Heureux qui la cueille!

Si je me suis gendarmé contre le mot corruption en parlant des Havanaises, je n'ai pas entendu dire par là qu'elles n'aiment pas; non! Mais les voyageurs de passage, les preneurs de notes sont tous les mêmes! Après une traversée de près d'un mois, ils mettent pied à terre plus friands de chair fraîche que des loups de janvier; ils saisissent aux crins la première aventure de trottoir qui se présente, et sans honte, sans remords, ils osent parler des femmes!

Ce n'est pas aux glaneurs de ruisseaux à parler des étoiles.

C'est charmant de parler femmes quand le soleil se couche, que la brise est tiède, qu'il y a des fleurs plein le jardin, et du xérès plein votre verre.

Voilà ce que me contait, il y a quelques jours, don Esteban Escabelladuro.

« J'en sais une, *calle de Santa Barbara,* qui a des cheveux couleur d'or fondu et des yeux de jais aux paupières lourdes. Ses cils sont courts, mais fournis et retroussés du bout. Ses sourcils sont noirs aussi. Je ne sais rien, non, rien, qui vaille son sourire. Ses lèvres sont d'un si beau rouge, ses dents sont si pe-

tites, si régulières, si nacrées, qu'elle pourrait bien dire toutes les niaiseries du monde sans qu'on s'en aperçût. Je ne veux pas vous parler de ce corps adorable. Cet inventaire me rendrait fou, et à quoi bon ?

« Ce qui est passé est passé.

« Elle se nommait Primitiva... Primitiva ! Chaque fois qu'on prononce ce nom-là, il me semble que j'entends une musique lointaine. Son mari se nommait... Fi !... le vilain souvenir ! Ma mignonne, frêle comme la tige du *coralillo*, était de fer en amour. Cet ange avait des ruses de démon, cette brebis avait des audaces de chat-tigre.

« Je veux une fois encore me planter devant sa fenêtre ; que de nuits passées à maudire leurs barreaux ! Un jour est venu où j'en ai joliment ri, par exemple ! Rien n'est bête comme des barreaux qui ne gardent rien.

« Avant de compter du bout des lèvres les cheveux de ses tempes, j'ai longtemps compté les clous de sa porte. Je pourrais vous dire ceux que la pluie a rouillés ; il y en avait un : le dix-septième à gauche en partant du bas, qui tenait à peine. Ce n'est pas comme la serrure !... J'y ai usé mes ongles et cassé vingt couteaux.

« Un vendeur de la loterie royale me servait de compère. Cela se faufile partout, ces animaux-là.

« Suivez-le, vous allez voir.

« Ah ! j'oubliais de vous dire que j'avais eu la poitrine trouée en l'honneur de mon amie, une nuit que j'étais de faction. Il n'y avait rien à dire, j'étais dans

mon tort. Je n'avais pas prévenu le sereno. Mais, à partir de ce moment, je fus maître de la place. Cela me coûta bon, mais ce fut de l'argent bien placé.

« Reprenons l'affût, si vous voulez.

« Le vendeur regarde par la persienne entre-bâillée si ma mignonne est seule.

« Elle a reconnu sa voix, et, s'approchant de la fenêtre, elle lui fait signe du coin de l'œil que son mari n'est pas sorti. Une demi-heure après, quand il repasse, elle est accoudée sur la barre d'appui. Cette fois il peut entrer; monsieur est dans l'exercice de ses fonctions.

« Il faut avoir habité les tropiques pour comprendre à quel point ces rez-de-chaussée ont de charme... pour les garçons.

« — Bonjour, señora, dit le marchand en retirant son chapeau, j'espère que...

« — Avez-vous des nouvelles? demande la jeune femme, qui redoute le chapelet de politesses qu'on va débiter en son honneur. Était-il mieux portant? Avait-il bon visage? Vous a-t-il chargé de quelque message pour moi? Qui le soigne? A-t-il dit que je pouvais le voir? Sa mère a-t-elle enfin quitté la maison? Dites, dites vite tout ce que vous savez.

« — Vraiment, señora, je le voudrais, mais, à force de crier ces diables de numéros, le gosier se dessèche. Et puis le commerce va mal. La Honradez[1] nous fait grand tort avec sa loterie. Tout cela n'est pas fait pour rendre la salive abondante.

[1] Fabrique importante qui a imaginé d'envelopper ses cigarettes dans des billets de loterie.

« — Faites-moi grâce de ces phrases inutiles. Ne voyez-vous pas la criada qui vous apporte votre orangeade, comme elle le fait à chacune de vos visites?

« Le vendeur prend le verre de soda, dans lequel se dandinent, avec un cliquetis cristallin, deux gros morceaux de glace. Il en boit une gorgée, fait claquer sa langue, s'essuie le front et reprend :

« — En vérité, señora, vous êtes bénie du ciel, car je ne suis porteur que de bonnes nouvelles. Le caballero va mieux d'heure en heure. Les yeux éteints ont pris des feux à faire envie aux diamants de la couronne, et, quand votre nom passe sur ses lèvres, il semble que tous les nectars du paradis de Mahomet lui tombent dans le gosier. C'est un vaillant seigneur, et je n'aurais jamais cru, lorsque j'allai le voir il y a un mois, qu'il fût si beau cavalier. Il est vrai qu'alors la fièvre le secouait et que ses os perçaient sa chair; ce qui n'est pas fait pour avantager un homme. Vous transmettre tout ce qu'il m'a dit pour vous nous prendrait trop de temps, et...

« — Vous pouvez parler, j'ai toute ma journée à moi. Mon mari est à Regla pour une affaire qui le retiendra jusqu'au soir, et j'ai fait défendre ma porte. Vous disiez donc qu'il vous avait chargé de me dire...?

« — Que vous aviez les plus beaux yeux du monde; que vos lèvres appelleraient les baisers d'un pôle à l'autre; que, s'il vous voyait, il serait de force à accomplir des miracles; qu'il serait infailliblement mort si vous ne lui aviez pas ordonné de vivre; qu'il a refusé tout remède parce qu'il avait foi dans les cheveux que vous lui avez envoyés et qui ne l'ont pas

quitté. Il leur attribue le mérite de sa guérison, et il a ajouté... Mais je vous fatigue, señora !

« — Continue donc, bourreau. Ta limonade n'est-elle pas assez fraîche, ou te faut-il quelque autre chose ?

« — Je vous avouerai, puisque vous m'interrogez avec tant de bonté, que les jambes me rentrent dans le corps. Depuis sept heures je trotte, et certainement...

« — Assieds-toi vite, et continue.

« — Quand je lui ai dit que vous vouliez le voir, il est devenu tout pâle. J'ai cru que son mal le reprenait. « Quoi ! m'a-t-il dit, elle t'a parlé de venir ici ? « Es-tu sûr d'avoir bien compris ? Ne me donne pas « cette espérance si elle ne doit pas se réaliser ! » Je l'ai rassuré de mon mieux, lui disant que j'avais bien compris, que trois fois vous m'aviez répété votre offre de lui faire visite. Alors il avait l'air d'un fou, et j'ai craint un moment que la joie ne lui rendît la fièvre. Il parlait aux murs, au fauteuil dans lequel vous vous assiériez, au miroir qui devait refléter vos traits, à l'alcôve... Mais voilà bien des enfantillages, et je ne sais...

« — Que te faut-il encore ?

« — Votre mari a d'excellents cigares, señora.

« — En voici un paquet ; continue.

« — Vous n'aurez pas la cruauté de me laisser continuer ainsi, le cigare à la main et non aux lèvres.

« Ma mignonne tend des allumettes au vendeur. Après avoir aspiré une forte bouffée de tabac, qu'il rend par les narines avec un geste de connaisseur satisfait, le messager reprend :

« — Où en étions-nous, señora?

« — Vous étiez arrivé à l'alcôve.

« — C'est juste! Il parla une heure durant des embellissements qu'il voulait faire dans sa chambre. Il exigea que je fisse une descente chez tous les fleuristes de la Havane et des environs, et que je leur défendisse de rien vendre à d'autres qu'à lui jusqu'à nouvel ordre. Je vous assure qu'il était fou, et je crois qu'il fera de sa chambre une chapelle de mai dont vous serez la Vierge. Nous avons cherché longtemps ensemble le moyen d'éloigner sa mère. J'ai heureusement parmi mes amis un homme sûr, probe, habile, qui se ferait pendre — et qui sera pendu un jour — plutôt que de manquer à sa parole, quand on lui a promis quelques piastres. Il viendra demain à trois heures et, tout essoufflé, dira à la bonne femme qu'on la demande chez elle en grande hâte; que tout le monde étant retenu sur la sucrerie à cause de la roulaison, il a offert de venir la prévenir; qu'on lui a sellé un cheval et qu'il a failli le crever pour arriver avant l'heure du chemin de fer, qui part à quatre heures pour Aguada del Cura. Il répondra à toutes les questions qu'il n'en sait pas plus long, que, pressé de partir, il n'a pris le temps que d'enfourcher sa bête. Puis on ne le reverra plus. La bonne dame partira comme la flèche, vous pensez! Elle en sera quitte pour une souleur, et vous pourrez voir le caballero demain.

« Cette conclusion une fois posée, le vendeur avale une gorgée de soda glacé, essuie sa moustache du revers de sa manche et reprend :

« — Tout cela n'est-il pas bien imaginé?

« — Comment m'y prendrai-je pour arriver jusqu'à lui?

« — Votre question me remet en mémoire ce qui s'est passé ensuite. Pardonnez-moi de l'avoir oublié; j'ai d'autant plus besoin d'indulgence que c'est le principal que je laissais de côté.

« — De quoi donc s'agit-il? demande ma mignonne, qui a pâli.

« — D'une chose qui vous fera grand plaisir, assurément. Je vous l'ai dit en entrant, je ne suis porteur que de bonnes nouvelles. Mais vous devez me pardonner mon étourderie, car j'ai mille tristes préoccupations. Quand on a une femme et six enfants, qu'on est honnête et qu'on n'a pour faire bouillir la marmite que le chétif produit du travail que je fais, on a le droit...

« Primitiva a compris. Elle tend au marchand un doublon de quatre.

« — Continuez, lui dit-elle en fronçant les sourcils.

« — Notre plan une fois arrêté, et l'heure de votre entrevue fixée, j'ai demandé au caballero s'il se sentait la force de vous écrire. Sans me répondre, il a bondi sur l'encrier et...

« — Donnez-moi vite la lettre que vous avez pour moi. D'où vous vient cette cruauté de me la faire autant attendre?

« Le vendeur pose lentement son cigare sur le bord de la table, la cendre dans le vide, puis il retire de sa poche un fragment d'affiche arrachée à quelque *muraille* et dans lequel une lettre est enveloppée.

« La mignonne l'a bientôt enlevée, ouverte et commencée. Mais un scrupule féminin la prend; une orte de pudeur amoureuse la retient. Elle ne veut as lire les phrases qu'elle pressent devant le drôle ui les a apportées.

« — C'est bien, dit-elle au vendeur qui n'a pas bougé; je vous remercie de votre peine et ne veux pas vous retenir plus longtemps.

« — Ne désirez-vous pas quelques billets, señora? dit le marchand, sans quitter le fauteuil dans lequel il se balance. Vous êtes en veine, et je suis sûr que le gros lot serait pour vous si vous preniez cette série.

« Elle essaye de refuser.

« — Je les ai gardés pour vous, et quatre ou cinq fois j'en ai refusé la vente. Ce sont les seuls qu'on voulût.

« La jeune femme, qui a grande hâte de se trouver seule, prend les billets qu'on lui offre, les paye et se sauve.

« Vous devez vous demander comment j'ai su tous ces détails. C'est que j'étais derrière la porte et que la mignonne, folle de surprise, est tombée dans mes bras en sortant du salon. Quel cri étouffé elle a poussé! Quels baisers à donner le vertige! quels enlacements! quels frissons! Les questions se pressaient sur ses lèvres, chaque fois que les baisers leur laissaient un peu de place.

« Elle m'en a d'abord voulu de l'avoir trompée, mais, rentrant aussitôt dans le salon où le vendeur allumait son cigare :

« — Oh! comme vous mentez bien, Pancho!

« Et nous vidons dans ses mains toutes nos poches.

« Le messager nous remercie et sort lentement, en homme qui est un peu de la maison. La négresse le salue, et il daigne l'embrasser. Puis, une fois dans la rue, il reprend son refrain :

« — Achetez le 18,737, vous qui voulez faire fortune; achetez le 18,737. »

C'est charmant, n'est-ce pas, de parler « femmes » quand le soleil se couche, que la brise est tiède, qu'il y a des fleurs plein le jardin et du xérès plein votre verre?

XLI

UNE REPRÉSENTATION A TACON.

Je voudrais vous parler des beaux-arts à la Havane, mais comment faire? Le commerce, la politique et la loterie ont seuls, ou à peu près, le privilége d'enflammer les imaginations. Parler des beaux-arts, ce sera vous parler du théâtre Tacon, dont les créoles sont fiers à juste titre.

La peinture n'a d'adeptes consciencieux que dans une seule branche : le badigeonnage. J'ai vu, à la vérité, quelques bons tableaux chez le comte de la Fernandina, chez don Juan Poey, chez don Miguel Aldama; à Matanzas, chez M. Gener. Il en existe

assurément dans d'autres riches habitations, mais je n'ai pas plus rencontré d'amateurs sérieux que de tableaux vraiment hors ligne. Personne n'a d'ailleurs la prétention de s'y connaître.

On en est encore aux « Souvenirs et Regrets », de Dubufe. L'image coloriée a les honneurs du cadre et sa place au salon. Que de fois j'ai vu la « Vie de Fernand Cortez » en huit planches; des jeunes filles, rehaussées de gomme-gutte, échangeant de familières caresses avec des chardonnerets; des vivandières, plus ou moins hongroises, faisant le salut militaire et jetant sur leur bordure un regard langoureux!

Quelques amis des arts, plus entreprenants, ont essayé de répandre le goût de ces lithographies réalistes, coloriées et vernies à outrance, dont les personnages se détachent en relief sur un fond noir. Les avez-vous oubliés, ces petits bonshommes ornés de bijoux en papier métallique, ces madames peinturlurées en rose vif, en vert-pomme, en indigo, couvertes d'arabesques de cannetille, posant en souriant une fleur artificielle dans leurs cheveux de papier frisé? Ce petit peuple grotesque s'est réfugié à Cuba et a trouvé chez le créole hospitalier d'enviables invalides.

Je ne vois rien d'autre à dire au sujet de la peinture. Parlons musique.

Le théâtre Tacon, construit en 1835 par don Francisco Marty y Torrens, capitaine de vaisseau, grand-croix de je ne sais plus quel ordre espagnol, etc., appartient aujourd'hui à la compagnie anonyme du lycée de la Havane, qui l'a payé, en 1857,

750,000 piastres. Il me semble juste de vous présenter le père avant de vous parler de l'enfant.

Bien que Son Excellence soit millionnaire, elle a conservé l'administration de Tacon. C'est au contrôle que je l'ai vue pour la première fois. Je connais peu de figures aussi originales. Grand, sec, osseux, bref de parole, brun de peau, vêtu à la diable, toujours en mouvement, on est certain de rencontrer tous les matins à la Poissonnerie, son ancien domaine, don Francisco Marty. Il est roi de la *Pescaderia*. C'est lui qui l'a construite, et longtemps il en a conservé le monopole. Bien que par contrat elle ait aujourd'hui fait retour à la ville, il n'a pas cessé d'en être le maître. Il en sous-loue toutes les places.

Le poisson de la baie est à lui, il est fermier de la pêche, et nul ne s'aviserait de disposer d'une écrevisse sans sa permission. Avant de vendre la chair blanche du poisson, Son Excellence a longtemps vendu de la chair noire : c'est là, dit-on, la source première de sa fortune. Le capitaine de vaisseau était alors capitaine de négrier. S'il continue à passer ainsi de capitainerie en capitainerie, qui sait s'il n'arrivera pas à la capitainerie générale? On pourrait d'ailleurs trouver plus mauvais administrateur. Don F. Marty est Catalan de cœur, de mœurs et d'allures.

Le théâtre Tacon a été achevé en 1838. Il s'élève en face de la porte de Monserrate, au nord-est de la gare de Villanueva, sur le paseo d'Isabel II, à la place qu'occupait le Nuevo Prado, établi jadis par El Esc. S^or^ don Luis de las Casas. Il occupe une surface de 5,600 varas; la façade en a 70. Il fut inauguré

en 1838, à l'époque du carnaval. On y donna d'abord cinq bals masqués qui eurent le plus grand succès.

Le 15 avril, une troupe dramatique débuta par une traduction de *Don Juan d'Autriche*, ce qui fut trouvé très-mauvais, le théâtre national contenant assez d'œuvres originales pour qu'on n'eût pas recours au répertoire étranger. Quelques pièces à spectacle : *El Diablo verde*, *El Tirano de Astracan*, etc., furent mieux accueillies. Puis vinrent les jours de glorieuse mémoire, où les bijoux et les onces d'or pleuvaient sur la scène, quand dansaient Fanny Essler, Taglioni ou Cerrito, lorsque chantaient la Stefanone, la Bosio, l'Alboni, la Tedesco, Salvi, Marini, Badiali et cent autres artistes non moins illustres.

Aller à la Havane sans visiter Tacon, c'est habiter Pise et ne pas connaître la Tour penchée; aussi, bien que les représentations n'eussent par elles-mêmes aucun attrait, bien que l'aristocratie havanaise fût encore à la campagne, je me rendis au théâtre. La représentation avait du reste un but de bienfaisance. Elle se composait d'une comédie espagnole, d'une pièce française (*Un mari dans du coton*), d'une pantomime (*la Estrella de Madrid*) par les frères Ravel, d'un ballet et de quelques exercices d'acrobates.

Il n'était encore que sept heures lorsque j'arrivai au coin de la calle San-Rafael; la foule était déjà compacte. Les marchands de billets avaient accaparé toutes les stalles et les revendaient quatre et cinq dollars au lieu de deux qu'elles coûtent au bureau.

Le public ne se faisait pas faute de rendre l'administration responsable de ce trafic, l'accusant même d'en profiter.

Le péristyle était encombré de fumeurs attendant le lever du rideau au milieu d'un épais nuage que les dames traversaient le mouchoir sur les lèvres. Les pauvres femmes paraissaient fort préoccupées de préserver leurs robes longues et légères, qui entraînaient les bouts de cigares encore brûlants jetés de tous côtés.

Le théâtre vend deux catégories de billets : des *entrées* et des *billets de place*. L'entrée donne simplement accès dans la salle. Si vous n'avez pas pris un billet de place, si l'on ne vous a pas réservé un fauteuil dans quelque loge, vous passerez votre soirée dans les couloirs, ayant pour toute ressource de regarder furtivement, à travers les persiennes qui servent de cloison aux loges, les épaules des spectatrices, le dos des spectateurs, d'écouter des lambeaux de causerie et des fragments de musique.

Ne trouvant plus de place ni au bureau ni à la porte, je pris une entrée, sans savoir précisément à quoi elle me servirait.

A peine dans les couloirs, je fis une remarque qui me ravit : il n'y avait pas une ouvreuse dans la salle.

J'ouvre ici une parenthèse pour y glisser un compliment.

La mendicité industrielle n'existe pas à la Havane. L'exploitation des difformités et des plaies, l'exhibition d'enfants malsains et rachitiques, l'art d'être dans la misère et de s'en faire de bons revenus y sont inconnus. Il n'est réclamé aucun pourboire, aucune

gratification, par les garçons de café ou de restaurant, par les coiffeurs, porteurs ou cochers. Vous trouverez bien plus facilement cent voleurs qu'un mendiant. Au théâtre, toutes les portes sont ouvertes, et chacun prend librement possession de sa place. Si quelque intrus s'empare d'une loge ou d'une stalle, le véritable propriétaire suffit pour l'en déloger.

En échange de mon compliment, je risque une légère critique.

L'entrée se donne au contrôle, le billet de place se conserve. Dans le courant de la représentation, on le réclame, comme il est fait en France pour le prix des chaises durant les offices. Le contrôleur circule dans la salle pendant que le rideau est levé. Il entre dans les loges, enjambe les banquettes, vous marche sur les pieds et s'arrête devant vous, sans souci aucun de vous masquer la scène. La pièce vous intéresse, l'action va se dénouer, vous palpitez, si tant est que vous soyez de complexion à palpiter; l'acteur en vogue s'écrie : « L'assassin de ta mère, c'est... — Votre billet! » vous demande le contrôleur. Il n'y a pas d'émotion qui résiste à cela.

La salle est grande, aérée, élégante. Elle contient deux mille spectateurs. Les loges sont spacieuses, les stalles sont larges, commodes et d'un accès facile. J'ajouterai encore un compliment à ceux qui précèdent : c'est que dans aucune occasion on ne glisse de tabourets dans les couloirs, que jamais la circulation n'est interrompue. De fines colonnettes soutiennent les cinq rangs de loges et de galeries. Le rez-de-chaussée, les premières et les secondes se composent

de loges séparées les unes des autres par des barrières à hauteur d'appui et contenant chacune six places sur deux rangs. La balustrade est fort basse et à jour. C'est un balcon au treillage léger qui permet de distinguer l'ensemble des toilettes. Rien n'est plus charmant à voir que ces petits pieds chaussés de satin, posés sur les dessins du grillage, comme des oiseaux blancs sur un espalier d'or.

Les créoles ont le talent de s'habiller le plus élégamment du monde avec des gazillons; cependant, au théâtre, la plupart des toilettes sont tellement élégantes, et il faut les varier si souvent, qu'une loge qui coûte deux cents piastres pour les vingt-quatre représentations de l'abonnement revient en totalité à une trentaine de mille francs. Les Havanaises portent la toilette à ravir. Si elles se décollètent plus que les Européennes, je suis loin de leur en faire un crime. Elles ont pour elles tout ce qui, en pareil cas, constitue un droit.

Les hommes ont renoncé à l'habit, qui n'est admis que pour les dîners et les bals ultra-officiels. Dans les réunions particulières et au théâtre, la redingote est de rigueur.

Les loges sont closes du côté du couloir par des persiennes mobiles qui, si elles permettent à l'air de circuler, ne permettent pas aux toilettes de se détacher avantageusement comme sur le fond calme et uni de nos loges européennes.

Cette disposition, que la chaleur rend indispensable, a d'autres très-grands inconvénients. On n'entend que difficilement ce qui se dit en scène, mais on

distingue à merveille tous les bruits du dehors. Par les fenêtres ouvertes arrivent les cris des marchands, le roulement lointain des voitures, toutes les clameurs de la rue. Les spectateurs qui, soit par économie, soit faute de place, n'ont payé que leur entrée, se promènent dans les couloirs, causent en fumant et envoient dans la salle leur part de bruit.

D'autres s'accrochent aux persiennes, dont ils relèvent les lames pour suivre tant bien que mal le spectacle. Si la porte est ouverte, ils s'entassent à l'entrée de votre loge, si bien que les dames ont sans cesse quinze ou vingt paires d'yeux braquées sur elles et autant de paires d'oreilles qui les écoutent.

On arrive aux deux derniers étages par un escalier spécial. Au quatrième se trouve une galerie appelée *la Tertulia*. Le côté gauche de la salle est réservé aux dames, le côté droit aux hommes. La petite bourgeoisie occupe ces places, en toilette de gala.

Le cintre est réservé aux nègres. Il faut avoir le cœur et les entrailles solides pour en approcher. Je ne sais si c'est à ce fumet spécial que ces places doivent le nom qu'elles portent de *Cazuela* (casserole). C'est là que les filles d'Afrique, vêtues de couleurs claires, outrageusement décolletées, les cheveux encombrés de fleurs, assistent au spectacle. Les nègres, vêtus de blanc, cravatés de rouge, ornés de chaînes énormes, font pendant au beau sexe noir.

Les dames ont un foyer spécial. Les hommes sont donc bien redoutables qu'on prend tant de précautions pour les tenir à distance?

Les avant-scènes ont un aspect que je ne leur ai

vu qu'à la Havane. Louées, la plupart du temps, par des familles en deuil, elles remplacent nos loges grillées. Fermées par des volets peints et dorés dont les rares ouvertures disparaissent au milieu des arabesques, elles défient tous les regards. Quelquefois cependant la loge s'entr'ouvre, et de jeunes femmes, en toilette de bal, viennent s'accouder sur la balustrade et suivent le spectacle ou lorgnent la salle du haut de leur balcon.

La loge du capitaine général est au rez-de-chaussée, à gauche de l'acteur, près de l'avant-scène. Elle se distingue par quelques pendeloques d'étoffe qui forment un disgracieux baldaquin.

La loge la plus en vue, la plus importante, la plus regardée, est celle du centre des premières. Elle est réservée au *président de représentation*. Une immense affiche a été jetée pour lui sur la balustrade, en guise de programme. Les soldats de garde dans le couloir ne perdent pas de vue le sanctuaire. Le président est membre de l'Ayuntamiento; il assiste à la représentation et, de sa loge, donne aux acteurs l'autorisation de répéter le morceau bissé; il tient compte des plaintes du public et fait baisser le rideau et rendre la recette s'il y a lieu.

En cas de rixe, il se transforme en commissaire de police et décide de l'opportunité des arrestations ou des élargissements. Il a un salon spécial où, chaque soir, il rédige son rapport au gouverneur politique, président de l'Ayuntamiento. Le major de place doit se faire représenter s'il n'est pas au théâtre, pour le cas où quelque soldat se trouverait en cause. L'auto-

rité civile n'a pas le droit de porter la main sur un militaire. Il y a peu de jours, le président a eu à intervenir au théâtre. Le public, mécontent de la façon dont était montée la *Linda,* a soumis ses plaintes au président, qui, immédiatement, a interrompu le spectacle. Après plus ample examen, il a été décidé que les deux derniers actes de la *Traviata* remplaceraient ceux de la *Linda;* que la représentation ne serait pas comprise dans l'abonnement, et que la recette serait remise à une maison de bienfaisance.

L'hospitalité étant une des vertus fondamentales à la Havane, dix places au moins me furent offertes, et je pus assister en bon lieu à une représentation des plus hétéroclites.

Le spectacle commença par une comédie jouée par Arona, professeur au Conservatoire de Madrid. L'Arnal espagnol fait recette ici, ni plus ni moins que Dupuis aux Variétés. Bien que la pièce fût des plus en vogue, excusez-moi si je ne vous en dis rien. Vous ne prendriez pas grand intérêt à savoir ce que j'en pense, et je serais fort embarrassé pour vous le dire; en quête d'une place, je ne l'ai pas entendue.

Des clowns vinrent ensuite, pour la plus grande joie de la *tertulia* et de la *cazuela,* faire leurs grimaces et leurs gambades. J'avoue que je fus on ne peut plus surpris de voir sur un théâtre qui prétend lutter avec tous ceux de l'Europe, sur une scène foulée jadis par la Bosio, l'Alboni, Taglioni, la Patti, Sontag, etc., etc., des pitres faire leurs lazzi, des clowns en maillot pailleté faire la pyramide humaine.

Ma surprise fut bien plus grande encore lorsque, après une ouverture pimpante, je vis la toile se lever et le régisseur s'avancer, suivi par une dame en tenue de veuvage, un baby de quatre ans à la main. La mère cacha sa figure dans son mouchoir. Obéissant à un signe qu'on lui fit, l'enfant envoya des baisers au public, et le régisseur, après trois grands saluts, exhiba le couple en deuil, au profit duquel la représentation était donnée. Il parla du mari, tué sur le théâtre huit jours auparavant par un décor mal assujetti; il ajouta que la recette assurerait momentanément du pain à la veuve et à l'orphelin, qui venaient, selon l'usage, remercier le public qui avait daigné les assister.

La salle entière applaudit, ni plus ni moins que si l'on eût exécuté quelque pirouette. La mère sanglotait; l'enfant envoya de nouveaux baisers au souffleur aussi bien qu'au capitaine général; le régisseur recommença ses saluts, et l'orchestre reprit ses airs les plus gais, comme s'il eût cherché à faire oublier la scène qui venait de se passer.

La toile se releva presque aussitôt, et deux danseuses entrèrent au son des castagnettes. La chaleur avait sans doute refroidi leur enthousiasme, car jamais pas espagnol ne fut plus mollement dansé. Ces dames me parurent avoir dans la salle plus de connaissances que de connaisseurs, car elles reçurent une pluie de bouquets monstres. Des colombes enrubannées furent lancées des avant-scènes, un peu au hasard, les lanceurs ne tenant pas à se faire voir. Les pauvres oiseaux, les pattes et les ailes liées, tombèrent lour-

dement sur le plancher ou au milieu de l'orchestre des musiciens.

L'un d'eux roula sur la rampe et y eût été brûlé vivant, si un violon compatissant ne l'eût, du bout de son archet, lancé au fond du théâtre.

Des acteurs français entreprirent courageusement de jouer *Un mari dans du coton*, devant un public qui, comprenant à peine notre langue, se mit à siffler dès le début de la première scène. Les connaisseurs de la cazuela prirent la chose au sérieux, et si le rideau n'avait pas eu l'instinct de glisser, il eût fallu le descendre.

Le spectacle finit par une pantomime dans laquelle des trucs du temps de Charlemagne excitèrent l'orgueil des spectateurs du cintre. La table à double fond dans laquelle disparaissent les clowns, l'échelle sans fin, la chaise ascendante, la bougie pyrotechnique, et autre menu fretin féerique, arrachèrent au public de la cazuela et de la tertulia des cris d'enthousiasme. Mais ce qui les enchanta plus que toute autre chose, ce fut de voir des figurants, vêtus de l'uniforme de nos troupes d'infanterie de ligne, rossés par le pitre.

« Gabachos ! gabachos ! » hurlaient les nègres en montrant le poing, je ne sais pourquoi, à nos soldats. Désireux de savoir ce que signifiait exactement le mot de « gabacho », je pris, en rentrant, le dictionnaire de Nunez de Zabaoda, et j'y lus :

« *Gabacho·cha*, s. m. Homme sale, malpropre, dégoûtant. On le dit des habitants des Pyrénées et,

par extension, des Français. *Mais dans ce sens il se prend toujours en mauvaise part.* »

Ne trouvez-vous pas cette dernière phrase naïve ?

A l'heure où cette petite scène se passait au théâtre Tacon, dans le port de la Havane dormaient paisibles la *Mégère* et la *Marne :* deux transports de guerre qui ramenaient en France 1,700 hommes de notre armée du Mexique. Et je me demande ce qui se serait passé, si nos 1,700 *gabachos* s'étaient fâchés.

XLII

LE DEPOSITO.

Oyez ceci, petites demoiselles. Lisez ceci, petits jeunes gens.

Dans le but de faciliter les mariages dont la célébration se faisait attendre, sans doute, la loi des Indes, promulguée sous Philippe II et encore en vigueur, permet aux filles ayant quatorze ans accomplis, et aux garçons ayant seize ans révolus, de se marier contre le gré de leurs parents. (*Ley de Enjuiciamiento civil, titulo IV, art.* 1277.)

Le capitaine général, tuteur-né de tous ses administrés, peut se substituer au père et à la mère. Voici comment.

Une demoiselle aime un jeune homme que sa famille ne connaît pas. Cette passion résulte de signaux échangés par les fenêtres, de baisers lancés du haut de la terrasse sur la chaussée, et réciproquement, de rencontres à la messe ou au paseo, etc.... Peut-être ne s'est-on jamais parlé.

Certain jour, les parents de la fillette... (mineure, bien entendu !) voient arriver un monsieur qui leur demande la main de leur fille.

Après avoir offert un cigare au candidat, le père répond qu'une semblable démarche ne peut que l'honorer, mais qu'il demande à réfléchir.

Le jeune homme, qui flaire une fin de non-recevoir, ajoute aussitôt qu'il aime depuis longtemps... quinze jours au moins !... la niña Dolorès, Carmen, Genoveva ou Mercédès ; qu'il passe sa vie à la fenêtre, dans l'espoir de la voir passer, ce qui nuit considérablement à ses affaires ; qu'il ne dort plus, qu'il a perdu l'appétit, ce qui compromet sa santé jusque-là florissante, et que, pressé de reprendre le cours de ses travaux, de dormir ses nuits pleines, de manger et boire tout son soûl, il prétend se marier à bref délai.

Le père objecte qu'il n'entend pas donner sa fille à un monsieur qu'il ne connaît pas. Le novio répond qu'il connaît, lui, très-suffisamment celui qu'il désire avoir pour beau-père, que le témoignage de confiance qu'il donne mérite la réciprocité; qu'après tout, son but, en se mariant, n'est ni de connaître son beau-père, ni d'être connu de lui, mais bien de faire connaissance avec la niña Dolorès, Carmen, Genoveva ou Mercédès.

Le papa tente un refus courtois ; le novio riposte qu'il sait ce qui lui reste à faire. Il arrachera la jeune opprimée au joug despotique de ses parents... c'est un devoir philanthropique qu'il accomplit ! La loi est pour lui, pour la victime, il en revendiquera les bénéfices.

Quelques jours plus tard, le malheureux père reçoit une lettre de sa fille ainsi conçue :

« Cher père,

« J'adore Pepe Z... qui vous a demandé ma main. Pepe Z... m'adore. Il a l'air distingué, les pieds petits, les cheveux comme je les aime, et je ne saurais plus vivre sans lui.

« Vous lui avez refusé ma main. Nous sommes désespérés. Pepe craint pour mes jours. Je crains pour les jours de Pepe.

« Vous ne trouverez pas mauvais, je me plais à l'espérer, que je sorte de chez vous jusqu'à nouvel ordre, et invoque les bénéfices du *deposito*.

« En attendant, ou votre agrément à notre union, ou les effets du veto de notre bien-aimé capitaine général, je compte me retirer chez ma respectable marraine la señora Barbara de Santa X...

« Je n'en demeure pas moins pour la vie votre fille respectueuse et soumise.

« Dolorès, Carmen, Genoveva, ou Mercédès... »

Et en effet, une requête est officiellement adressée au capitaine général, qui la transmet au père dépossédé, en lui enjoignant d'avoir à conduire ou faire

conduire la requérante chez la personne désignée par elle et agréée par lui.

Le père est mandé et interrogé. Ses réponses sont consignées dans un procès-verbal que le capitaine général lit et apprécie. Après quoi la volonté du chef suprême a force de loi et s'exécute.

Petits jeunes gens, qu'est-ce que vous dites de cela ? Que dites-vous de cela, mesdemoiselles ?

XLIII

LA LOTERIE.

Tous les peuples que brûle le soleil sont joueurs. Cela est aisé à comprendre.

La chaleur rend paresseux. Que faire, sinon rêver lorsqu'on est étendu sur son *catre* ou couché dans son *mecedor?* On se reproche avec douceur son indolence; on se rappelle avec envie bien des fortunes rapides et facilement réalisées. Le gouvernement, qui sait tout comme un autre ce que c'est que la paresse, exploite ces rêveries-là. L'indolence du peuple devient pour lui une source intarissable de revenus.

Il n'est personne qui ne prélève sur son budget la part du jeu, personne qui n'ouvre tous les mois sa porte à la fortune, ne voulant pas qu'elle frappe inutilement. La loterie se faufile partout.

Voilà le vendeur qui passe, ses billets d'une main,

ses grands ciseaux de l'autre. Il crie les numéros dont il est porteur et fait de chacun d'eux un panégyrique ronflant.

Il débute par donner un coup d'œil à la vigie du Morro. A-t-on hissé le pavillon jaune?

« Bon! se dit-il, le courrier d'Espagne est en vue. Dans une heure il sera à quai. La journée sera bonne. »

Et en effet, tout Espagnol qui débarque à la Havane prend, dès la première heure, un billet de loterie. Il offre à la fortune cette chance de l'enrichir, aux trois quarts convaincu que dans les vingt jours sa situation aura changé.

Quel philosophe, le marchand de billets! Quelle étude du cœur humain il a faite et fait chaque jour!

« *Señor,* crie-t-il à travers la *reja de la ventana,* au *caballero* en visite, vous ne refuserez pas un billet à la *niña.* Cela augmentera sa dot et vous portera bonheur à tous les deux. »

Une femme enceinte passe près de lui :

« *Señora,* lui dit-il, achetez ce billet pour le *niñito* que vous portez là. C'est sa fortune que je vous offre. Vous ne pouvez pas lui refuser cela. »

Pour le nègre, c'est la liberté que ce chiffon de papier représente; — pour le Chinois, c'est la patrie reconquise; — pour le *guajiro,* c'est un *potrero* de cent chevaux, des bestiaux par milliers et un *machete* à poignée d'argent; — pour le soldat, c'est une épaulette et une inspection générale; — pour le robin, une notairerie bien achalandée, remplie de dossiers crasseux et d'affaires véreuses; — pour la niña, c'est

un mari; — pour le garçon, c'est une maîtresse... Chacun y voit vingt jours durant la réalisation de ses rêves.

Le gouverneur, qui n'est pas rêveur, est celui qui retire de la loterie les plus beaux bénéfices. De tous les revenus, c'est le plus certain et le plus productif. Les chiffres suivants vous donneront une idée de son importance :

Le Gouverneur place pour.....	480,000
piastres de billets. Il distribue.....	360,000
piastres de lots à 437 numéros gagnants. Il empoche donc piastres sur lesquelles il prélève ses frais.	120,000

Et cela, tous les dix-huit ou vingt jours.

De 1838 à 1857... il y a longtemps de cela! le produit net de la loterie a suivi la gradation suivante; et cela n'a fait que croître et enlaidir :

En 1838.....	350,520	piastres, soit :	1,752,600	francs.
En 1843.....	477,561	— —	2,387,805	—
En 1848.....	659,608	— —	3,298,040	—
En 1853.....	770,763	— —	3,853,515	—
En 1857.....	1,681,410	— —	8,407,050	—

Les lots se répartissent comme suit :

1	lot de	100,000	piastres,	100,000,	soit :	500,000	francs.
1	—	50,000	—	50,000	—	250,000	—
1	—	25,000	—	25,000	—	125,000	—
1	—	10,000	—	10,000	—	50,000	—
2	—	5,000	—	10,000	—	60,000	—
29	—	1,000	—	29,000	—	145,000	—
63	—	500	—	31,500	—	157,500	—
125	—	400	—	50,000	—	250,000	—
160	—	200	—	32,000	—	160,000	—
			Approximations :				
9	—	1,000	—	9,000	—	45,000	—
9	—	500	—	4,500	—	22,500	—
9	—	400	—	3,600	—	18,000	—
27	—	200	—	5,400	—	27,000	—
437	nos gagnants,	représentant		360,000	piast.	1,800,000	francs.

Les billets entiers valent une once....	16	piastres,	soit :	80	francs.
Les médios valent.....	8	—	—	40	—
Les cuartos —	4	—	—	20	—
Les octavos —	2	—	—	20	—
Les dies y seis avos valent	1	—	—	5	—

Il y a dix-neuf loteries par an.

Le Gouvernement place donc pour 9,120,000 piastres de billets, soit : 45,600,000 francs.

Il distribue pour.. .... 6,840,000 — —
soit : 34,200,000 francs.

Le bénéfice de l'Etat est de 2,280,000 piastres de billets, soit : 11,400,000 francs.

Le nègre vole pour prendre, sinon un billet, du moins une fraction de billet que lui cédera quelque *bodeguero*.

On m'a cité une aimable bourgeoise qui faisait à tour de bras danser l'anse du panier matrimonial pour prendre des billets de loterie. Elle finit par gagner un lot de 500 piastres : 2,500 fr. C'était peu. La bonne dame continua de grapiller l'argent du ménage, et, toute sa vie, prétendit prélever sur ce capital inépuisable de 500 piastres tous les achats illicites qu'elle faisait.

Vous voyez que la loterie a du bon.

La passion du jeu est générale. Partout on joue. Tout sert d'enjeu.

Je me rappelle avoir demandé à un nègre qui suivait avec anxiété une partie de *Monte*, à qui il appartenait.

« Je ne sais pas, monsieur, me répondit-il en soupirant.

— Te moques-tu de moi?

— *Dieu* m'en garde! Mais mon maître tient les

cartes depuis une heure déjà... J'ai dû passer par bien des mains depuis ce temps-là, vous comprenez. »

XLIV

LE QUAI.

Je suis allé bravement m'asseoir sur le quai, les pieds dans la mélasse, au milieu d'un nuage de moustiques enragés. Le long du bord se balance, flanc contre flanc, sur plusieurs rangs de profondeur, l'interminable file des vaisseaux marchands. Au milieu de la baie dorment d'un œil les vaisseaux de guerre blancs et noirs, tandis que vont et viennent les embarcations de la douane.

Le soleil est de plomb; aucun souffle ne rafraîchit l'air. Les pavillons pendent immobiles, les voiles sont repliées, et du haut des mâts tombent et se croisent dans un pêle-même savant les chaînes et les cordages. Le linge sèche sur les échelons. Quelques cheminées donnent passage à une fumée blanche et légère qui monte lentement, hésite et se perd sans avoir rencontré un souffle de brise pour la guider.

A l'avant des navires se tordent des sirènes, s'enroulent des tritons, se penchent des héros de bois peint. Toute la mythologie nautique est représentée là. Auprès de cette exposition internationale de sculpture, la peinture ne fait pas trop mauvaise figure, tout

élémentaire qu'elle soit. Un Américain aux flancs robustes peint sa coque en noir, tandis qu'un Danois, moins lugubre, se barbouille de rouge, et un Hollandais de vert pomme. L'école hollandaise est une fois encore sans rivale.

J'ai dit qu'il fallait du courage pour stationner sur le quai; c'est d'héroïsme que j'aurais dû parler.

Une course effrénée s'engage. Des portefaix roulent d'énormes barils et luttent de vitesse en riant. Tant pis pour les maladroits et les distraits qui se trouvent sur leur passage. Un madrier chargé sur un haquet vient du même coup de crever un tonneau de farine américaine et de jeter bas une pile de barils de miel.

Il se forme sur le plancher un mastic gluant dans lequel tout le monde piétine. Voilà de belle besogne!

Les moustiques arrivent par nuées, avides, féroces, sonnant leur fanfare d'attaque. Les ravés viennent ensuite, ventrus et puants. Puis c'est le tour des scolopendres, qui sortent de dessous les planches et les cailloux, précédant de peu les scorpions roux. Avisez-vous de déranger ces écumeurs de fange!

Tous les échantillons de la laideur humaine sont réunis là. Congos, Mandingues, Sofalas; nègres camards, trapus et cagneux; fronts étroits, pommettes saillantes, torses robustes et jambes grêles, cheveux crépus, ventres ballonnés, peaux huileuses, tout est là. Le Chinois couleur de safran, sec et grêle, le visage plat, le menton imberbe, travaille, silencieux et grave, tandis que le noir rit bruyamment et montre des dents éternellement blanches, dépareillées à coups de poing ou de couteau.

La farine descend à terre, le sucre monte à bord.

Ici se déchargent les marbres de la Nouvelle-Caroline, les vins d'Espagne, le beurre américain; là s'embarquent des barils poissés, des caisses de cigares et du cacao.

Le soleil dore la mer; le miroitement de l'eau moire de reflets verdâtres le flanc des vaisseaux. Les douaniers vont et viennent d'un air indifférent; mais leur œil se promène au bon endroit.

Au delà des planches, du côté de la ville, des camions attelés de mules ou de bœufs se remplissent de sacs, de caisses ou de barils. La charge est faite, le fouet siffle, l'aiguillon pique: « Hardi les bêtes! » Les commis courent de tous côtés, le carnet à la main, pointant les connaissements, contant quelque histoire grivoise au douanier, dans l'espoir de le voir sourire et de s'en faire un indulgent compère.

Les marteaux des chantiers ne s'arrêtent pas une seconde, tapant le fer, tapant le bois. Au milieu de la rade stationnent les bateaux de guerre, courent les embarcations, tandis que de cinq en cinq minutes passe le vapeur-omnibus de Regla. Et dans le fond, tout là-bas, au-dessus de la mer immense, des oiseaux blancs aux larges ailes décrivent dans l'air des cercles sans fin.

XLV

LE COOLIE.

Il est nécessaire que j'ouvre ici une parenthèse et vous explique en quelques mots la situation du *coolie*.

La traite des blancs est interdite; c'est convenu; celle des coolies ne l'est pas.

« Le coolie, monsieur, est un travailleur libre, un travailleur libre, entendez-vous? s'écriera le créole. Il est à Cuba en vertu d'un contrat librement consenti. »

Pauvre coolie!

Vous rappelez-vous le rôle des racoleurs : ces recruteurs que les chefs de troupe entretenaient dans les grandes villes, et qui faisaient fonction d'entrepreneurs de levées? Ils touchaient, indépendamment de leur solde, une prime de tant pour chacun des enrôlements qu'ils avaient fait contracter. Tous les moyens leur étaient bons pour en venir à leurs fins. Tantôt ils avaient recours à l'ivresse, et leur commensal se trouvait au réveil bel et bien enrôlé, en vertu d'un engagement inconsciemment consenti; tantôt, abusant de la crédulité de pauvres diables illettrés, ils leur faisaient souscrire des actes dont les conditions écrites n'avaient aucun rapport avec les conditions verbales primitivement énoncées.

De même, des racoleurs parcourent les Indes, la Chine, la Malaisie, et décident, par de fausses promesses, des malheureux à s'embarquer. « Leur avenir est assuré; leur travail sera doux et facile. Ils n'auront qu'à se laisser vivre dans un pays sans hiver. D'autres auront mission de tout régler pour eux. L'engagement qu'ils signent n'est que temporaire. Ils sont libres, bien libres, qu'on ne s'y trompe pas... »

Pauvre coolie! Quelle désillusion est la sienne!

Le galérien à temps est plus libre que lui. La justice satisfaite, sa dette payée, la liberté lui sera rendue sans condition. Le nègre le plus à plaindre est mille fois plus heureux que toi, pauvre coolie! Libre, tu passe tes plus belles années sous le fouet, sous le bâton, enchaîné les trois quarts du temps.

Enfin! le terme de ton engagement est arrivé. Si tu n'es pas mort à la peine, c'est un miracle. Tu vas te redresser, vivre à ta guise, fuir ce pays maudit, revoir ta patrie, embrasser les tiens, leur conter tes misères. On te plaindra, on t'aimera. Tes amis vont tout entreprendre pour t'assurer de douces revanches. Le temps des épreuves est fini. Tu enviais le sort des bêtes; tu vas traiter l'homme heureux et libre de pair et compagnon...

Ah bien, oui! Pauvre coolie!

Le pays qui l'a reçu esclave, libre, lui refuse un abri. Il faut qu'il parte, qu'il s'embarque en toute hâte et paye son passage. Avec quoi le payer? bon Dieu! La totalité du salaire qu'il a touché n'y suffirait pas.

On le vend, comme, jadis, les débiteurs à Rome.

Il paye de cinq, six ou huit années de servitude, son insolvabilité.

Est-ce tout? Non. Son nouveau contrat périmé, la loi l'oblige à se vendre pour quatre années encore.

Je n'aime pas ce genre de liberté.

Ajoutez à cela le mépris qu'il inspire à tous, au nègre comme au blanc. Un préjugé aussi stupide que général le maintient dans une condition abjecte. C'est une bête de somme, rien de plus.

Pauvre coolie! Il n'a dans l'île aucun protecteur à invoquer.

Le nègre bozal a sa femelle qui le caresse et le console. Jamais Chinoise n'a posé le pied sur le sol cubain. La femme, quelles que soient sa couleur et sa race, quelque abjecte que soit sa condition, a horreur du coolie.

Pauvre coolie!

XLVI

LA MISÈRE NOIRE. — LES ÉGLISES. LES OFFICES.

J'ai été ce matin à la messe à Saint-Philippe.

Les cloches, qui ne se reposent ni jour ni nuit à la Havane, se démenaient de tous côtés avec une furie inconnue en Europe. Elles rendent un son étrange, qui tient du bois et du fer-blanc. Il semble qu'on les secoue toutes ensemble, comme un paquet de grelots.

Chapitre XLVI. — À confesse (page 159).

Aux abords de l'église, les rues sont encombrées d'équipages dans lesquels se tassent, tant bien que mal, les familles dévotes.

Rasant les murs, suivant les trottoirs étroits qui les garantissent à peine des voitures, quelques dames se rendent à la messe, accompagnées d'un négrillon ou d'un petit mulâtre qui porte la chaise et le tapis. Aux alentours de Saint-Philippe stationnent les *quitrines;* sous les portes, les calesseros médisent du prochain. On ne franchit qu'à grand'peine le portail, envahi par les mendiantes. Et quelles mendiantes, mon Dieu! Leur souvenir me donne des nausées.

Celui qui n'a pas vu ces vieilles en guenilles, ces négresses hideuses qu'un gorille rougirait d'avoir pour parentes, ne sait rien de la laideur abjecte. Ces créatures n'inspirent ni le respect ni la pitié. Shakespeare les eût placées dans la lande, devant Macbeth et Banco ; Gœthe les eût envoyées au-devant de Faust et de Méphisto, sur le Brocken. La laine grise qui recouvre ce qui leur sert de tête, mangée par places, ressemble à de la moisissure. Leur œil terne est souligné par une poche froncée, vide de larmes.

Leurs lèvres épaisses et grises, sèches et plissées, découvrent, en s'écartant, une ou deux dents blanches, dont l'isolement est d'autant plus sensible qu'elles se détachent sur un fond plus noir. Leurs larges oreilles, plates et écartées, sont ornées d'anneaux de cuivre. Sur leurs épaules, autour de leurs bras nus, s'enroulent des colliers et des bracelets de verroterie ; car ces loques vivantes meurent avec l'amour du clinquant dans le cœur.

Leur robe de mousseline claire a traîné dans tous les ruisseaux, empruntant à chaque variété d'immondices un échantillon.

Un chiffonnier de banlieue reculerait devant les savates que traînent leurs pieds nus.

Quelques-unes ont jeté sur leur tête et leurs épaules un fichu jadis de soie, dont la trame usée est remplacée depuis longtemps par un tissu graisseux. Un bâton de deux mètres leur sert d'appui. Autour de la main qu'elles vous tendent, un chapelet est enroulé. La prière qu'elles balbutient, elles ne l'ont jamais comprise.

Dieu, pour elles, c'est ce morceau de bois ou de pierre qui a forme humaine et qui pend à quatre clous, sur deux planches en croix. Leur pensée n'a jamais été plus loin que leur regard ; au delà de l'azur est le vide. On ne leur a appris aucune de ces choses consolantes que nous a léguées le Sauveur. La religion est une entreprise qui a des temples pour boutiques et qui fait vivre des hommes toujours en deuil.

Dans notre vieux monde, tout concourt à inspirer la pitié pour les misérables. Ici, sur cette terre prodigue où la faim et le froid sont inconnus, il ne reste à la misère que son côté repoussant : paresse, idiotisme, abjection et dépravation. Ces membres difformes, parés de verroteries, ces vêtements infects, ces têtes vides, cet ensemble à la fois triste et grotesque, m'ont rappelé les plus effrayants des hôtes de Bicêtre. Je n'oublierai jamais l'impression navrante que m'a causée la misère noire.

Une fois cette barrière franchie, il faut faire une halte au bénitier. Je l'avoue, j'ai reculé (j'ai eu tort) devant cette eau bénite, à la vue des doigts qui s'y baignaient.

Le signe de la croix prend ici des proportions inusitées. Je n'ai pas compté moins de dix subdivisions à ce signe révéré.

Les doigts, trempés dans l'eau sainte, tracent une première croix sur la faïence de la muraille. Puis, le pouce, croisant l'index, forme successivement la croix sur le front, le nez, les deux joues et la bouche. Cette dernière station est accompagnée d'un baiser sur la phalange. C'est après cela seulement que se fait le signe de la croix du front au cœur, de l'épaule gauche à l'épaule droite.

Pendant ce temps, le négrillon, qui a devancé sa maîtresse, a déroulé sur la dalle le tapis dont il était porteur. Il attend pour placer la chaise. De chaque côté de l'église un banc est réservé aux hommes, qui, la plupart du temps, restent debout.

Pendant toute la durée de l'office divin, les fidèles vont et viennent. Des calesseros à veste rouge, le fouet à la main, viennent placer les tapis de leurs maîtres. Ils font résonner leurs lourds éperons et enjambent en entrant et en sortant les dames agenouillées. Vous ne trouverez cependant pas une créole qui, en France, ne critique l'usage des chaises à l'église. « Est-il convenable, vous disent-elles, de s'asseoir devant Dieu? C'est à genoux, sur la pierre, qu'il convient de parler au Tout-Puissant. » Soit! mais en quoi est-il donc plus respectueux de se faire

suivre de sa chaise que d'en trouver une à l'église. Si ces dames portaient leur siége, je pourrais voir un acte de pénitence; mais du moment qu'un serviteur en est chargé, je ne vois rien là qui puisse attendrir Dieu, si ce n'est en faveur du laquais.

Les créoles critiquent aussi nos quêtes.

Ce n'est pas que cette dépense facultative les préoccupe, non; ce qui leur déplaît, et à juste titre, je le reconnais, c'est l'impossibilité dans laquelle on est de se recueillir sans qu'une bourse vous soit tendue; c'est de ne pouvoir pas s'isoler et s'élancer par la pensée jusqu'aux pieds de Dieu sans qu'à peine arrivé, une voix importune vous rejette sur terre.

Oui, vous avez raison, et je blâmerai cela avec vous, mais ne m'opposez pas ce qui se fait chez vous. Soyez sincères, et dites-moi si vous arrivez à cette pieuse extase, à cette douce béatitude où nous conduit la prière fervente, alors qu'une procession de fidèles, de nègres et de cochers, vous passe et repasse sur les épaules, alors qu'on vous enjambe à chaque minute, qu'on roule et déroule des tapis, qu'on apporte et emporte des chaises, alors que chacun emménage et déménage autour de vous.

Sont-ce là des conditions favorables au recueillement? Ajoutez à cela que les portes sont ouvertes, que le bruit des voitures, les cris des marchands, les disputes des cochers et des mendiants, que les mille clameurs de la rue vous arrivent dans les rares instants où les cloches se taisent.

On ne peut pas empêcher la circulation des voitures autour de chaque paroisse à l'heure des offices,

omme on le fait autour de Tacon à l'heure du spectacle; mais, si les bruits du dehors troublent les pectateurs, gênent les chanteurs, couvrent en partie orchestre dans une des plus grandes salles du monde, comment ne troubleraient-ils pas les fidèles rassemblés dens une petite chapelle dont la chaleur tient les portes et les fenêtres ouvertes ? Près de Saint-Philippe st la caserne des *bomberos :* que de fois ne les ai-je as entendus passer, musique en tête, à l'heure de la messe !

Tout concourt à rendre le recueillement difficile, au moins pour les étrangers. Il faut être dans des conditions spéciales pour prier devant tant d'épaules nues. A peine en est-on à l'évangile, que les éventails commencent leur jeu et leur cliquetis. Il fait si chaud que la mantille glisse de la tête sur les épaules et des épaules autour de la taille.

A vos pieds s'épanouit le plus adorable des parterres. Auprès des épaules blanches et rosées d'une créole, les épaules dorées d'une mulâtresse ; plus loin, celles d'une négresse richement vêtue de mousseline couleur de soufre. Puis des cheveux magnifiques, souvent ornés de fleurs ; de lourdes tresses, des chignons opulents, des boucles blondes ou noires qui se tordent comme des serpents d'or et de jais. Les châtaines n'ont rien à faire ici.

Et vous voulez qu'on ne fasse pas de comparaisons ! Ces corsages décolletés, ces manches courtes n'ont rien que de très-convenable ; la chaleur les rend d'ailleurs indispensables. C'est une affaire d'habitude, *et ma raison me dit* qu'il n'est pas plus extravagant

de se découvrir les bras et la poitrine au soleil qu'aux lumières; que la pudeur est une convention respectable, mais infiniment relative, et que la reine des Zoulous, sur les bords du Zambèze, peut être aussi pudique avec son tablier composé de trois plumes, que la Géorgienne ou la Liméenne au visage voilé.

Ma raison me dit cela, oui; mais ma raison n'a pas seule la parole, et je doute que les plus bronzés d'entre les Havanais demeurent indifférents devant tant de merveilles. Je leur en voudrais presque s'il en était ainsi. En vérité, je vous le dis, si j'étais évêque de la Havane, j'adresserais une lettre pastorale à mes brebis, leur disant qu'adorables comme elles le sont, elles doivent se montrer charitables et ne pas permettre que des charmes qu'elles tiennent de Dieu fassent concurrence à leur créateur jusque dans sa maison.

Admettons que vous avez résisté à la tentation, que vos yeux sont restés clos, que votre odorat n'a pas souffert à la porte de l'église, que vous vous êtes agenouillé sur la pierre sans trop vous en ressentir, que votre oreille ne s'est pas trop préoccupée des bruits du dehors, ce ne sera pas tout encore : vous aurez à vous garder des bruits du dedans, car la musique est faite aussi pour vous troubler. Ainsi, ce matin, au *Kyrie*, l'orgue a joué une tarentelle; au *Gloria*, une chanson créole interrompue de temps en temps par des signes de croix. Je vous jure que j'ai entendu des castagnettes.

— Notez que je ne blâme rien; je ne fais que transcrire ici mes impressions quotidiennes. Je sais qu'i

aut en voyage se défier de l'esprit de critique. Il n'est que trop disposé à nous envahir chaque fois que nous nous trouvons en face d'une chose nouvelle pour nous. Ce qu'on ne connaît pas paraît absurde au premier abord ; notre jugement, paresseux et timide s'il s'agit d'approuver, est vif et hardi pour le blâme.

Aussi est-ce le propre des esprits droits et sérieux d'aller au fond des choses avant de les juger, ou, pour le moins, d'attendre que les yeux et l'imagination se soient familiarisés avec ce qui les a surpris. Je ne fais donc ici qu'inscrire mes impressions primesautières, laissant au public le soin de juger les faits, que je m'applique à lui présenter avec la plus rigoureuse exactitude.

Les églises créoles ne ressemblent en rien aux nôtres. Leur aspect est plutôt gai que sévère. Les couleurs les plus criardes s'y livrent des batailles sans fin. On sent que toujours on s'est moins préoccupé du monument lui-même que des ornements qui le garnissent. La cathédrale porte, comme tous les édifices religieux de l'Amérique espagnole, la trace du péché originel : elle est de conception jésuitique.

Partout où vous irez, au Mexique, dans les Antilles, dans l'Amérique du Sud, vous retrouverez éternellement les deux clochetons inégaux à trois étages, bourrés de cloches; le même fronton aigu aux contours tourmentés, recouvert d'une toiture en tuiles rouges; les deux mêmes étages de colonnes qui ne supportent rien ; les mêmes niches vides, qui paraissent n'avoir tenté aucun saint ; les mêmes pierres

jaunes lisérées de ciment; les trois mêmes portes coiffées de leur chapeau pointu, si soigneusement closes à l'heure des repas et de la sieste; le tout précédé d'un petit perron de trois marches.

L'intérieur de la cathédrale a meilleur air; les proportions en sont belles; mais les fresques, la colonnade peinte qui sert de fond au chœur, la chaire à prêcher, manquent absolument de caractère. Le pauvre Christophe Colomb, voué à l'ingratitude éternelle, n'a pas la tombe qu'il mérite. La modeste plaque qu'on lui a consacrée satisferait médiocrement les mânes du moins exigeant de nos contre-amiraux. L'inscription est plus digne du monument que du grand homme. La voici :

¡ O restos é imagen del grande Colon,
Mil siglos durad guardados en la Urna
Y en la remembranza de nuestra Nacion!

Partout les chapelles sont ornées de groupes de bois sculpté et colorié. Le Christ en croix est d'un réalisme effrayant. On ne lui épargne pas une plaie, on ne lui fait pas grâce d'une goutte de sang. Les vêtements de la Vierge et des saints sont taillés dans les plus riches étoffes, et le divin Crucifié porte souvent au côté un bouquet de fleurs de papier d'argent et d'or. Presque toutes les statues sont coiffées de perruques, ce qui...

A ce sujet, j'ouvre une parenthèse et demande à glisser une critique artistique.

Le réalisme dans l'art fourmille de côtés dangereux. Les statues antiques les plus merveilleuses

deviendraient grotesques si l'on cherchait à leur donner la vie à coups de pinceau. Vous représentez-vous la Diane de Gabies, la Vénus d'Arles, ces miracles de beauté, coiffées de perruques, peintes en *couleur de chair,* avec des draperies multicolores? Il faut être bandagiste pour réaliser ce programme.

Un être vivant, debout et immobile, a toujours quelque chose de grotesque. La comédie italienne s'est longtemps servie de cet élément comique avec succès. Le corps humain n'a grand air dans l'immobilité que couché, parce qu'il rappelle alors le sommeil ou la mort. Les spectres immobiles feraient rire s'ils n'avaient pas recours à des effets de lumière.

Ceci est pour excuser l'impression désagréable que m'ont toujours fait éprouver les statues peintes.

Au couvent de Santo-Domingo, la Sainte Vierge porte la robe rouge galonnée, le manteau de velours noir et le chapeau à large bord relevé en avant, comme celui de Henri IV. Des Amours, suspendus au plafond, entourent la vitrine qui la renferme. Le maître-autel, recouvert d'étoffes rose et bleu semées de paillons, est encombré de fleurs montées sur laiton, de guirlandes au feuillage doré et de saintes images toutes richement vêtues. Les murs sont blanchis à la chaux, et les poutres du plafond, finement sculptées, sont d'un vert éclatant. De tous côtés pendent de petits lustres en bois blanc et bleu, à deux lumières. J'en ai compté une soixantaine.

Ce qui m'a surtout frappé, ce sont les confessionnaux. Représentez-vous une chaise à porteurs.

De chaque côté, en place de vitrage, une planchette percée comme un crible, pour livrer passage aux aveux, puis au pardon. La pénitente, agenouillée sur le bord de la marche, bien en vue, fait l'inventaire de ses fautes, heureuse si le prêtre qui l'entend ne se livre pas à un jeu de physionomie qui en révèle le plus ou moins d'importance.

J'ai vu plusieurs fois la fillette ou la commère, les yeux baissés, dévider le noir écheveau de ses méfaits, tandis que l'abbé tantôt levait les mains et les yeux au ciel d'un air découragé, tantôt souriait d'un air narquois qui semblait dire : « Voilà une plaisante aventure »; ou bien : « On n'est pas plus bête que cette fille-là. »

Les « Oh! oh!... » les « Fi! que c'est laid!... » les « Voilà qui est affreux! » et autres exclamations du même genre, se peignaient sur le visage du juge, si bien que la pauvre coupable était exposée à ce qu'on lui dît le soir :

« Vous vous êtes confessée ce matin, Carmen. Vous en avez dit de belles... si j'en juge par la physionomie du padre. »

XLVII

LE CERRO.

Le Cerro est le plus important et le plus élégant des faubourgs de la Havane : Auteuil dans un bouquet de palmiers. C'est partout un mélange d'habitations délicieuses, de jardins ombreux et de hideuses baraques. Là vient loger le riche négociant qui, une fois l'heure du travail passée, veut goûter le repos tout son soûl, éviter les importuns et vivre au frais. Les habitations bourgeoises n'ont qu'un rez-de-chaussée encadré de colonnes, auquel des fenêtres élégamment grillées et des vitraux de couleur donnent un aspect tout particulier.

On vit le plus possible de plain-pied à la Havane. Monter est une fatigue qu'il importe d'éviter. Les escaliers n'ont de raison d'être que dans nos pays, où le niveau des fortunes est aussi bas que le prix des terrains est élevé.

La voie est large et parcourue à toute heure par une foule bigarrée.

L'omnibus américain, lourde maison ambulante, passe à chaque minute, chargé de voyageurs à déborder. Ceux qui n'ont pas trouvé de place se tiennent debout, à l'entrée, sur la plate-forme d'abord; puis, à mesure que la foule augmente, ils avancent

au milieu de la voiture, et s'entassent jusqu'à pousser le cocher sur son attelage.

Le conducteur, vrai gentleman, circule dans son domaine, le cigare aux lèvres, disant une gaudriole à celle-ci, demandant du feu à celui-là; aussi à son aise avec ses voyageurs qu'un maître de maison qui reçoit.

De temps en temps passe la *voiture noire*, divisée en deux compartiments : la seule dans laquelle nègres et négresses ont l'autorisation de s'asseoir. Le Chinois, plus heureux, est admis partout.

Les *sabaneros*, le *machete*[1] au côté, galopent par petites caravanes, laissant après eux une longue traînée de poussière. Ils ont hâte de regagner la plaine. Là seulement ils se sentiront indépendants.

Voici d'interminables chapelets de mules, chargées de maloja ou de cocos, de volailles ou de menues provisions. Sur la première est monté le *guajiro*, qui les conduit. Les autres, attachées à la queue les unes des autres, suivent, le cou tendu.

Les voitures circulent au galop, emportant ou ramenant les maîtres. Puis, le soir venu, lorsque les ombres s'allongent, la capote des quitrines s'abaisse, et les señoras, les señoritas, plus charmantes, plus nonchalantes, plus élégantes, plus décolletées les unes que les autres, donnent au soleil couchant leurs épaules et leurs bras à baiser.

Le colporteur va de porte en porte, plus Catalan qu'en Catalogne, offrant aux négresses émerveillées

[1] Sabre que portent les paysans et les mayorales.

des peignes aux dents acérées enrichis de brimborions brillants, des anneaux d'oreilles d'un tel diamètre qu'un de nos tirailleurs y ferait passer une balle à cent pas sans les endommager.

A mesure que l'on avance, les habitations deviennent plus nombreuses, les jardins plus grands et plus touffus. Les yuccas, les casuarinas au feuillage harmonieux, les fucus couverts de lianes, confondent leurs feuillages que domine l'éternel palmier.

Puis les maisons de maîtres font de nouveau place aux baraques, et l'on arriverait à la campagne si l'on pouvait donner ce nom charmant au morne paysage que l'on traverse avant d'atteindre les hauteurs de Casa-Blanca.

Celui qui a eu le courage de continuer jusque-là sa promenade en est amplement récompensé : un magnifique panorama s'offre à ses regards. On domine la ville aux maisons roses, jaunes et bleues, parsemées de clochetons blancs. Chaque paroisse fait au loin danser ses cloches, et l'on entend vaguement des fragments de carillons.

Pour qui les voit de ces hauteurs, les terrasses n'ont plus de secrets, et l'on assiste à mille scènes intimes. Les forts détachent leurs silhouettes monotones au sommet des collines, entourant la baie d'un collier de canons. Le phare du Morro reçoit dans ses cristaux les rayons du soleil et les renvoie tout irisés.

Dans la baie, les grands navires dorment à l'ombre; à l'ouest se reposent les barques de pêche, à l'abri dans quelque anse éloignée. Du côté de la pointe se

baignent les chevaux, tandis que les clairons étudient dans les casernes qui bordent l'entrée de la passe.

XLVIII

LE VOMITO NEGRO.

Je ne puis pas vous conduire aux Antilles sans vous présenter le monstre qui l'habite. Autant escamoter l'Ogre en vous contant le Petit Poucet. Passez ce chapitre, âmes trop sensibles.

Le *vomito negro* a deux cents ans à peine. Deux cents ans! l'âge auquel on sevrait la marmaille avant le déluge. Le gaillard n'a pas perdu son temps.

J'ai trouvé son état civil dans un très-intéressant travail du docteur Duverney.

C'est en 1687, à Pernambuco, qu'il débute. Les Portugais en ont eu l'étrenne. Le premier, le docteur Jean Ferreyra de Rosa le signale. C'est au Brésil, à Olinda, qu'il l'étudie. En 1691, le *typhus amaril* sévit à la Barbade. Il était inconnu à Sainte-Marthe et à Carthagène avant 1730. Dix ans après il s'installe à Guayaquil.

Le Vomito prospère, il établit de meurtrières succursales aux États-Unis, au Mexique, au Sénégal, aux Canaries... sur mille et mille points différents. Il fait quelques excursions en Europe : à Cadix, à Malaga, à Livourne, à Minorque; en Andalousie, de

1800 à 1819; à Gibraltar, en 1804, en 1810, 1813, 1814 et 1828; à Lisbonne, en 1857; à Marseille, à Pampelune, au Port du Passage, en 1823; en 1861, à Saint-Nazaire.

A plusieurs reprises, des commissions françaises vont étudier le nouvel arrivant. En 1821, Bally, François et Pariset lui rendent visite à Barcelone. En 1828, Chervin, Louis et Trousseau vont le combattre à Gibraltar. Dernièrement encore, en 1882, l'infatigable et héroïque M. Pasteur est allé à Pouillac visiter les pestiférés arrivés du Sénégal.

Est-ce dédain, est-ce dégoût, est-ce impuissance? Je ne sais; toujours est-il que le vomito n'a fait en Europe que de courtes apparitions. Peut-être craint-il de passer inaperçu parmi tous les fléaux qui empoisonnent l'Occident épuisé.

Il a d'ailleurs chez nous un digne représentant qui lui permet d'attendre : l'*ictère grave,* une variété de jaunisse qui décimerait l'Europe en quelques jours si elle était épidémique. Mêmes symptômes, mêmes effets, mêmes lésions du foie qui se décolore, qui se ramollit, et dont les cellules constitutives, les cellules hépatiques, sont aussitôt détruites.

C'est en 1699 que le vomito s'est installé à Cuba. Il s'y est si bien trouvé qu'il n'en a plus bougé. Ce frère cadet de la peste et du choléra épousa la fièvre typhoïde, dont il eut plusieurs rejetons.

Invisible, insaisissable, le monstre se promène sur les côtes. Dès qu'un navire aborde, il grimpe sur le pont en même temps que la douane, la santé et la police.

Comme la marmotte, dès qu'arrive l'hiver, il s'endort. Hirondelle lugubre, il revient avec les beaux jours. Capricieux comme une comédienne, tantôt il se contente de prélever sur la population une dîme de 2 pour 100, comme en 1846; tantôt il dévore quarante victimes par jour dans la seule ville de la Havane. La plupart du temps, il dédaigne ses compatriotes dont le sang appauvri n'a pas assez de bouquet pour lui. S'ils s'éloignent et reviennent après un séjour de quelques années, le vomito affecte de ne pas les reconnaître et les abat sans miséricorde. Créole jusqu'au bout des griffes, il déteste l'uniforme espagnol et décime les troupes que lui envoie la Péninsule.

Il est rare qu'on lui échappe, alors qu'il vous a choisi. On le sait, et la peur lui procure des victimes auxquelles il n'avait pas songé.

On ressent au début un malaise vague accompagné de transes et de stupeur. Bientôt commencent les saignements de nez et les vomissements de bile, presque aussitôt suivis de vomissements noirs, de sang décomposé. La peau devient jaune et se marbre de plaques rougeâtres. Le sang déborde, l'abattement redouble; un délire affreux annonce l'approche de la mort. Cela dure trois, quatre ou dix jours. Certains cas sont foudroyants.

Le vomito abat plus d'hommes que de femmes et d'enfants. Ceux qui, dès le début, prennent la fuite, quittent le littoral et se réfugient dans l'intérieur, lui échappent souvent. Jamais, même en Europe, le fléau ne s'éloigne des côtes.

Il n'y a contre lui aucun antidote. La panacée de l'an passé peut devenir le poison de l'année nouvelle.

Le monstre se plaît à voyager. C'est un habitué des chemins de fer. Au Mexique, à peine la fièvre jaune est-elle signalée à la Vera-Cruz qu'elle prend le train et infecte toutes les petites stations de la Ligne *del Paso del Macho*, une seule exceptée : *Tejeria*, qui a toujours été épargnée.

Pourquoi? On l'ignore.

Assez sur ce sujet, n'est-ce pas?

XLIX

LA TRAITE AMIABLE.

Un de mes voisins avait une négresse qui se nommait Artémisa : une belle fille, bonne cuisinière, bonne repasseuse, prête à tout. Rien n'est parfait en ce monde. Le Paradis et ses anges n'auraient aucun prix s'il en était autrement. Artémisa était sale et avait le plus détestable de tous les caractères.

A la suite d'une discussion assez vive, — il s'agissait, je crois, d'un hachis de porc qu'elle avait servi truffé du cucarachas, — elle signifia à son maître sa résolution de changer de propriétaire.

« On a beau se mettre en quatre, monsieur n'est jamais content. Je demanderai à monsieur de me faire mettre en vente.

— Soit! répondit mon voisin, cette séparation n'aura pour moi rien de trop pénible. Je me sens de force à la supporter... surtout si je trouve de toi un bon prix. »

Et il lui donna un papier établissant qu'il ne s'opposait pas à ce qu'elle cherchât d'autres maîtres.

Artémisa se mit aussitôt en quête d'un preneur sérieux, et, dès le surlendemain, elle annonça qu'un amateur offrait de sa peau et de son contenu 1600 piastres. Le prix étant convenable, mon voisin se rendit chez l'infortuné qui aspirait à le remplacer.

On se mit d'accord, et il fut convenu que la somme aussitôt versée, la négresse changerait de résidence.

Tout paraissait conclu pour le mieux, lorsque Artémisa disparut. Mon voisin, furieux, se mit en chasse et revint bredouille. Tout ce qu'il tenta pour retrouver la fugitive demeura inutile. Il lui répugnait de faire intervenir la justice; sait-on jamais ce qu'il en coûtera! Il dut cependant s'y résoudre. Le commissaire de police, qui ne doutait de rien, lui promit que la nuit ne se passerait pas sans qu'il eût mis la main sur Artémisa.

La nuit passa. Le jour en fit autant. Une nuit nouvelle alla rejoindre son aînée dans le panier aux ordures de l'éternité; et puis un jour encore, et puis une nuit. Mon voisin ne vit rien venir. Si fait!... il vit arriver une feuille de papier timbré qui établissait la situation de la fugitive et dont le coût était de... je ne sais plus combien.

« Voilà que cela commence! Je l'aurais parié », se dit Randolfo. Randolfo est le nom de mon voisin. Je

m'aperçois que j'ai oublié de vous le dire. « Il faut couper court à cela au plus vite; sans quoi, les frais vont pleuvoir sur moi. »

Il se rendit chez son compère et lui demanda s'il avait vu Artémisa.

« Elle est venue chez nous une fois. Je lui ai donné une chemise à blanchir et à repasser pour la mettre à l'épreuve. J'ai été très satisfait de son travail. Elle est partie, et je n'ai plus entendu parler d'elle. »

Les choses en étaient là lorsque le commissaire reparut. Un légitime orgueil empourprait son visage.

« Eh bien, señor Randolfo, je vous avais bien dit que je retrouverais votre négresse. Elle est chez moi.

— Chez vous? La coquine! Je vais vous en débarrasser et lui apprendre...

— Elle désire se racheter.

— Peu m'importe. A-t-elle de l'argent?

— Nous verrons cela quand il en sera temps. Il faut d'abord que son prix ait été fixé par les arbitres.

— Je trouve d'elle 600 piastres, vous le savez. Que cette somme me vienne d'elle ou d'ailleurs, elle sera la bienvenue. »

Les arbitres furent désignés de part et d'autre. L'avocat de mon voisin demanda 1600 piastres; celui de la négresse en offrit 1300. Le tribunal, voulant mettre les parties d'accord, déclara que la négresse payerait 1000 piastres pour sa rançon.

Mon voisin jeta feu et flamme, ce qui est toujours fort désagréable, surtout lorsque le thermomètre marque 40° au-dessus de zéro à l'ombre.

Quelques heures de réflexion apaisèrent cet incen-

die. Don Lazaro Randolfo... Je m'aperçois que j'ai oublié de vous dire que mon voisin avait pour prénom Lazaro... Don Lazaro Randolfo se dit qu'un débat serait coûteux, que l'esclave étant, de fait, insolvable, il serait responsable de tous les frais, et que la justice n'avait aucun motif pour les épargner; qu'il pourrait se faire qu'il fût contraint d'accepter mille piastres et qu'il eût, en outre, à en payer cinq cents pour timbre, significations, jugement, expédition, etc., etc. Mon voisin consulta un avocat célèbre, célèbre et coûteux, qui n'osa pas l'engager dans cette voie.

« Voilà qui est trop fort, s'écria mon voisin exaspéré. N'ai-je aucun recours plus élevé?

— Si fait! Vous pouvez faire juger le cas administrativement par le capitaine général. »

Don Lazaro Randolfo alla voir le chef de bureau que la question concernait. Il se trouva en présence d'un ami d'enfance arrivé depuis peu de Madrid.

« Je suis sauvé! » pensa mon voisin en serrant la main de son ancien camarade. Après quelques minutes accordées à l'expansion et aux souvenirs de collége, il aborda la question et raconta ce qui s'était passé.

« C'est absurde, dit le chef de bureau, et nous allons arranger cela. Seulement, tu comprends, j'arrive, je ne connais pas vos usages. Dis-moi le prix que tu veux que j'assigne à ta drôlesse, et il sera fait comme tu l'auras fixé. »

Mon voisin, qui a l'imprudence d'être honnête, ne voulut pas entendre parler de cela. Il pria son ami

d'étudier la question et de rendre son arrêt en connaissance de cause. Cette réponse ne charma que médiocrement le fonctionnaire, qui eût préféré, de beaucoup, n'avoir aucune étude à faire. Cependant, après un mûr examen qui dura un mois, dit la chronique, il décida, dans sa haute sagesse, qu'il ne convenait pas que l'autorité supérieure tranchât la question, et il renvoya les parties face à face pour qu'elles eussent à se mettre d'accord.

Ce mémorable jugement dégoûta mon voisin des négresses, des arbitres, des chefs de bureau, et le décida à céder sa marchandise à bas prix : 800 piastres, je crois.

Artémisa, une belle fille, pour ceux qui aiment ça, et pas trop prude, passa les six semaines que dura le débat chez le commissaire, auquel elle rendit gratis tous les petits services qu'une négresse reconnaissante peut rendre à un commissaire aussi impartial que complaisant.

C'est ce que j'appellerai la *Traite amiable.*

L

LA LÉGENDE DU FISCAL.

Le fiscal!... c'est le procureur du roi, l'agent du fisc, la bête noire du pauvre monde.

Le fiscal!... c'est le cauchemar des gens éveillés,

l'épouvante de ceux qui n'ont jamais tremblé, c'est la maîtresse dent de la scie judiciaire. Aussi redit-on à voix basse la légende du fiscal, d'un bout à l'autre de l'île de Cuba.

I

C'était en 1483.

Le diable venait d'organiser une guérilla sur le chemin du Paradis. Jamais on n'avait vu un pareil ramassis de chenapans. Satan avait équipé pour la circonstance tous les pillards illustres des temps antiques et modernes, ravis de rentrer en campagne sous un aussi grand prince. Il y avait de tout dans leurs rangs : des conquérants détrousseurs de peuples, des tyrans brûleurs de villes, des tueurs d'hommes émérites, des fanatiques sanguinaires : Kronos, le plus jeune des Titans, qui mutila son père de la façon la plus ingrate et ravagea la Grèce, ce qui lui valut d'être adoré; ceci, 1944 ans avant Jésus-Christ; Abimélech, fils naturel de Gédéon, qui tua ses soixante-dix frères légitimes et qui tint les Israélites en servitude; Alaric, qui dévasta la Thessalie, la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie, l'Italie... et *tutti quanti;* Abdérame, qui offrit aux coups de Charles Martel, près de Poitiers, 375,000 Sarrasins; Djinghiz-Khan, fondateur du plus vaste des empires, qui régna par la force sur un amas de ruines qui s'étendait de l'Euphrate aux côtes occidentales de la Chine, et de la Bohême au Japon; Attila, qui désola la France, auquel Théodoric et Mérovée tuèrent, sans le décourager,

300,000 hommes aux portes de Châlons, et Thorismond, roi des Goths, 300,000 autres combattants lors de son retour en Gaule; Attila, qui mourut d'un saignement de nez... faible compensation pour tant de sang répandu; Ménélas, qui intéressa à ses mésaventures conjugales plusieurs peuples qui en moururent; Innocent III, Pierre de Castelnau, Dominique Gusman, Foulques de Toulouse, le comte de Montfort, Torquemada, ces fleurs de l'Inquisition; Aménophis, père de Sésostris, un ogre de mille coudées, qui mangeait chaque matin tous les enfants mâles des Hébreux nés depuis la veille... et cent mille autres qu'il serait infiniment trop long de nommer ici.

Les grands chemins n'étaient pas sûrs, comme vous le voyez, entre la Terre et le Paradis, en l'an de grâce 1483!

Les pauvres âmes qui s'en allaient joyeuses, satisfaites du passé, rassurées sur le jugement de Dieu, réconciliées avec notre sainte Mère l'Église, leur sac plein de bonnes actions remises à neuf par la grâce efficace des sacrements, étaient détroussées dès le début de leur voyage. Les dévalisées arrivaient sur les confins du Paradis nues comme de petits saints Jean, chargées de leurs seules iniquités.

On ne s'amuse guère en enfer. Les philosophes prétendent le contraire; défiez-vous! C'est uniquement pour faire de l'esprit qu'ils écrivent cela. Je voudrais bien les y voir!... Les y voir? Oh! mais non! Ce serait trop m'exposer.

La chasse organisée par le diable eut un succès fou. On s'arrachait les invitations. L'ouverture fut des

plus brillantes. On dévalisa entre autres : François Phœbus, roi de Navarre, qui mourut, à quinze ans, d'un solo de flûte qu'il joua sur un instrument dont on avait empoisonné l'embouchure; — Louis XI, qui se demandait, en trottinant vers l'autre monde, comment il pourrait s'y prendre pour duper quelque peu le Père Éternel, comme il avait si bien, de son vivant, gabé et trompé les hommes; — Louis de Bourbon, évêque de Liége, escorté de Mᵉ Richard, son secrétaire et garde du sceau, tous deux mis à mort par Guillaume d'Arenberg, le terrible sanglier des Ardennes; — la duchesse Marie de Bourgogne, blessée dangereusement en tombant de cheval, certain jour qu'aux environs de Bruges elle avait voulu voler au héron; morte pudiquement à vingt-cinq ans, faute d'avoir permis à son médecin de panser sa blessure; — Édouard IV, roi d'Angleterre, empoisonné par son frère Richard, duc de Glocester; — ses fils, Édouard V et Richard, duc d'York, étranglés et murés dans leur cachot de la Tour de Londres par ordre du même misérable devenu régent du royaume; un assortiment complet de gens de guerre, tant Sarrasins, Maures et païens, que bons catholiques; de nobles hommes et nobles dames, bourgeois et bourgeoises, magistrats, paysans et paysannes, voire d'hommes d'Église; pieux ou non, tous pendus, pourfendus, troués, empoisonnés, torturés, affamés, décapités, brûlés et tout ce qui s'ensuit, pour la plus grande gloire de Leurs Majestés très-chrétiennes, très-païennes, très-excommuniées ou très-schismatiques, de Sa Sainteté et d'une foule de gracieuses Seigneuries.

La route du Paradis fut des plus giboyeuses, cette année 1483.

Saint Pierre attendait les âmes voyageuses sur le seuil de la douane céleste.

« D'où venez-vous? demandait-il.

— De France, monseigneur.

— Pays de libertins, cela! Et vous?

— D'Allemagne.

— Pays d'hérétiques. Et vous?

— D'Espagne.

— Pays de cagots. Où sont vos bagages?

— Les voici.

— On va les visiter. Avez-vous quelque chose à déclarer?

— Non, monseigneur.

— Pas de contrebande?

— Non, grand saint.

— Nous allons voir. Ouvrez votre sac. Oh! oh! qu'est-ce que c'est que ça? Du libertinage!... du brigandage!... de la cruauté!... du parjure!... Et vous avez le front de me répondre que vous n'avez rien à déclarer!... On va vous appliquer le tarif. Vous n'en serez pas quittes à si bon marché.

— J'espère, grand saint, que vous ne me confondrez pas avec tous ces gens-là. On m'accuse d'avoir fait mettre méchamment à mort quatre mille créatures. Le compte est-il exact? C'est à vérifier. Si vous saviez comme on exagère! Et puis pourquoi l'ai-je fait? C'est à examiner de près...

— Comment vous appelait-on?

— Louis.

— Louis quoi?

— Louis XI.

— Oh! fit saint Pierre en reculant de onze pas.

— J'ai eu tant d'ennemis! On m'a fort calomnié. Je le prouverai. Mon respect pour l'Église...

— Je demanderai au cardinal La Balue ce qu'il en pense. Tu l'as « respectueusement » enfermé douze ans dans une cage de fer. Je consulterai l'évêque de Verdun que tu as gardé prisonnier pendant de longues années; l'évêque de Coutances, mis en justice et détenu; l'évêque de Laon, l'évêque de Castres, éloignés de leur siége...

— Le salut de l'État me faisait une dure nécessité...

— Je m'adresserai à tous ceux dont tu as saisi le temporel...

— La politique a ses exigences aussi bien que la religion, et j'ai...

— A Hélie de Bourdeilles, archevêque de Tours, dont tu as repoussé les avis...

— Je pouvais le faire pendre et ne l'ai pas fait.

— Au cardinal de Saint-Pierre, légat du Pape, que tu as fait arrêter à Lyon.

— Vous reconnaîtrez du moins, grand saint, que j'ai couvert la France de fondations pieuses...

— Et de cimetières.

— J'ai comblé de richesses les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Claude, de Saint-Germain des Prés, Notre-Dame de Cléri, Notre-Dame de la Victoire, Notre-Dame du Puy en Velay, Notre-Dame du Puy d'Anjou, Notre-Dame de Bourges, et j'en oublie, pour

sûr! J'ai donné en moins d'un an 4000 livres de rente à l'abbaye de Cadouin, en Périgord.

— Une livre de rente par cadavre, tu appelles cela être généreux?

— J'ai fondé des chapitres à Saint-Gilles en Cotentin, à la Poyse en Anjou, à Sainte-Marthe de Tarascon. N'ai-je pas accordé 4000 livres de revenu aux religieuses de Saint-Antoine de Vienne en Dauphiné? Au Plessis, n'ai-je pas fait bâtir une église sous l'invocation de saint Jean? Il serait juste que cela me fût compté. J'ai comblé le clergé.

— Où prenais-tu cet argent?

— Je le prenais...

— Tu le prenais à ton peuple, maudit! sans souci de le conduire à la misère. Voilà de belles libéralités vraiment! et faites à peu de frais!

— Mon culte pour les reliques est bien connu. Ayant tant fait pour l'Église, j'ai cru pouvoir me permettre...

— Tu as cru... tu as cru... Il ne fallait pas croire des bêtises pareilles.

— Mon chapelain m'a assuré...

— Tu iras rejoindre ton chapelain. Jamais nous n'avons enseigné toutes ces horreurs-là... Eh! bon Dieu, mes petiots, qui vous a mis ainsi la corde au cou?

— C'est notre oncle, monseigneur.

— Le tuteur choisi par notre père.

— Approche, pauvret. Tu as l'air bien mélancolique.

— J'ai failli être roi d'Angleterre.

— Tu l'as échappé belle!

— On m'a appelé Richard V pendant quelques jours.

— Et toi, espiègle?

— Je m'appelais Édouard, duc d'York.

— Et vous, monsieur, qui vous cachez là-bas?

— Je fus le père de ces deux victimes.

— De quoi êtes-vous mort?

— Sait-on jamais de quoi l'on meurt, sur le trône? J'avais un frère ambitieux.

— Je sais, en revanche, de quoi vous avez vécu. C'est édifiant! Pas une bonne action dans votre sac.

— On me les a toutes volées en route, monseigneur.

— Mon cher monsieur, vous êtes la 376000e personne qui me conte cela.

— Je vous jure que l'on m'a pris tout ce que j'avais de passable en fait d'actions et de sentiments. Ça n'était pas grand'chose, mais j'y tenais.

— Bon!... bon!... On examinera cela le jour du jugement. Je n'ai pas de trône à vous offrir ici; mais n'importe, allez vous asseoir... A votre tour, mon pauvre homme. Approchez... n'ayez pas peur. D'où venez-vous?

— D'Espagne, grand saint Pierre.

— Vous paraissez brisé.

— On le serait à moins. On m'a rompu les os pour me faire avouer que j'avais volé un porc... sauf votre respect, à Mgr l'archevêque de Tolède.

— Vous étiez innocent?

— Je le jure.

— Et vous avez avoué?

— Il l'a bien fallu.

— En effet, je vois au fond de votre sac un petit, tout petit mensonge de rien du tout. C'est celui-là?

— Oui, grand saint.

— Et après?

— Comme j'avais avoué, on m'a enduit de poix, de résine, et brûlé vif. Il paraît que j'avais volé le bien de l'Église.

— Qui l'a ordonné?

— Le saint-office.

— Voilà des gens qui nous feront haïr, vous verrez cela. Qui les prie de se mêler de nos affaires? Nous servons de prétexte à mille infamies. J'en parlerai au Maître. Vous avez bien fait quelque autre péché que ce petit mensonge. Je ne trouve que cela dans votre besace.

— J'ai expié mes fautes par mon repentir et ma ferveur... Du moins, je le crois.

— Comment n'y a-t-il aucune bonne action dans votre bagage? On a toujours quelque chose dans le fond de son sac... quand le diable y serait!

— Précisément. Le diable y a passé, mon bon seigneur. Il m'a dévalisé en route.

— C'est donc vrai, ce que me content tous ces maugrabains?

— Hélas!

— Eh bien, j'ai fait de belle besogne! Depuis trois mois il n'est pas entré une âme en paradis. Je me disais aussi!... Venez, bonhomme. Il faut que je prévienne saint Michel de ce qui se passe. »

Et saint Michel organisa, sans perdre une seconde, une contre-guérilla pour escorter les âmes sur le chemin du Paradis.

II

Un jour, il rencontra Satan aux avant-postes.

« Qui vive? cria le démon.

— Ronde d'archanges.

— Avancez à l'ordre. »

Quand ils furent en présence :

« Eh mais! je ne me trompe pas... C'est toi, Michel! Quelle joie j'éprouve à te revoir! Sais-tu qu'il y a 6200 ans que nous ne nous sommes trouvés seuls ainsi, dans l'espace? Bien des fois j'ai tenté de te voir; mais on m'espionne, on me traque comme une bête fauve. Si je suis mauvais, cela n'est pas toujours ma faute, va! Eh bien, tu ne me dis rien? N'es-tu pas l'archange Michel?

— Oui, je le suis, répondit d'un ton sec le bienheureux, visiblement contrarié.

— Cette rencontre paraît te déplaire. Tu n'as pas l'air de me reconnaître. Suis-je donc changé à ce point? Non; je suis en disgrâce, et mon frère d'autrefois ne me reconnaît plus. Michel, c'est toi qui as le plus changé.

— A quoi bon nous reconnaître, puisque nous sommes destinés à nous combattre?

— Je n'ai pas oublié l'amitié qui nous liait avant la création. Plusieurs fois je me suis surpris des larmes dans les yeux en y songeant. Ah! pourquoi

Dieu a-t-il créé la terre? Pourquoi a-t-il créé la femme? Nous vivions si heureux avant cela!

— Il ne m'appartient pas de juger le Maître. Tout ce qu'il fait doit être fait. Il est infaillible, il est tout-puissant, et je place mon orgueil à lui obéir.

— Obéir!... toujours obéir!... Tu étais fait pour commander. Il n'y a que toi qui aies de la valeur là-haut.

— Tu blasphèmes, tais-toi!

— Je dis ce que je pense. On ne te rend pas justice. Tu devrais occuper un rang plus élevé. Si dans le temps tu t'étais joint à moi, les choses auraient tourné tout autrement. Ah! quelle revanche on pourrait prendre!... si tu voulais.

— Songe plutôt à demander grâce.

— J'y songe moins que jamais. Je ne reconnais aucun maître. Veux-tu partager avec moi l'empire que j'ai fondé? Unis, nous serons tout-puissants. Le ciel deviendra une facile proie le jour où tu cesseras de le défendre. Je te l'abandonnerai. La terre, les mondes semés dans l'espace me plaisent mieux. Ils seront mon lot.

— Dispose seul de ton empire imaginaire. Règne sur le vide et l'illusion, sur le doute et l'impossible. Roi de tout ce qui n'est pas, tu ne me fais pas envie. Je préfère me dévouer au maître de tout ce qui est.

— Continue donc ton métier de valet. Tout ce que ton Dieu a créé m'appartiendra tôt ou tard. Je suis déjà sur terre plus puissant que lui. Ils vont bien, les hommes! Qu'en dis-tu? Ils font des choses saintes un édifiant emploi. La terre est une province qu'il

faut que ton seigneur raye de ses États. Tandis que le ciel est désert, l'enfer déborde... et tu ne nieras pas que ce sont les plus doués qui viennent à moi. Si tu es impartial, il te faudra reconnaître que la réputation dont jouit l'œuvre bâclée du Créateur a été terriblement surfaite. Rien n'est parfait, rien n'est complet sous le soleil. Le soleil lui-même a la lèpre. Un ulcère lui ronge la face. C'est pitié de voir cela.

— Tu as au cœur une lèpre bien autrement redoutable : l'envie. Elle t'empêche de voir les splendeurs de l'univers.

— Je veux te convaincre de son imperfection, pauvre dupe. As-tu le courage de tenter l'épreuve?

— Il n'y a aucun courage à cela. Que veux-tu que je fasse?

— Choisis le point du globe qui te paraîtra le plus parfait. Te servant des atomes disponibles que Dieu a répandus à profusion dans l'espace pour composer les corps, tu improviseras merveille sur merveille. A chacune d'elles je répondrai par une contre-merveille déjà créée, et nous cesserons ce jeu quand tu te déclareras vaincu.

— J'accepte.

— Je réclame pour enjeu une plume de tes ailes. Je t'offre en échange ce que bon te semblera.

— Je ne demande rien.

— Soit! Il n'y a pas de honte à subir les largesses d'un favori du Très-Haut. Quel point du globe choisis-tu?

— Suis-moi », dit l'archange en ouvrant ses grandes ailes blanches.

Et ils partirent, fendant l'espace, plus rapides que la lumière et la pensée. Le soleil projetait leurs deux ombres sur les mondes qu'ils côtoyaient. A l'ombre du bienheureux tout était repos, amour et bien-être. Partout sur le passage du réprouvé s'élevaient des orages furieux; des ouragans meurtriers se déchaînaient.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à soixante kilomètres de la Terre, saint Michel pâlit.

« Qu'as-tu? demanda Satan.

— Ces gaz que l'on respire ici m'oppressent.

— L'homme te soutiendra que l'azote est inodore.

— Quand on quitte le Paradis, c'est une infection.

— Tu le vois : dès les premiers coups d'aile, les critiques commencent.

— Tout est relatif. Pour les humains, cet air empoisonné est pur.

— Il est frais et parfumé pour qui sort de l'enfer. Si je m'occupe autant de cette misérable sphère, c'est que j'y suis aimé et que j'y respire à l'aise. »

Arrivés en vue du nouveau continent, les voyageurs célestes redoublèrent de vitesse. Ils planaient sur le golfe du Mexique. Leurs regards, qui défiaient l'espace, portaient au loin sur toute la mer des Antilles. Ils mirent pied à terre à la pointe extrême de la Floride.

Aussitôt un geste de l'archange fit sortir de l'Océan une île verdoyante, la plus belle des îles jusqu'alors créées. C'est ainsi que Cuba jaillit de l'eau, tout

emperlée, comme jadis Vénus née d'un sourire de Jupiter. Elle était sillonnée de rivières lumineuses, de ruisseaux jaseurs teintés d'azur et d'or tant que durait le jour, remplis de blancs reflets et pointillés d'étoiles tant que durait la nuit. Partout les forêts inexplorées abritaient des oiseaux inconnus dont les mille chants se confondaient en une harmonie douce et tendre. Dieu, qui perçoit distinctement chacun des bruits de l'univers, en fut surpris et se demanda d'où venaient de si doux cantiques.

La lumière prenait plaisir à caresser les arbres neufs, couleur d'émeraude. Le soleil, en extase, arriva ce jour-là sur les côtes de la Chine en retard de vingt minutes. Cela fit toute une affaire! Les savants y perdirent : qui, leur latin; qui, leur grec; qui, leur chinois, et barbouillèrent des mémoires variés, tous concluants, heureusement perdus.

Tout était jeune et fort, et beau, et heureux, dans cette île fraîchement éclose. Il n'y avait aucune menace, ni dans l'air, ni dans les bois, ni sur les côtes. L'obscurité elle-même était riante. Les plantes que frôlaient les blancs rayons de la lune, les arbustes que la brise de nuit rafraîchissait, avaient de doux frissons. Tous murmuraient béatement un hymne de reconnaissance, comme le chat ronronne aux heures de quiétude absolue et de voluptueux repos. Les arbres souples et élancés prenaient sous la brise des attitudes d'almée. Les rochers, richement veloutés de mousse, n'avaient pas l'air lourd, pédant et rébarbatif qu'ont d'ordinaire les rochers. Ils paraissaient méditer. Celui qui les eût vus se serait certai-

nement dit que s'ils se taisaient, c'est qu'ils le voulaient bien.

Rien n'avait encore le pressentiment du mal et de la souffrance. L'arbre ne savait rien de la hache; l'oiseau, de la flèche; l'air, des corps en putréfaction; la plage, des ouragans... La nature ignorait son tyran : l'homme, despote et féroce, qui l'opprime, la meurtrit et l'épuise.

« Est-ce fini? » demanda le diable.

Et l'archange ayant répondu affirmativement, Satan leva la main.

Aussitôt la mer eut des frissons; le ciel devint couleur de cendre. La chaleur était suffocante, et il se fit un grand silence. La nature paraissait terrifiée de ce qu'elle pressentait. Dans l'île heureuse, il n'y avait plus un oiseau qui chantât. Tout ce qui pouvait se mouvoir cherchait un abri contre cet ennemi inconnu qui approchait.

Le vent rasa d'abord les vagues, qu'il couvrit d'écume, puis le sol, sur lequel il fit courir des tourbillons de sable. La cime des forêts devint houleuse, comme l'était déjà la surface de la mer. Les arbres, durement balancés, confondaient leurs ramures comme pour se promettre un mutuel secours. Leur terreur s'exhalait en de lugubres craquements.

De larges gouttes de pluie, lourdes et rares d'abord, tombèrent des nuages roux balafrés d'éclairs incessants. Tous les points de l'horizon échangeaient de sourdes menaces. On eût dit que des confins du monde, cachés encore, des monstres sans nombre arrivaient, pressés de se ruer les uns sur les autres

et de se déchirer. Le signal attendu se fit enfin entendre; un coup de tonnerre retentit qui déchaîna les éléments destructeurs.

Les vents soufflèrent avec une violence inconnue, roulant et déchirant les nuages, soulevant des vagues pesantes qu'ils lançaient contre la jeune île épouvantée. La foudre frappait à coups redoublés, allumant de sinistres lueurs dans les montagnes, provoquant la grêle qui déchirait partout le feuillage et ravinait le sol.

Ce n'était rien encore.

De tous les côtés, d'énormes colonnes d'eau se dressèrent sur la mer, leur sommet soudé aux nuages, leur base rivée à l'Océan. Elles se mirent à tourner avec rage, faisant le vide au-dessous et autour d'elles. Tout au haut de leur spirale effroyable brillait « l'œil bleu de la tempête ». Elles avancèrent, aspirant tout sur leur passage, escaladant l'île, desséchant les herbes, tordant les arbres géants, brisant leurs racines et transportant au loin, pêle-mêle avec des quartiers de roche, des amas de terre et de sable. Au bout de quelques minutes, les vagues roulèrent le reste des forêts; les plaines ravagées furent jonchées d'algues.

Quand tout fut dévasté, le mauvais ange fit une trouée dans les nuages pour que le soleil dorât son œuvre et en fît bien ressortir toute l'horreur.

« Vous êtes vraiment terrible et sans pitié, mon frère, dit l'archange, les yeux remplis de larmes.

— Est-ce moi qui ai inventé la foudre, le vent, la grêle et les averses? Non! Seulement je sais m'en

servir à propos. Ceci n'est, du reste, qu'un diminutif anodin du grand déluge. Un chef-d'œuvre, celui-là ! Vrai, j'en ai été jaloux. Le feu de Sodome m'a laissé froid. J'aurais fait mieux. Les plaies d'Égypte avaient du bon...

— Tais-toi, maudit. Ne compare pas tes caprices malfaisants aux éclats salutaires de la justice céleste. La colère du Maître a l'amour de l'humanité pour mobile et le mieux pour but. Quoi que tu fasses, la miséricorde du Très-Haut surpassera ton iniquité. »

L'ange blanc rendit au ciel sa pureté. Sous son regard bienfaisant, Cuba reprit son aspect du premier âge. Mais l'île n'oublia jamais ce jour terrible où lui furent révélées les cruautés de la nature[1]. Parfois encore, en y songeant, elle a des frissons meurtriers.

L'archange ayant pensé ce qu'il voulait, l'île se peupla d'Indiens beaux, intelligents, humains, hospitaliers, sobres et travailleurs, dignes en tous points du paradis qu'ils allaient habiter.

Satan déchaîna contre eux une nouvelle tempête bien autrement redoutable que la première. Il indiqua à Colomb le chemin du Nouveau Monde, tenta Isabelle la Catholique, excita la rapacité des flibustiers de toutes les contrées. Le 28 octobre 1492, une trombe espagnole s'abattit sur l'île heureuse. Mal

[1] L'ouragan est une spécialité dans les Antilles. Le plus ancien que l'on cite est celui de 1498. Depuis cent cinquante ans, 24 ouragans ont ravagé l'île de Cuba; 14 ont eu lieu en octobre. Celui des 10 et 11 octobre 1846 a jeté bas 1872 maisons, englouti ou avarié 19 vaisseaux de guerre, 105 bâtiments marchands, 111 caboteurs, et causé la mort de 114 personnes.

secondé d'abord par Christophe Colomb, par Ocampo, par Diego Colomb et Diego Velasquez, Satan lança en 1539 Ferdinand Soto à la rescousse. Celui-là s'y prit si bien que, quarante-sept ans après, la race indienne était détruite.

« Voilà qui est fait! dit le diable, radieux. Comprends donc enfin, ange incrédule, que l'homme m'appartient. Chaque fois que tu t'aviseras d'opposer l'homme à l'homme, tu seras battu. Ceci dit, continue. »

L'archange baissait le front, écœuré plus encore que découragé. Voyant partout à l'affût des serpents, des animaux devenus féroces, mis en goût par les massacres espagnols, il les détruisit tous.

Satan sourit. Son sourire fit naître des nuées de moustiques qui pendant un instant obscurcirent le ciel. Comme un perruquier de la Régence faisait, à chaque secousse de sa houppe de cygne, voler un nuage de poudre, le diable, à chaque chiquenaude qu'il donnait dans l'air, saupoudrait l'île de diptères voraces. Il improvisa, ce jour-là, des nuées de monstres microscopiques : le *jejen*, qui mérita le nom de *cabalitto del diablo;* la *cucaracha*, une punaise qui vole; l'*araña peluda* (l'araignée crabe), des *scolopendres* par milliers, l'*alacran* (le scorpion), tous venimeux à plaisir; le *comejen*, qui ronge le bois; les *vivijaguas*, l'*hormiga bolicaria;* des fourmis impossibles à détruire qui dévastent les maisons et pillent les garde-manger; la *nigua*, qui s'introduit dans le pied de l'homme, pond sous ses ongles, ronge ses phalanges, donne la fièvre, puis la mort,

si on ne l'enlève pas à temps; le *lancetero,* le *corasi,* le *ʒancudo*...

« Enfant! dit Satan à son ancien collègue, l'homme avait le fer et le plomb pour détruire les fauves. A quelle arme aura-t-il recours pour se débarrasser des infiniment petits? »

Sans répondre, l'archange perfectionna la mer. Il lui donna les tons de l'azur, de l'émeraude, de la turquoise, de l'or en fusion, pendant le jour; ceux de l'indigo, de l'améthyste, du vif-argent, durant la nuit. Il la remplit de phosphorescences et fit courir à sa surface d'inoffensifs éclairs. Il fit naître au fond de l'eau d'immenses prairies voyageuses; sur les rochers, il accrocha des coraux. Sa parole fit surgir de toutes parts une faune, une flore marines à faire mourir de jalousie la faune et la flore terrestres. Des plantes animées se développèrent à l'abri des plantes inertes. L'œil indécis cherchait vainement à qui attribuer la vie, dans ces taillis sous-marins composés d'algues sombres, de fucus, de varechs, de mousses, de bruyères nacrées, d'astrées aux fleurs dures, de madrépores élégants, d'actinies, de polypiers et de coralines. Pareilles à des fleurs de cactus, les anémones de mer s'épanouirent sur toutes les roches. Des millipores couleur de pêche, des patelles safranées striées de pourpre, des nemertes rubanées, des sépias couleur d'arc-en-ciel, se mirent à briller, flotter et onduler le plus gaiement du monde.

« Voilà d'adorables refuges, voilà des morceaux délicats pour mes voraces », dit le diable en riant aux éclats.

Et aussitôt l'archange vit sortir des profondeurs à jamais sombres de l'Océan des légions de requins, d'espadons, de torpilles, de narvals, de physalies vésiculeuses, de méduses aux sécrétions âcres, de zoophytes couverts d'épines, de décapodes cuirassés, de crabes batailleurs. Sur le sable des plages, dans le fouillis des arbustes de la côte, Satan plaça les caïmans en vedette.

« Es-tu convaincu? dit le démon.

— Pas encore. »

L'archange tempéra les effets de l'ardeur du soleil par des pluies abondantes.

Satan répondit à ce bienfait par la fièvre jaune.

« En as-tu assez ? dit-il.

— Pas encore. »

L'archange dota Cuba de la canne à sucre.

Satan imagina la traite, le fouet, le *cepo*..., toutes les horreurs de l'esclavage.

« Te rends-tu ?

— Pas encore. »

Cette fois l'archange fit la Havanaise.

Satan regarda quelque temps cette mignonne créature aux yeux doux, aux longs cheveux, aux dents nacrées, aux pieds mignons, aux mains imperceptibles, et il se dit : « Ce serait dommage! Ne gaspillons pas de pareils trésors. Le mieux est de s'en servir, et je m'en servirai. Si tu le veux, dit le diable à son partenaire, ce coup ne comptera pas. Il me serait aisé de défigurer, d'empoisonner cette petite merveille... J'ai fait plus fort que cela ; mais, vrai!... ce serait dommage. Décide.

— Passons, dit saint Michel.

— Continue. »

L'ange donna à la terre des ressources infinies. Il suffisait de songer aux semailles pour que l'on vît presque aussitôt lever la récolte. Jamais fertilité si grande ne s'était vue, même au temps demeuré célèbre où Joseph gouverna l'Égypte pour le compte de Pharaon.

Alors apparut un petit homme noir mal rasé, les ongles attristés par un liséré sombre, une plume derrière l'oreille, les poches remplies de grimoires crasseux. Le petit homme conduisait en guerre une armée de myrmidons qui brandissaient des grattoirs, des canifs, des poinçons, des plumes d'oie, des timbres secs et des timbres humides, des ciseaux, des bouteilles d'encre et des bâtons de cire à cacheter.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda l'archange, qui fit en arrière un bond de cent lieues.

— Ça ? c'est le *fiscal* et ses *escribanos ;* le fiscal, qui va faire pleuvoir les assignations, les protêts, les actes judiciaires, dont le prix sera sans limite, sur le paysan paresseux. Ça, ce sont les acarus de la chicane, qui vont dévorer le pauvre monde, hypothéquer la terre fertile, éterniser les procès. Ça ? ce sont...

— Assez ! dit l'archange épouvanté ; je me rends. »

Et il s'en fut à tire-d'aile.

« Et mon enjeu ? » cria Satan.

Une plume blanche tomba du ciel.

« Ramasse cela, mon fils, dit le diable au fiscal,

et fais-en bon usage. Cette plume ne s'usera jamais. Elle nous vient d'un immortel. »

Le fiscal sourit. Ce sourire fit peur au diable, qui disparut.

Ceci est une légende qu'on redit à voix basse, quand les portes sont bien closes, d'un bout à l'autre de l'île de Cuba. Je l'ai remise à neuf pour la circonstance.

LI

LA PEUR DU COUTEAU.

J'ai cru pouvoir reproduire et broder une plaisanterie populaire sur M. le fiscal. Je me garderai bien, par exemple, d'attaquer le corps judiciaire. Il prononce ses arrêts avec une sage lenteur, cela est vrai. Le commencement et la fin d'une affaire sont souvent aussi éloignés l'un de l'autre que la tête et la queue du ténia ; mais il fait si chaud à Cuba ! et il y a tant de jours de fête sur le calendrier ! De là à l'accuser de vénalité, d'ignorance, de paresse, il y a loin. Je ne parle que de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu, de ce dont je me suis assuré. La justice fait trop de mécontents, sa clientèle est trop peu édifiante les trois quarts du temps, pour qu'on tienne grand compte des cris que poussent les flagellés. Je ne suis

pas à même de parler de la magistrature coloniale. Critiquer à la légère un corps qu'il est d'utilité publique de respecter, c'est faire acte de mauvais citoyen. Le coquin bénéficie de tout ce qu'on retire de prestige au magistrat. Je n'aime pas assez les coquins pour jouer ce jeu-là.

Ce que je puis assurer, par exemple, c'est que nulle part les duels au papier timbré ne laissent de plus profondes blessures. Aussi n'est-ce qu'à la dernière extrémité que l'on invoque le secours des tribunaux. La peur qu'inspirent les redoutables engrenages du mécanisme judiciaire n'arrête pas seule les plaignants ; la crainte de se faire une affaire avec les délinquants est pour beaucoup dans cette prudente réserve. La police est insuffisante, et l'on ne se sent pas suffisamment protégé.

Un de nos voisins a été volé.

« Venez voir, monsieur, je vous en prie, me dit-il, le trou que ces bandits ont fait dans la devanture de ma boutique. On y passerait à l'aise deux de front. Ils sont entrés dans le sous-sol et m'ont volé vingt caisses de marchandises que j'allais expédier aux États-Unis. C'est une perte de quatre mille piastres que je fais, monsieur, ni plus, ni moins ; et quatre mille piastres, c'est le fruit de deux années de travail. Il me faudra travailler deux ans de plus. Et dire que ce sera pour payer les ripailles que ces voleurs auront faites ! Ah ! les coquins ! Vous vous demandez comment un coup pareil a pu réussir, n'est-ce pas ? Vous êtes surpris que le sereno n'ait rien vu ? Parbleu !... je me suis demandé bien des fois aussi com-

ment cela a pu se faire. La police est si drôlement faite! Ah! du temps de Tacon, les choses se seraient passées autrement. Il y aurait eu quelqu'un de garrotté dans les vingt-quatre heures! Mais de nos jours!... Savez-vous ce qui s'est passé dans notre rue le mois dernier?

— Dans un mois, il s'y passe bien des choses.

— Cela va sans dire. Enfin, vous ne le savez pas?

— J'attends que vous me l'appreniez.

— Eh bien, monsieur, je vais vous le dire. Nous avons pour nous garder deux serenos. Ils parcourent le quartier toute la nuit, vous savez? L'un crie la demande, l'autre crie la réponse à distance. Cela ne sert pas à grand'chose... si ce n'est à prévenir les malfaiteurs de l'approche de la police; mais, enfin, nous avons l'habitude d'entendre cela, et il n'en faut pas davantage pour nous rassurer. Donc, il y a un mois... ou trois semaines..., je ne sais plus au juste, des passants attardés ont arrêté un de nos serenos qui dévalisait une petite boutique de parfumerie.

— Un sereno !

— Oui, monsieur, un sereno.

— Quelle horreur !

— « C'est singulier, se dit l'*alcade,* j'ai entendu toute la nuit crier la demande et la réponse. » Et il avait entendu juste, le digne fonctionnaire; seulement c'était le même sereno qui, d'accord avec son voleur de collègue, criait la demande à un bout de la rue et s'en allait ensuite, toujours courant, crier à l'autre bout la réponse.

— C'étaient deux malins, ces serenos.

— Je ne dis pas que ce soit bête, ce qu'ils ont imaginé; mais c'est canaille. Toujours est-il que j'en suis pour mes quatre mille piastres. Mon coquin de gardien a des onces dans ses poches aujourd'hui, pour sûr. »

La justice, informée du vol, s'en fut chez le négociant pour recevoir sa plainte.

« J'ai appris ce qui vous est arrivé, dit l'alcade.

— De quoi voulez-vous parler?

— De quoi? Eh! mais... du vol dont vous avez été victime.

— On m'a volé?... moi?... En voilà la première nouvelle!

— Je viens de voir les dégâts. On a défoncé la devanture de votre boutique.

— Il y a eu un éboulement dans ma cave; c'est sans doute de cela que vous voulez parler.

— On ne vous a pas volé vingt colis?

— Non, monsieur l'alcade.

— Vingt caisses à destination de New-York?

— Il ne me manque pas un clou.

— On m'avait assuré...

— Un mauvais plaisant vous aura dérangé. Je suis bien désolé de la peine que vous avez prise. Quand ils n'ont rien à conter, les bavards inventent des nouvelles. On ne m'a rien volé. »

Je rencontrai mon voisin quelques jours plus tard.

« Eh bien, lui demandai-je, avez-vous appris quelque chose de nouveau? Vous avez déposé votre plainte?

— Je m'en serais bien gardé. Je n'ai pas d'argent à perdre, et un coup de couteau est vite reçu ! »

Partout la peur de la lame est la même. Avant la venue du général Tacon, le jeu du couteau était un *sport*. Certains amateurs sont demeurés célèbres. Il y a longtemps de cela, grâce à Dieu! On m'a cité une grande famille dont un des membres s'était distingué à ce point que, fier de son adresse, il faisait graver son nom sur la lame de son *cuchillo* et la brisait dans la blessure. C'était sa carte de visite. Toujours il frappait au même endroit. C'était sa marque de fabrique. Le général Tacon ne goûta pas la plaisanterie. Quand elle se sait soutenue, la police est habile. On prit les joueurs de couteau, on prit les assassins vulgaires et l'on garrotta le tout de compagnie. Les couteliers seuls s'en plaignirent.

Hier, un nègre a tué à coups de *navaja*, dans une des rues les plus fréquentées, à onze heures du matin, une pauvre fille qui passait. C'était une petite Chinoise. La perte était grande! On en compte en tout cinquante-sept dans l'île, où triment et travaillent 34,000 fils du Céleste Empire! Le meurtrier n'a pas été arrêté.

Ce matin, un garçon de recette a été accosté, à deux pas de son office, par un nègre en guenilles. « Donne-moi ce que tu portes », dit le voleur. L'employé répondit à cette invitation par un coup de poing sous la mâchoire et se sauva à toutes jambes. Personne n'intervint; le nègre s'esquiva. Du balcon de la maison de banque, quelques commis avaient assisté à cette scène. Ils descendirent en hâte, entou-

rèrent leur camarade en poussant des cris qui le surprirent fort. « Êtes-vous blessé? » lui demandait-on de tous les côtés à la fois. Sa stupeur changea de motif, lorsqu'il se fut aperçu que sa redingote était fendue du collet à la ceinture.

La chronique du couteau est quotidienne; aussi ceux qui esquivent le coup sont-ils presque aussi muets que ceux qui l'ont reçu.

Pour égayer la fin de ce chapitre, laissez-moi vous conter un fait qui s'est passé ces jours derniers au tribunal civil.

Un Catalan de mauvaise mine et de réputation plus déplorable encore était accusé d'avoir volé un cheval. Sa cause était de celles qu'on dédaigne de défendre. Comme il avait jugé inutile de faire choix d'un défenseur, le tribunal lui en donna un d'office.

« Maître Cobre, dit à l'avocat le président, passez avec l'accusé dans la salle voisine. Causez avec ce malheureux et donnez-lui les conseils que sa déplorable situation comporte. Vous reviendrez ensuite, et nous vous entendrons. »

Au bout d'une heure, l'avocat et son client d'aventure n'ayant reparu ni l'un ni l'autre, le tribunal s'impatienta.

« La cause n'est pas si compliquée qu'il faille une heure pour l'examiner, dit le président au greffier. Faites rentrer Me Cobre. »

L'avocat parut aussitôt.

« Eh bien?... où est le prisonnier?

— Le prisonnier, monsieur le président? Il est parti.

— Parti ?

— Certainement. J'ai accompli votre ordre. Son cas était si mauvais que je n'ai pas trouvé de meilleur conseil à lui donner que de prendre la fuite. Il est loin, s'il court encore, et je vous transmets tous ses remercîments. »

TROISIÈME PARTIE

DANS L'INTÉRIEUR DE L'ILE

LII

EN CHEMIN DE FER. — DE LA HAVANE A BATABANO.

J'ai pris place dans un compartiment de forme spéciale.

Comme dans les tramways, le wagon a une portière à chaque bout. Chaque portière est précédée d'une plate-forme. D'une plate-forme à la suivante, un passage est ménagé, et l'on circule d'un bout à l'autre du train. Un espace est réservé au centre des wagons. Près de chaque fenêtre, quatre siéges : deux face à face. Autant de l'autre côté du passage, près de la fenêtre correspondante. Vous voyez cela.

Chaque compartiment a non-seulement un lavabo, mais aussi deux cabinets, sur la porte desquels j'ai copié cette inscription :

« Ces cabinets sont exclusivement réservés aux dames. La compagnie les prie de n'y pas rester plus d'un quart d'heure, afin que toutes les personnes qui en ont besoin puissent en profiter. La compagnie espère que ces cabinets seront res-

pectés par MM. les voyageurs, qui auront la délicatesse de n'y entrer sous aucun prétexte, lors même qu'ils ne seraient pas occupés. »

La nuit est profonde encore. Le train sort lentement de la Havane. Le chauffeur fait danser à l'avant de sa locomotive une grosse cloche. C'est qu'aucune barrière n'interdit le passage. Jamais cependant je n'ai entendu signaler d'accident.

Nous sommes bientôt hors de la ville. Elle n'a pas, comme la plupart des nôtres, d'interminables faubourgs qui la soudent aux cités voisines. Nous voilà en pleine campagne.

L'air est frais, on se sent vivre. La rosée a été abondante, la terre sent bon. Le brouillard est bas. Nous roulons sur une couche d'ouate.

Les palmiers émergent de la brume qui monte lentement. Bientôt leurs troncs, comme de longues colonnades, apparaissent. A son tour, le feuillage est voilé. La lune lance quelques rayons d'adieu entre les arbres luisants. Sur ce paysage de velours noir glissent de longues traînées lumineuses, plus lumineuses que le ciel.

Le jour approche. C'est plutôt une espérance qu'une lueur. Mais voilà que le soleil monte à toute vitesse. La nuit tombe foudroyée. Il n'y a presque pas de transition entre l'obscurité et la lumière. Il faut tout regarder en hâte.

Sur l'horizon qui se teint de pourpre se détachent à profusion de longues bandes noires d'arbres chevelus. La Seïba, le Palmier royal, haut et élancé, reçoivent les premières caresses du jour; les Coco-

tiers n'ont que leurs restes. Un énorme papillon de nuit, surpris par le jour, vient de traverser le wagon, en quête d'un asile.

Le brouillard roule maintenant au ras du sol, en flocons lisérés de lumière. Dans sa brume disparaissent quelque temps les mangotiers, les sapotiers à fruits de nèfles, la fine silhouette des cactus. Le bétail est debout; il broute l'herbe diamantée. Les vaches tendent le cou, lèvent leur tête pour regarder, pardessus la brume, le train qui fuit.

Nous avons traversé *Ciénaga*. Nous nous arrêtons à *Almendarès,* à sept milles et demi de la Havane. Le jour se lève pour nous montrer la terre la plus riche du monde, privée de culture. Le sol appartient au conseil de la ville.

L'île de Cuba, dont l'étendue est de vingt-sept mille milles carrés, n'a que 1,400,000 habitants; à peine de quoi peupler Paris. Les bras indigènes sont insuffisants pour l'exploiter tout entière. Un quart seulement de son étendue est cultivée. Trois races s'y trouvent en présence :

La race blanche, qui comprend 764,750 individus;

La race noire, qui en comprend 594,428;

La race asiatique, qui n'en compte que 34,050...

Au diable la statistique! Voyez ce beau rayon de soleil! Dans une heure, il nous brûlera. Je n'ai pas le courage de lui en vouloir d'avance. Je le maudirai plus tard. Il moire les eaux de l'Almendarès, un adorable ruisseau auquel la station a emprunté son nom. Des pins d'Otaïti l'encadrent. Comme les princes en bonne fortune, l'Almendarès change à chaque

instant de nom; il prend de distance en distance celui des propriétaires riverains.

Nous longeons le *Potrero del Ferro*, un hôpital de fous, lugubre et banal.

Le brouillard se retire à regret. Il voile les travaux de l'aqueduc, qui, faute de fonds, demeurent inachevés. Il y a pourtant autant de surveillants que de nègres sur le chantier.

Sur la marge du chemin, les femmes et les enfants de couleur plient le genou et s'inclinent devant le train qui passe.

Voici à notre droite une mare adorable. Elle a accaparé toute la lumière. La terre qui l'encadre est sombre encore. A fleur d'eau, au milieu des reflets d'étoiles, volent deux canards sauvages, pour ainsi dire enlacés dans les ailes l'un de l'autre.

Autour de moi tout le monde chante, siffle ou fredonne le *Miserere* du *Trovatore*. Depuis que j'ai mis le pied dans l'île, cet air me poursuit. Dans les rues, les orgues le torturent; au théâtre Tacon, on l'exécute; dans les salons, les pianos l'écorchent; dans les bals, on le travestit... *Miserere! Miserere!*

Le ciel est bleu lapis au-dessus de ma tête. Je laisse derrière moi quelques étoiles tenaces.

Le mangotier abonde de ce côté. Ses branches plient sous le poids de ses fruits. Les graines glissent hors des mangos trop mûrs et couvrent le sol. Les porcs nettoient le pied des arbres. Parlez du mango aux créoles, si vous voulez voir étinceler leurs yeux. Rarement je leur ai entendu citer les fleurs de leurs pays; en revanche, leur cœur a toujours battu la

chamade, lorsque j'ai prononcé les noms chéris de leurs fruits : *aguacate, almendro, anon, caimito, coco, corojo, guanábana, guanábana cimarron, granada, limon, mamey colorado, mamey de Santo Domingo, mamoncillo, marañon, naranja de China, poma rosa, sapote, tamarindo, toronja, uvas de caleta,* etc., ou ceux de leurs légumes bien-aimés : *berengenas, brócoli, calabaza, coliflor, chayote, palmito, pimiento, remolacha, yerba-buena, frijoles negros,* et la bienheureuse *banane,* que l'on mange frite, en daube, au sirop, crue, cuite, verte, blette, etc.

Nous arrivons à la *Aguada del Cura,* une station qui n'a ni curé ni fontaine. La terre est grasse et rouge, rouge de ce beau ton chaud des poteries étrusques. A perte de vue, comme le blé en Beauce, je vois des champs d'ananas. Ils doivent escalader l'horizon et continuer dans l'infini. A peine alternent-ils, de loin en loin, avec les plaines de maïs couronnées de panaches d'argent.

On récolte les palmes. Il faut avoir bien soin de ne pas casser les feuilles. Celui qui les arrache tue l'arbre.

Tout ici est exagéré. La clochette des haies est cloche, le gramen est canne à sucre, le chardon est ananas, la pomme de terre est igname.

Nous arrivons à *Rincon,* à *quatorze millas inglesas* de la Havane. Le soleil paraît à l'horizon. Le brouillard est si épais encore au ras du sol, que l'astre a plutôt l'air d'argent que d'or.

Saluez ! Voilà le chemin royal de la *Vuelta de Abajo.* Ce n'est pas parce qu'il est rempli de fleurs

et d'herbes adorables, que je vous invite à vous prosterner, non ! Il conduit au pays sans pareil où pousse le meilleur tabac du monde. Il y a là vingt-huit lieues de trésors. Le reste du tabac de l'île est exquis; celui-là est invraisemblable.

Pourquoi le tabac de la Vuelta de Abajo vaut-il mieux que celui de Matanzas ou de Cienfuegos? Je vous répondrai quand vous m'aurez appris pourquoi le marronnier du 20 mars est en feuille avant ses collègues; pourquoi le sauterne vaut 8 francs, et le château-yquem 16 francs la bouteille.

Les troupeaux dorment à l'ombre des bosquets de bambou. Partout les mangotiers sont en fleur.

Au pied de la sierra de Bejucal, la terre est plus rouge encore qu'elle ne l'était à Aguada del Cura. A chaque instant le train fait lever des nuages d'oiselets au plumage métallique. Nous traversons *Bejucal* et *Quivican*. A *San Felipe,* nous changeons de train.

Le buffet est aussitôt assiégé. Quelle richesse de tons ont les fruits qu'on nous offre! A chaque coin de table se dresse un cochon de lait rôti, vite abattu et dépecé. Aux voyageurs restés dans les wagons, des marchands empressés offrent les oranges monstres de Puerto Rico, des bananes, des ananas, du fromage de chèvre, des *yemas* et l'eau fraîche des cocos cueillis à l'aube.

La station ne vaudrait pas, en Europe, le prix des oiseaux qui viennent de se poser sur son toit. Que ne donnerait-on pas de ce *carpintero* blanc et noir, coiffé de rouge, qui bavarde là-bas auprès de ce bouvreuil couleur émeraude, qui se donne des airs de

perroquet? Autour des arbres voisins voltigent le *negrito*, le *tomeguin*, le *sinsonte*, un maître chanteur, celui-là! et le *tocororo* et le colibri.

Le transbordement des bagages se fait « à la papa ».

Un nègre de Guinée, un colosse, le torse nu, porte sur sa tête, avec un soin extrême, un carton à chapeau microscopique. A le voir souffler, à l'entendre geindre, préoccupé de conserver son colis en équilibre, on croirait qu'il transporte un fardeau écrasant et précieux. Comme le taureau, le nègre se sert de préférence du front et du garrot, lorsqu'il doit faire usage de sa force.

Il existe dans la sierra Maestra, juridiction de Santiago de Cuba, un *cafetal* modèle. Ses produits sont recherchés d'un bout à l'autre de l'île. Tout le monde vous dira que la *garrapata* qui en sort vaut mieux que le plus fin *caracolillo* des plantations rivales. Ses cent nègres s'y portent à ravir, et je mets en fait qu'ils ne changeraient pas leur sort d'esclave contre celui de plus d'un électeur... éligible de ma connaissance. C'est qu'ils ont un *mayoral* comme on n'en voit guère, un mayoral comme on n'en voit pas, un mayoral aussi ferme que sensible, habile à mettre d'accord la philanthropie et la traite. Un vrai tour de force, cela!

Don Hernandez regardait un soir défiler les noirs du cafetal, qui rapportaient du *molino de aventar* dans de grandes mannes, les grains du café triés et parés. Le front courbé par le poids de la charge, ils s'en allaient clopin-clopant, suant, soufflant, sans

oser proférer une plainte. Don Hernandez se demanda s'il ne serait pas à la fois plus humain et plus avantageux de charger sa grenaille dans des brouettes. M. l'administrateur voulut bien trouver l'idée pratique; M. le docteur voulut bien ne pas la trouver saugrenue. Aussi, un mois après, les travailleurs reçurent-ils tous une belle brouette neuve, avec laquelle ils s'en furent à l'*aventador*, et qu'ils rapportèrent pleine, *sur leur tête*, comme ils avaient l'habitude de le faire de leur manne d'osier.

Le ricin croît partout, comme font chez nous les mauvaises herbes. Autour des poteaux du télégraphe s'enroulent des lianes fleuries. Les fils servent d'espalier. Les dépêches, en passant, font vibrer les clochettes.

Dans chacun des wagons circule un marchand de billets de la loterie royale.

Trois ouvriers ont entrepris de changer des traverses. Pendant les trente minutes que j'ai passées à San Felipe, chacun d'eux a donné douze coups de pioche et a fumé trois cigarettes. Ils reçoivent deux piastres par jour, pour dix heures de ce travail. Chacun des deux cent quarante coups de pioche qu'ils donnent revient à près de cinq centimes. Est-ce cela que l'on appelle en Europe « travailler comme un nègre »?

Le transbordement des bagages continue lentement. Jamais un noir n'enlève un colis. Il le fait avancer, tantôt sur un angle, tantôt sur un autre, jusqu'à ce que les charnières soient toutes brisées.

J'ai saisi au vol le dialogue suivant. Un inspecteur des chemins de fer qui voyage avec nous adresse paternellement quelques reproches au chef de gare.

« Polonico, mon ami, on se plaint de vous. Il paraît que vous n'êtes jamais à la station.

— Si j'y étais toujours, monsieur l'inspecteur, comment pourrais-je surveiller ma sucrerie ?

— Donnez votre démission, mon cher, et restez à votre *Ingenio*.

— Vous n'y pensez pas, monsieur l'inspecteur ! Si je donne ma démission, où prendrais-je l'argent pour entretenir ma sucrerie ? »

M. l'inspecteur ne trouve rien à répondre.

Les malles s'ouvrent, et leur contenu roule et demeure sur la chaussée, si l'on n'a pas eu le soin de les corder solidement. On ramasse les épaves après le départ du train.

Une odeur écœurante et fade empoisonne l'air autour des wagons de troisième classe, les seuls dans lesquels les nègres sont admis. Il n'est fait d'exception que pour les nourrices.

Le train repart.

A chaque instant, un *guajiro*, fièrement campé sur son cheval isabelle, le *machete* au côté, de lourds éperons d'argent aux talons, escorte le train à toute bride. Il boit l'air avec ivresse. Le vent fait claquer les bouts du foulard qui flotte sur sa nuque, à l'ombre de son chapeau de paille fine. Il tient soigneusement sous son bras gauche un coq de combat, la tête et le dessus du croupion soigneusement plumés, les ailes

fixées au corps, les pattes armées de lames effilées. La terre grasse fait au cheval des balzanes rouges.

Un voyageur essoufflé, arpentant à toutes jambes un chemin de traverse, a fait, de loin, signe au mécanicien qu'il désirerait monter dans le train. La locomotive, en bonne personne qu'elle est, a ralenti sa marche. Le voyageur escalade la clôture et grimpe sur la plate-forme du dernier wagon.

« Si la route est mauvaise, franchis-la vite », dit un proverbe espagnol que les chemins de fer ont pris à la lettre. La voie est-elle bonne, le train trottine ses douze kilomètres à l'heure; il en fera quatre-vingts au besoin, si elle est en mauvais état.

La chaleur est suffocante. Le convoi roule doucement. Sous les rayons du soleil vainqueur, tout est silencieux, tout est immobile. La nature est domptée. La pensée, aussi bien que le corps, s'engourdit. Les paupières deviennent lourdes; l'éclat du jour les blesse. Les voyageurs dorment, le cigare aux lèvres. Je m'assoupis malgré moi jusqu'à Batabano.

LIII

EN MER. — DE BATABANO A CIENFUEGOS.

Après le *Vivid*, le *Rubis*, le *Tasmanian* et l'*Eider*, salut au *Rapido!*

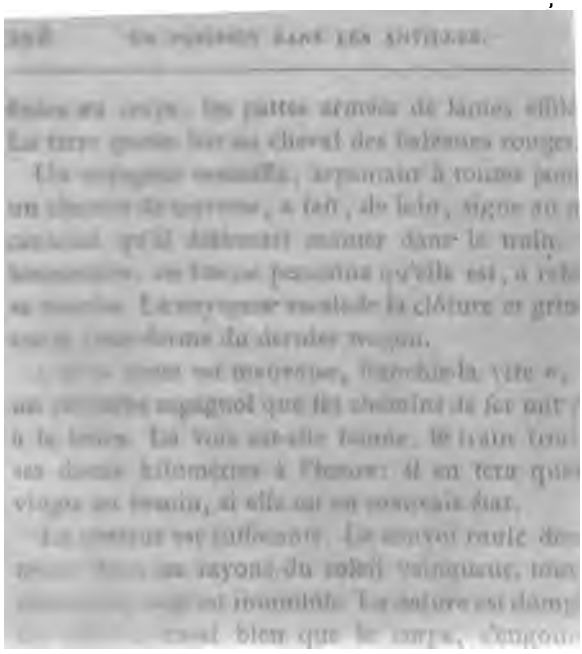
Le *Rapido* est un bateau à aubes, tout habillé de

[illegible] les pattes armées de lames effilé[illegible]
La terre [illegible] cheval des baléares rouges.

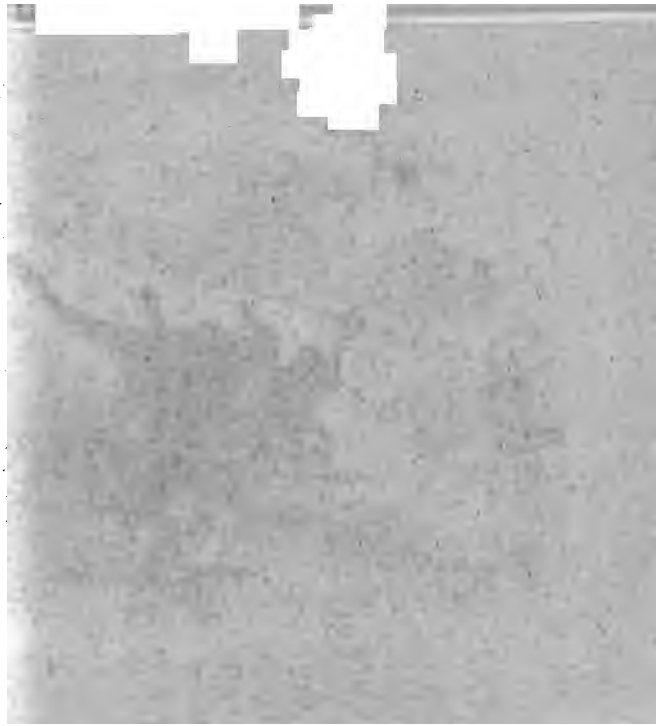
Un [illegible], arpentant à toutes jam[illegible]
un [illegible], a fait, de loin, signe au [illegible]
[illegible] qu'il [illegible] dans le train.
[illegible] qu'elle est, a [illegible]
[illegible] la clôture et gri[illegible]
[illegible] du dernier wagon.

[illegible] est mauvaise, franchir la vite [illegible],
un [illegible] espagnol que les chemins de fer ont [illegible]
à la [illegible]. La voie est-elle bonne, le train [illegible]
ses douze kilomètres à l'heure; il en fera que[illegible]
vingt au besoin, si elle est en mauvais état.

La [illegible] est suffocante. Le convoi roule [illegible]
[illegible] rayons du soleil vainqueur, tou[illegible]
[illegible] est immobile. La nature est dom[illegible]
[illegible] bien que le corps, s'engou[illegible]



Chapitre LV. — Le Guajiro (page 207).



anc comme une vrai créole qu'il est. En faction
evant les « Jardins de la Reine », il va et vient,
us les mercredis, de Batabano à Cienfuegos et
rinidad ; tous les samedis, de Trinidad à Cienfuegos
Batabano. Le prix du passage est de douze piastres
our les voyageurs de poupe, six piastres pour les
oyageurs de proue et quatre piastres pour le fretin.

Je fais choix d'une cabine aérée, et vogue la galère !
e *Rapido* n'a pas l'air méchant. La mer sommeille.
lle ne remuerait pas pour un empire. Le moindre
ouvement la mettrait en nage, sans doute.

Après m'être assuré un hamac sortable, je visite le
ateau. Impossible de traverser le pont ; le roof l'a
nvahi. Toute la promenade extérieure se borne à
n balcon, sur lequel, d'ailleurs, personne ne va.
alons à l'avant, salons à l'arrière. Peu de dames. De
a machine, on domine le pont. La *Stewardesse* est
ne Catalane à l'œil actif, aux hanches oscillantes,
u teint de cuivre, aux cheveux luisants, au corse
ourmenté comme le pays des Kroumirs, à la parole
rompte et tenace. Depuis six ans, elle fait seule le
ervice des cabines à bord du *Rapido*. Que de ser-
ices elle a dû rendre depuis six ans !

Les passagers jouent au loto. On jouerait aux jon-
hets, tant le bateau glisse doucement. Voyez repré-
entez-vous une partie de loto à bord du *Tasmanian*.
es cartons sans cesse démarqués, les boules roulant
le bâbord à tribord pour retourner de tribord à bâbord,
chaque fois que l'on va les ramasser... Que sais-je !
Ici nous avons affaire à une bonne petite mer de
amille qui frissonne, tout au plus, quand un vais-

blanc comme une vrai créole qu'il est. En faction devant les « Jardins de la Reine », il va et vient, tous les mercredis, de Batabano à Cienfuegos et Trinidad; tous les samedis, de Trinidad à Cienfuegos et Batabano. Le prix du passage est de douze piastres pour les voyageurs de poupe, six piastres pour les voyageurs de proue et quatre piastres pour le fretin.

Je fais choix d'une cabine aérée, et vogue la galère! Le *Rapido* n'a pas l'air méchant. La mer sommeille. Elle ne remuerait pas pour un empire. Le moindre mouvement la mettrait en nage, sans doute.

Après m'être assuré un hamac sortable, je visite le bateau. Impossible de traverser le pont; le rouf l'a envahi. Toute la promenade extérieure se borne à un balcon, sur lequel, d'ailleurs, personne ne va. Salons à l'avant, salons à l'arrière. Peu de dames. De la machine, on domine le pont. La *Stewardesse* est une Catalane à l'œil actif, aux hanches oscillantes, au teint de cuivre, aux cheveux luisants, au torse tourmenté comme le pays des Kroumirs, à la parole prompte et tenace. Depuis six ans, elle fait seule le service des cabines à bord du *Rapido*. Que de services elle a dû rendre depuis six ans!

Les passagers jouent au loto. On jouerait aux jonchets, tant le bateau glisse doucement. Vous représentez-vous une partie de loto à bord du *Tasmanian*: les cartons sans cesse démarqués, les boules roulant de bâbord à tribord pour retourner de tribord à bâbord, chaque fois que l'on va les ramasser?... Que sais-je! Ici nous avons affaire à une bonne petite mer de famille qui frissonne, tout au plus, quand un vais-

seau la chatouille. On prendrait bien plus souvent le bateau de Saint-Cloud, s'il ne bougeait pas plus que le *Rapido*.

Toujours la terre est en vue, couverte de verdure. Il semble, par moments, que les forêts descendent dans la mer pour s'y baigner et y boire. De grands troupeaux de cèdres et de palmiers s'y reflètent.

Nous naviguons au milieu d'îlots verdoyants. Après le *Cayo Buenavista*, le *Cayo Cruz*, et celui de *Monterey*, à l'est de la *Punta gorda*. Tous ces jardins sont bordés de mangliers dont les rameaux enchevêtrés plongent dans l'eau et y prennent racine. Dans ces dédales, les poissons se réfugient, les caïmans dorment, les requins font la sieste, les pélicans perchent, les mollusques se cramponnent, tandis que, dans les hautes branches, les perroquets sautillent en caquetant. Il y a tout un monde dans ce fouillis.

Où donc est l'équipage?

L'équipage mange des oranges dans l'entre-pont. On dirait que le bateau connaît sa route. Il serpente, sans hésiter, entre les îlots et les bancs de sable; personne ne paraît s'occuper de lui.

La mer devient de plus en plus transparente. Le soleil traverse la vague; il éclaire franchement le fond au-dessus duquel nous glissons. On dirait une chaussée de marbre blanc. Les poissons ont l'air de voler sous le navire, à travers des nuages verts composés de plantes fines que le mouvement des aubes agite un instant. L'eau n'a pas les tons crus de la baie de Saint-Thomas, elle est d'un vert laiteux qui se modifie et devient bleu en approchant de l'horizon.

En me penchant au-dessus du bord, séduit par le paysage sous-marin, j'ai vu deux petits pieds nus sortir d'une cabine, comme la gueule des canons, hors des sabords. Plus loin, j'en ai vu d'autres... puis d'autres encore, toute une exposition de pieds mignons et purs de forme, ponctuant de tons rosés les flancs du navire, comme les pêches près de mûrir, sur le mur blanc de l'espalier. Les passagères dorment les pieds à l'air.

Je viens de causer avec une vieille dame créole ravie de trouver à qui parler français. Elle a passé deux mois à Paris et déclare à qui veut l'entendre que c'est la première ville du monde. Elle n'a vu ni nos musées, ni nos bibliothèques, ni l'intérieur de nos monuments, ni Versailles, ni Saint-Germain; elle ne sait rien de nos institutions, rien de notre littérature, mais elle se plaît à constater qu'il n'y a dans aucun autre pays du monde des magasins aussi bien assortis, des marchandes de modes qui aient autant de « chic », des corsetières aussi habiles, des restaurants aussi élégants et des théâtres aussi « drôles ». Elle met une certaine affectation à étaler son savoir, à montrer qu'aucune des finesses de notre langue ne lui est inconnue.

« J'adore le marché aux fleurs de la Madeleine. On y respire tous les parfums de l'arc-en-ciel. Quelle foule, le vendredi! J'y allais avec ma fille. Elle ne me quittait pas d'une obole. Nous revenions chargées de fleurs à bouche que veux-tu. Ah! Paris!... C'est la plus belle ville du monde. Ceux qui ne la connaissent pas, je les plains... jusqu'au bord. Et quel

climat ! Ce n'est pas comme ici. Dieu ! si j'avais autant de mille livres de rente qu'il fait chaud, je me fixerais à Paris. »

Près d'elle se tenait une vieille personne aux allures enfantines, qui nous écoutait en souriant. Je crus devoir lui adresser la parole.

« Madame ! »

Elle m'interrompit aussitôt :

« Pas encore... monsieur ! »

Elle n'était *encore*, en effet, que demoiselle, mais elle ne désespérait de rien.

Dans l'entre-pont, une quarantaine de soldats, le bonnet de police sur l'oreille, cherchent à passer gaiement le temps. L'un deux, vrai gavroche d'Andalousie, engage toutes sortes de paris. Il offre de ramasser, sans que ses talons quittent le plancher, un grain de riz posé à terre, à une distance convenue; ou bien encore, de lancer au loin sur un point désigné une pièce de monnaie posée sur le bout de son soulier. Il est la coqueluche des mulâtresses.

Les Chinois, couchés sur les bagages empilés, regardent tout ce qui se passe, les yeux à demi clos, et haussent les épaules lorsqu'ils sont certains de ne pas être vus.

Les garçons du bord lavent les couverts dans l'eau sale des cuvettes. L'eau de savon ! rien ne vaut cela pour nettoyer l'argenterie.

Ugolin au moment de donner à ses fils un premier coup de dent, le docteur Tanner après quarante jours de jeûne scientifique, les naufragés de la *Méduse* eussent tous reculé devant les agapes du *Rapido*.

Quels combats, cependant, à l'heure des repas! Si l'on n'était que spectateur de ces luttes écœurantes, peut-être en rirait-on; mais lorsqu'il faut se jeter dans la mêlée, le cœur vous monte aux lèvres.

Le couvert est mis en bas, près de la machine. Dès que les assiettes sont alignées sur la table, les passagers prennent, le long du mur, leur poste de bataille. Ils suivent de l'œil, comme les fauves affamés de quelque ménagerie en détresse, les monstruosités culinaires qui défilent. Le riz ponctué d'immondices qui témoignent de l'excellente digestion des rats; les volailles qui eussent été pigeons en Angleterre et mauviettes en Normandie; les poissons noyés dans l'huile catalane, encadrés d'oignons crus; les ragoûts, redoutables problèmes!... rien, non, rien ne les décourage. Ah! les ragoûts du bord, quels souvenirs ils réveillent! Quel amour a donc la marine internationale pour ces amas de rogatons? Partout des morceaux de quelque chose de tiède dans de l'eau grasse. Et, pour compléter l'écœurement, des bouffées d'huile chaude, presque aussi nauséabonde que celles qu'exhalent les fourneaux, arrivent de la machine.

Un des servants monte sur le pont, armé d'une cloche. Aussitôt chaque passager saisit convulsivement sa fourchette et son couteau. Debout, les yeux brillants, l'oreille au guet, les mâchoires frissonnantes, il attend le signal.

Que va-t-il se passer? A quel massacre vais-je assister? Je songe involontairement aux conjurés du 24 août 1572, attendant le glas de Saint-Germain l'Auxerrois pour égorger les hérétiques, à la Pâque

sicilienne de 1288, et j'étouffe un cri d'angoisse lorsque résonne le premier coup de cloche.

La mêlée est affreuse. Tout les plats sont attaqués à la fois. La nappe se couvre de sauce. Deux, trois, quatre fourchettes piquent le même morceau que chacun tire à soi. On déchire les volailles. Des doigts expéditifs luttent de vitesse avec les couverts. Mon voisin jure comme un possédé; il a voulu saisir un poulet qu'un concurrent s'apprêtait à découper. Son doigt saigne dans le jus. Il ne lâche pas le morceau pour si peu, non! Les plats sont vides avant que la cloche ait cessé de tinter. On gratte les os; on se dispute les derniers copeaux, les dernières miettes; on picore les débris... Et moi, je bénis les voraces qui m'ont sauvé de ce dîner.

Je remonte écœuré sur le pont et baigne en hâte mon regard souillé dans la mer transparente. Dans l'eau vert tendre courent des poissons d'or, d'argent et de nacre. Le soleil les couvre de paillettes. Deux marsouins jouent dans l'écume que soulèvent les aubes. Ils se pourchassent, bondissent hors de l'eau, disparaissent dans les herbes, reviennent souffler à la surface, et commencent, sous une pluie de perles, une partie de saute-mouton la plus comique du monde.

Les bêtes m'ont bientôt fait oublier les hommes, et je les en remercie.

LIV

CIENFUEGOS. — UNE DOMPTEUSE DE SCORPIONS.

Le port de Cienfuegos est le plus beau, le plus vaste, le mieux abrité, le plus profond, le plus sûr, le plus limpide de l'île de Cuba, et peut-être même du globe. Les flottes nationales, impériales et royales des États-Unis, d'Angleterre, de Russie, d'Espagne, d'Italie et de France s'y prélasseraient à l'aise, en toute sécurité. Quatre rivières, la plupart navigables, y viennent aboutir : le Damuji, le Salado, le Caonao et l'Arimao. Ce paradis nautique est d'un accès facile. Il serait malaisé toutefois d'en forcer la porte si l'on se mettait sérieusement en tête de la tenir close. Les clefs de bronze du port apparaissent aux embrasures du *Castillo de Jagua*. Le trousseau se compose de dix pièces : quatre de 18 sur l'esplanade, quatre de 24 et deux de 8. On a souvent appelé la baie de Cienfuegos « le grand port des Amériques ». Tout justifie ce nom, qui date de la conquête. Cette mer intérieure n'a pas moins de quinze lieues maritimes de côtes, sans compter l'embouchure de ses rivières navigables. Son étendue est de dix milles de long sur quatre et demi de large. Vous voyez qu'on peut s'y démener à l'aise.

Au fond de la baie, là où devrait s'élever une des

villes les plus vastes, les plus prospères du monde, somnole une petite, toute petite ville de porcelaine de Sèvres, aux maisons en pâte tendre roses, bleues, vertes et jaunes.

Si j'avais des millions, j'achèterais ce pays, j'y planterais un port digne de la baie, et j'obtiendrais certainement alors la concession du chemin de fer projeté depuis tant d'années, qui doit relier, par Villa-Clara, Cienfuegos à Matanzas et la Havane, le Sud au Nord. Vingt ans après, mes millions seraient devenus milliards. Le percement de l'isthme de Panama transformera fatalement les destinées des ports du sud de l'île de Cuba. L'avenir est à Cienfuegos. Ce que je dis là se réalisera... sauf en ce qui me concerne! Cela se fera... *mañana*... demain. J'aimerais mieux pour Cienfuegos être certain que cela se fît dans vingt ans. Il y a si loin d'aujourd'hui à demain dans les Antilles!

Vous qui voulez savoir si une ville est heureuse, si l'on y vit paisible, exempt de préoccupations politiques, si les affaires y sont prospères, si les jours y sont riants, si les nuits y sont douces, consultez les feuilles du recensement, les tables statistiques de la population. Si la colonne réservée aux naissances est encombrée, plantez là votre tente. Loin de moi la pensée de vous inciter à joindre vos efforts aux efforts constatés, cela ne me regarde pas; mais les contrées envahies par la marmaille sont les contrées bénies, celles où l'avenir n'a pas de menaces, où le présent suffit au travailleur, où la famille est encore solidement groupée, où les époux, s'ils se brouillent par-

fois, se raccommodent toujours... Je n'irai pas plus avant dans mes déductions, certain que vous les pressentez.

Eh bien, ce critérium une fois admis, Cienfuegos est la ville heureuse par excellence. La femme ne le cède en rien au sol fertile. Ce qui s'y inscrit de naissances est phénoménal. Deux regards qui se croisent ne sont pas sans dangers. Je ne reçois pas une lettre de ce pays béni sans apprendre dix mariages, dix grossesses, vingt naissances..., et je reçois deux lettres par mois! Si je m'extasie sur cette fécondité antédiluvienne : « Que voulez-vous? me répond-on; nous n'avons pas de théâtre. »

Dans ce pays sans pareil, j'ai un cousin et une cousine. Voilà de braves gens!... bons, hospitaliers, souriants, serviables... On n'en fait plus comme cela, hélas! Je ne sais rien de plus touchant, de plus réjouissant à voir que la grande table du dimanche, toute couverte de fleurs et de fruits éclatants, autour de laquelle prennent place : le grand-père, la grand'-mère, les fils, les filles, les gendres et seize petits-enfants, en attendant mieux. N'est-ce pas beau, ce petit couvert aux vingt-cinq convives, tous bien unis?

Et tout ce monde-là aime la France... j'allais dire « à la française »; non, hélas! ils aiment plus notre patrie qu'on ne l'aime d'ordinaire chez nous. A peine l'a-t-on perdue de vue qu'on l'adore, cette France mutilée, en dépit de ses défauts, de ses caprices, de ses violences. Ce n'est pas le seul bien qu'on n'apprécie vraiment qu'après l'avoir perdu.

Donc, dans ce radieux petit coin du monde on aime la France. Une petite cousine à moi fait seule exception à la règle. C'est une Américaine à outrance, une pure Yankee. Pour elle, il n'y a de courage, de talent, de beauté, de droiture, de tout ce qui est bien et bon enfin, qu'à l'ombre du drapeau étoilé.

« Vous êtes timides, vous autres Français. Dame! vous êtes vieux dans la famille des peuples. Vous êtes des nerveux, pas autre chose. Votre force, votre courage, tout en vous est factice et passager. On ne sait jamais si vous aurez le lendemain le courage de la veille. »

Et comme je me récriais :

« Venez avec moi dans le jardin, ajouta-t-elle; je vous le prouverai. »

Je suivis en souriant ma petite cousine : une jolie petite cousine, par parenthèse! Sa robe blanche faisait bien ressortir les tons chauds, les contours exquis de ses bras, de ses épaules. Il semblait que ses cheveux blonds et or savamment enroulés allaient se dénouer et rouler près de terre; mais ce désordre était voulu. Le vent se fût essoufflé en vain, s'il eût tenté de les embroussailler.

Au fond du jardin, au pied du mur de clôture, ma cousine me fit voir un amas de planches vermoulues. Elles devaient être entassées là depuis longtemps, car elles étaient recouvertes à demi de fleurs et de mousse.

« Soulevez cela, voulez-vous, mon cher cousin de France? »

J'obéis. Sur l'herbe foulée, je vis courir, affolés,

des scolopendres, des araignées velues, des scorpions roux.

La jeune fille s'assit avec calme sur ce repaire, et dit en me tendant la main :

« Venez près de moi, petit Français; nous serons ici à merveille pour parler de votre pays. »

Et elle croisa l'un sur l'autre ses petits pieds, ses petits pieds presque nus, tant ses bas étaient fins, tant ses chaussures de soie étaient peu de chose.

J'avoue que j'hésitai. Ce va-et-vient de monstres venimeux me troublait. J'étais à la fois inquiet et écœuré. Ma cousine rit de si bon cœur que le rouge me monta au visage.

« Ne restez pas là, je vous en prie », lui dis-je en prenant la main qu'elle me tendait, dans l'espoir de l'attirer à moi et de l'entraîner.

Elle résista.

« Ah! Français que vous êtes, s'écria-t-elle, vous n'avez aucun des mérites qu'on vous attribue... et que vous vous attribuez. Que voilà donc un galant cavalier! Il refuse de prendre place auprès d'une jeune fille qui l'appelle, parce qu'il a peur des araignées! Vous n'êtes que des don Juan surfaits, des Amadis de pacotille, des...

— Levez-vous, Éva, et je prendrai votre place, je vous le promets.

— Je ne m'en irai pas. Voyez si vous voulez vous asseoir auprès de moi. »

Je me serais assis sur le gril de saint Laurent, dans le tonneau de Régulus, tant ma cousine avait l'air moqueur.

« A la bonne heure ! me dit-elle, vous voilà digne d'être Yankee.

— Nous voilà dignes de Charenton !... me dis-je en regardant le troupeau d'arachnides et de mille-pattes exaspérés qui prenait ses ébats sur la jupe blanche de ma cousine et sur mon beau pantalon cylindré.

— Maintenant, dit la jeune fille, donnez-moi le bras. »

Et nous fîmes plusieurs fois ainsi le tour du jardin, mouchetés de bêtes venimeuses. Chaque fois que l'une d'elles approchait de sa taille, Éva lui administrait une pichenette qui l'envoyait au loin.

« Merci, me dit ma cousine en rentrant, vous m'avez fait faire une promenade charmante. Un mois ici vous formera, vous verrez. Un rien vous épouvante en Europe, tandis qu'ici... »

La jeune fille n'acheva pas sa phrase. Elle poussa un grand cri, devint blême, s'appuya contre la muraille, une main sur le visage, l'autre sur le cœur.

« Éva, qu'avez-vous? lui demandai-je, convaincu qu'un scorpion l'avait piquée.

— Une souris !... cria-t-elle, j'ai vu passer une souris !... Rentrons vite. J'ai horreur de ces bêtes-là. »

Le hasard m'offrait un facile triomphe. Je l'ai dédaigné. M'en a-t-on su gré? J'en doute.

LV

LES GUAJIROS[1], LES PAYSANS BLANCS DE CUBA.

Aucun des types si variés, si étranges, qui composent et caractérisent la population de l'île de Cuba, n'est plus intéressant à étudier que le *Guajiro*. Le paysan blanc a une physionomie toute spéciale.

A-t-il du sang de flibustier dans les veines, ce hardi compagnon au teint de cuivre? Son courage, son audace aveugle permettent de le supposer. Il tient du Catalan par l'habileté avec laquelle il sait traiter et conclure une affaire; il tient de l'Andalous par son amour pour la paresse. Il est à la fois franc et habile, aventureux et hâbleur. La superstition lui tient lieu de religion.

Quelquefois le Guajiro travaille, mais la grande majorité aime mieux se priver du nécessaire, en priver les siens, manger une banane, grignoter le fruit d'un *yucca*, arroser ce maigre repas d'eau claire, se vêtir de loques, que de fouiller du soc de sa charrue la terre la plus fertile, la plus riche et la plus prodigue du monde.

Il y a plusieurs variétés de travailleurs :

Le *sabanero*, qui garde les troupeaux à cheval;

[1] Prière instante de prononcer *Guahiros*.

Le *montero*, qui les accompagne à pied;

Le *peon de ganados*, qui les escorte sur les chemins;

Le *mayoral*, qui tient en respect les nègres dans les habitations : sucreries ou cafetals;

Le *guajiro* proprement dit, qui travaille la terre, élève des bestiaux et de la volaille pour son propre compte.

Ce dernier est, sans contredit, le plus intéressant à étudier. Couché sur un siége frais, tendu de peau de vache, il suit de l'œil, en fumant, sa femme qui se démène. Rarement il a un nègre à son service. La guajira, entourée des petits qui s'accrochent à ses jupons, lave le pauvre linge, fait cuire le repas, gourmande la marmaille toujours abondante au pays de misère, prêche la patience aux affamés. Ce va-et-vient a bientôt lassé l'époux, qui s'étend dans un coin sombre sur son *catre*, après s'être fait préparer une tasse de café qu'il boit à petites gorgées, après avoir allumé un nouveau cigare dont il préserve la cendre blanche avec grand soin.

J'ai souvent visité ces habitations dont l'aspect révèle dès le premier abord la paresse du maître.

Pauvre guajira! à quoi bon te tuer à la tâche? A quoi bon nettoyer, frotter, raccommoder un mobilier composé de quatre siéges dépareillés garnis de lambeaux de cuir, d'un tronc d'arbre surmonté d'une écuelle qui depuis longtemps te tient lieu de lavabo, d'une caisse mal d'aplomb qui sert de table? A quoi bon te mettre en nage pour balayer le sol plein d'ornières?... Comment tenir en état la cuisine, dont le

foyer mal façonné remplit le logis de fumée? Pour compléter le tableau, tendez de tous les côtés des cordes sur lesquelles sèche le linge; appliquez sur le mur une planche qui supporte la batterie de cuisine; placez dans un coin sombre un filtre de terre poreuse, et voilà l'inventaire achevé. Y a-t-il lieu de se tuer, je vous le demande, pour tenir cela en ordre? A travers les cloisons mal jointes, les parasites entrent en bourdonnant.

Nulle part le logis du laboureur n'a si piteuse mine; et c'est sur le sol le plus fertile du monde qu'il projette son ombre.

Si l'homme porte un pantalon de grosse toile écrue ou rayée fixé à la taille, sur la peau, par une ceinture de cuir, une chemise grossière qui flotte pardessus le pantalon; s'il attache, sous son chapeau de paille de *yarey*, un mouchoir de coton dont les bouts en lambeaux pendent sur son cou; s'il chausse des brodequins de cuir de porc, la femme n'est pas mieux partagée.

Ne fait-elle pas pitié, la guajira, avec sa robe de *zaraza*[1] en guenilles, couverte de bouquets fanés, ses pieds nus dans des savates de nankin, ses épaules hâlées malgré la cascarilla, qu'un mouchoir protége à regret, avec ses boucles d'oreilles dépareillées de corail ou d'écaille et ses longs cheveux embroussaillés, qu'un peigne édenté en or français retient comme il peut?

S'il survient une visite, à moins que l'on ait affaire

[1] Étoffe de coton blanc avec un semis de bouquets.

à un voisin, les enfants se mettent à hurler; ils courent de tous les côtés, se heurtent, se renversent, cherchent les coins les plus sombres, comme s'ils s'attendaient à être mis à mort.

Les jours de fête, par exemple, tout change d'aspect. Si le mari va aux coqs, si quelque affaire intéressante l'appelle en ville, il tire de quelque cachette ses effets les plus beaux. Il chausse ses souliers de veau à clous; il endosse des vêtements de toile, cylindrés au blanchissage, luisants comme de la tôle vernie. Il arbore cinq ou six foulards aux couleurs éclatantes, des foulards d'un réal et demi, s'il vous plaît! un en bandoulière, un roulé autour du cou, un noué autour de la tête, sous le chapeau, un dans chaque poche et dont les bouts pendent jusqu'aux chevilles. Il ceint son *machete* à lourde poignée d'argent, et alors!... Dieu le père n'est plus son cousin.

Si la guajira va à quelque baptême, si elle célèbre la Pâques ou bien si elle va danser le *zapateo*, elle chausse ses souliers de taffetas jaunes, verts ou rouges, et des bas fins de coton couleur de safran. Il faut voir comme sa robe de mousseline, courte de jupe, dessine bien sa taille et fait saillir ses hanches. Elle jette sur son cou un mouchoir à ramages, pique dans ses cheveux une fleur de *mer pacifique* et s'enveloppe, luxe suprême! dans un châle de bourre de soie. Sa toilette est complète lorsqu'elle a couvert ses doigts de bagues françaises, achetées au colporteur.

S'il y a deux chevaux à l'écurie, le ménage les fait sortir, et je vous réponds qu'on soigne autant l'accoutrement des bêtes que celui des gens. La queue

est tressée avec soin, tournée avec grâce, et fixée au troussequin de la selle. Il n'est pas rare que des rubans égayent la crinière. Les harnais sont rehaussés de clous d'argent, et le cheval de la *mujer* aura près de l'oreille une branche de *coralillo*. S'il n'y a qu'un cheval, le mari s'installe à l'arrière, la femme à l'avant, et en route!

Jamais vous ne verrez la guajira monter de la sorte qu'avec son époux ou ses parents. Elle s'appuie alors sur la poitrine de son compagnon, qui l'enlace du bras gauche. C'est un groupe charmant, je vous assure, car le guajiro est un beau et fier cavalier, mieux d'aplomb sur sa monture que sur ses deux jambes; car la guajira est, la plupart du temps, une adorable créature, femme jusqu'au bout des ongles.

Lorsque vous rencontrez aux champs cette étrange paysanne des tropiques, courant, les pieds nus, après la volaille en maraude, le bas de sa robe de *nipis* teinté par la terre rouge, adorablement décolletée, les bras nus, une fleur dans les cheveux, un bouquet à la ceinture, vous croyez voir une princesse des contes de Perrault, mise par quelque fée hargneuse en pénitence.

La guajira, familière avec toutes les femmes, est respectueuse avec tous les hommes. Elle se lève devant ces derniers et les salue au passage. C'est que ses compagnons ont une fierté native et une force musculaire qui lui imposent.

Jamais les guajiros ne travaillent en commun. Chez les autres, ils consentent à diriger la culture, à mater les esclaves, à surveiller les troupeaux, à con-

duire les attelages, à dresser les chevaux et les mules; chez eux, ils daigneront guider la charrue et faire les semailles. Quelques-uns s'abaissent jusqu'à cultiver des fruits. Ne leur demandez pas davantage! Ils laissent le reste aux esclaves.

Le guajiro est plus négociant que cultivateur. Nul mieux que lui ne sait entamer, conduire et conclure une affaire.

Toujours à cheval, armé de son inséparable *machete* et de son parasol, les jours de tournée, il entre dans toutes les tavernes du chemin. Là, il passe des heures entières à parler de ses récoltes, de ses troupeaux, de ses prouesses, de ses procès et de ses bonnes fortunes.

Cavalier sans égal, il ne met pied à terre que lorsqu'il ne peut pas faire autrement. Tant que le jour dure, à un piquet, près de la porte, son cheval demeure attaché. J'ai vu un guajiro se mettre en selle devant sa demeure, sans autre but que d'aller à la cuisine allumer son cigare; le cigare allumé, remonter à cheval pour refaire le tour du logis, plutôt que de traverser à pied la salle à manger.

L'enfance des guajiros a mille rapports avec celle de la bête. Leur vie se passe au milieu des animaux, qui les traitent de compère et compagnon.

La faim attire les mioches au logis à l'heure des repas; mais à peine les plats sont-ils vides, qu'ils retournent sur le fumier, dans le purin, se vautrer et se battre. Ils se mordent, s'égratignent en poussant des cris qui n'attirent plus l'attention de la famille. S'ils se taisent, la mère s'inquiète. « Que font

donc les petits? se dit-elle. Je ne les entends plus. Ils organisent quelque mauvais coup, bien sûr! » Et presque toujours elle a raison.

Les *guajiritos* s'exercent à prendre des lézards avec des lazos de crin. Ils grimpent dans les arbres, qu'ils dévalisent. Peu leur importe que la récolte soit mûre ou verte. Ils martyrisent la volaille, volent les œufs du poulailler dont ils trouent la coquille avec une épine et qu'ils replacent vides dans le nid. Ils se faufilent dans la porcherie et piquent les porcs avec un bois pointu pour les entendre crier. Quand leur famille est exaspérée, lorsqu'ils ont martyrisé tous les animaux de la maison, ils vont au loin chercher d'autres souffre-douleur! Là, ils attaquent les ruches à coups de pierres, ils dévalisent les nids pour s'en jeter les œufs au visage... Tel est le prologue de la vie du guajiro.

Ces jours heureux ont une fin. Le père songe à utiliser la marmaille. Il est temps de mater et d'instruire ce peloton indiscipliné. Le guajirito apprend à tresser les hamacs en fil de jonc; il dresse les chiens à harceler les bœufs paresseux. Il s'exerce à plumer les poulets morts de maladie, à les parer, à leur couper la crête et la barbiche pour qu'ils paraissent jeunes et délicats, et fassent bonne figure au marché; il apprend à jouer à la *gallina ciega* et à la *luna lunera*. Il commence à prendre goût aux contes de Pedro Urdemalas et donne la chasse au *cocuyos*[1], qu'il attire en agitant des tisons ardents, et qu'il em-

[1] Insectes lumineux.

prisonne dans une batiste fine pour éclairer sa chambre la nuit.

Allez donc demander à un enfant élevé de la sorte qu'il se penche attentif sur l'A B C de don J. N. de la Torre, qu'il trace avec succès, à grands coups de plume de dindon, des bâtons, fussent-ils gros et tortus, lorsque son père ne l'y pousse pas et qu'il n'existe aucun professeur dans le pays! Autant demander aux sauterelles de marcher par pelotons et au pas.

Tout petiot, il vient à chaque instant se faire câliner par sa mère. Il cherche dans ses bras un refuge lorsque les aînés le maltraitent. Toujours ingénieux, s'il se réveille dans le milieu de la nuit, il en profite pour crier à tue-tête. Il réveille toute la maison, jure qu'il a rêvé de mort, que, les yeux tout grands ouverts, il a vu des choses effroyables, qu'un caméléon de feu courait sur son oreille, que les *cangrejos*[1] lui ont pincé les jambes... tout cela pour se faufiler dans le lit maternel.

Nu la plupart du temps, toujours mal peigné, les cheveux brûlés par le soleil et remplis de terre, les ongles longs et dentelés, nul n'est aussi braillard et turbulent. S'il dit quelque obscénité, toute la famille tombe en extase. « Quelle précocité! Quelle gentillesse! Quelle malice! Que de finesse!... Ce ne sera pas un homme comme les autres. » Ce n'est plus de l'extase, c'est du délire, lorsqu'il imite le bœuf, la chèvre, le coq, le chien, l'oiseau de nuit, ou lors-

[1] Crabes de terre.

qu'il contrefait ses voisins. Qu'un étranger se présente, aussitôt il devient muet. Il disparaît dans un coin sombre ou sous un meuble. Si on le sort de sa cachette, il baisse la tête, prend l'air boudeur et roule des yeux féroces. Si on lui parle, il secoue les épaules sans bouger.

Dès que le duvet lui vient au menton et sur les joues, dès que sa voix commence à muer, il change brusquement d'allures. Il ne craint pas de se laver et revêt avec satisfaction le pantalon et la chemise de toile de Hollande. C'est lui qui donne aux cochons la graine de palmiste et le maïs; qui conduit les bêtes à l'abreuvoir et prépare les rations. Il donne aux cadets, qui n'y comprennent rien, des conseils qu'il n'eût pas suivis la veille, et des taloches qui tombent toujours à propos. Il aide son père au temps du labourage et se charge des semailles. Tout ce qu'il a vu sans le comprendre renaît dans son esprit illuminé. Ce que son père a appris par routine, il l'apprend de même : à quelle époque récolter le riz, le maïs, la *remolacha,* les *berengenas,* les *calabaças,* ou les *brócolis;* quand il convient de cueillir ou d'abattre le coco, la banane, la *guanabana,* les *hicacos* ou les *mangos;* dans quelle saison telle ou telle semence se met dans le sillon, et quelle variété de terre lui convient : la rouge, la noire ou la mulâtre.

De nouveaux instincts surgissent en lui et chassent les anciens. Il devient hardi, téméraire. Le danger l'attire. Il veut encombrer de prouesses les quelques heures qui le séparent encore du jour où les femmes feront attention à lui.

Au moindre bruit qui retentit la nuit autour de la maison, il se lève, part en courant, et excite les chiens qui tombent en arrêt devant les mille riens auxquels la lune prête un aspect fantastique. Si dix fois il croit entendre rôder, dix fois il recommence; et comme il faut peu de brise pour faire tinter le feuillage, il passe souvent la nuit debout.

C'est lui qui dresse les chevaux, et ce n'est pas une petite affaire, dame! que de mettre pour la première fois la selle et le mors à un poulain qui a toujours vécu à l'état sauvage. Il est à cheval comme sur sa chaise. La bête a beau ruer, se débattre, hennir, entreprendre des courses folles, c'est peine perdue; il la domptera. Il faut le voir droit sur sa bête, les jarrets tendus, on le croirait debout à quelques pieds du sol. A peine ploie-t-il le genou pour mettre pied à terre.

Sans autre arme qu'un couteau, sans autre escorte que ses chiens, il s'en va, battant les buissons, à la recherche des nègres marrons.

Il prend grand plaisir aussi à rendre furieux les taureaux paisibles, afin de jouer avec eux. S'il rapporte sa peau intacte, c'est grâce aux branches auxquelles il a su s'accrocher à propos, et qui lui ont permis de bondir par-dessus la bête furieuse et déroutée.

Il déclare la guerre aux agoutis et aux serpents. A tout propos, il engage des paris. Tantôt il s'agit d'atteindre à cheval un but éloigné, ou de sauter le fossé le plus large, ou bien encore de remonter à la nage un courant rapide, de cueillir le coco le plus

élevé, ou de couper d'un seul coup de son sabre la branche la plus grosse et la plus dure.

Son audace l'abandonnera, par exemple, s'il s'agit de traverser seul, à la nuit close, l'enceinte d'un cimetière, de franchir une colline ou de stationner à l'ombre d'un platane, de peur d'y voir rôder quelque lumière, d'y entendre des gémissements et des bruits de ferraille. Aucun habitant de ce monde, en plein jour, ne le fera reculer d'une semelle; aux prises avec une illusion, il épuisera la liste des lâchetés.

Il avance en âge. Les femmes le regardent du coin de l'œil... Enfin!... Il va falloir compter avec cette recrue. Il est homme. Les filles parlent de lui entre elles; elles analysent ses mérites, ses défauts et ses ressources. Elles sourient et chuchotent en le regardant passer.

Le besoin d'exercer sa vigueur naissante le poussait à aider son père nuit et jour. Il courait au-devant des aventures, avide de se connaître et de s'affirmer. Mais voilà l'ennemi dans la place, et le pauvre diable ne sait plus où il en est. L'amour : un amour vague et latent, hôte invisible dont tout atteste la présence et que rien ne révèle; un ensemble de sentiments qui le troublent et de sensations qui le surprennent, l'amour brûle son sang et le paralyse. Il s'agite, inquiet, comme un convalescent que l'orage tourmente.

Le père trouve qu'il change et veut qu'il se purge. La mère sourit, hausse les épaules et baise au front le néophyte. Si le père insiste : « Laisse donc le garçon tranquille », dit-elle. Puis, comparant, attristée,

la tendresse dont elle était autrefois le prétexte et celle qu'elle inspire à son époux : « Cela passera! » ajoute-t-elle en soupirant.

Le guajirito regarde longtemps les femmes; il les suit sans savoir pourquoi, et, s'il se hasarde à leur adresser la parole, il se tait presque aussitôt.

Comme tout est changé!

Il se levait avant le jour, attelait ses bœufs, et traçait, à la clarté des étoiles, deux ou trois sillons. Il trouve maintenant la terre trop dure; il préfère attendre pour se mettre à l'œuvre, que des pluies improbables l'aient détrempée. Elle ébrécherait sans profit la charrue.

Les nuits lui paraissent interminables. Il s'étend tout le jour, à l'écart, sous les arbres, et rêve, les yeux tout grands ouverts fixés sur le ciel bleu.

Il devançait l'heure des repas. On citait son appétit et sa belle humeur. Nul ne savait mieux que lui composer et chanter des airs de danse. Il est passé, ce temps-là! Il oublie souvent de rentrer; il devient taciturne, et la salive lui fait défaut dès le quatrième vers d'une chanson.

Il se vêtissait uniquement pour faire comme tout le monde, trouvant les loques plus fraîches, plus souples, plus agréables à endosser que les habits neufs; et voilà qu'il se trouve mal mis. On l'a vu se laver plusieurs fois dans la même semaine, et il porte envie au mayoral de la sucrerie voisine qui ne porte que des vêtements de toile blanche cylindrée, des cravates ponceau et des chemises fines de toile de Hollande ornées de boutons de pierreries.

S'il rencontre quelque belle fille, qu'il la connaisse ou non, il fait caracoler son cheval, tout en corrigeant tant bien que mal les imperfections de sa toilette.

Tout cela met le père de mauvaise humeur. Dès qu'il fronce les sourcils, la mère tire du sac aux souvenirs quelque histoire du temps de ses fiançailles. « Te rappelles-tu?... » dit-elle, et le guajiro, subitement radouci, rit aux éclats en songeant aux bons tours qu'il faisait dans sa jeunesse. « Tu vois bien... reprend alors la guajira de sa voix la plus câline. Tu en as fait bien d'autres! et tu as eu raison. La terre fermente au temps des semailles. Nous n'avons pas le droit de chagriner le petit. »

C'est souvent la mère qui indique à son fils dérouté celle qu'il aime. Cela lui est d'autant plus facile que les trois quarts du temps le guajirito aime l'amour, l'amour impersonnel; et il accepte, comme une amie révélée, celle que ses parents ont choisie.

La façon dont le guajiro installe et construit sa maison est des plus primitives. Ce qu'il lui faut, c'est un abri. Peu lui importe le reste. Il n'a aucun souci du confort, du bien-être, de l'élégance. La pierre, la brique, la tuile, la chaux, sont pour lui des objets de luxe. L'écorce des palmiers remplace tout cela. Et, vrai! si le feu n'y prenait pas pour un oui, pour un non, il n'y aurait rien de mieux sous le soleil.

Tout le monde peut se construire un logis frais à plaisir, semblable à celui des guajiros, sans le secours des architectes, des maçons, des entrepreneurs, des charpentiers... et de tout le reste. Cela n'est pas à dédaigner. Je veux vous en donner la recette.

Il faut, avant tout, faire une ample provision de feuilles et d'écorces de palmier, botteler les palmes, parer l'écorce et tailler ensuite les poutres et les lattes. Un enfant intelligent et robuste en viendrait à bout. Lorsqu'on a planté en terre, à une profondeur de trois pieds, ses poteaux, lorsque l'on a bien foulé la terre pour la consolider alentour, on complète la carcasse de la maison en ajustant horizontalement les poutres, au sommet des poteaux. Comme c'est simple!

Cela fait, on pose les solives en angles qui serviront d'échafaudage à la toiture. On les réunit par un faîtage léger, et l'on complète ces premiers éléments de charpente en reliant le tout par des lattes. Vous voyez sûrement cela d'ici. Quant au crépissage, on en vient tout aussi aisément à bout. On resserre les mailles de la charpente en ajoutant au premier réseau de lattes, horizontalement posées, de nouvelles rangées verticales. On remplit les vides d'herbes sèches et de boue, et si l'on veut y mettre un brin de coquetterie, on polit cet enduit de son mieux avant de le blanchir à la chaux. La majorité se contente d'appliquer, sans plus de façons, une couche d'écorces de palmier sur la charpente. La toiture est faite de *yagua* ou de chaume, quelquefois aussi de touffes de jonc soigneusement bottelées, qui résistent à merveille au soleil et à la pluie... quand le vent ne les emporte pas.

La plupart des maisons sont précédées d'une galerie couverte qui projette son ombre sur la façade. Quant à la distribution intérieure, elle est plus simple encore que le reste. Une pièce au centre, une de

chaque côté. L'air et la lumière entrent par la porte étroite qui les réunit. Pas de fenêtres; elles coûteraient plus cher que le reste de l'édifice... et puis, les rendez-vous s'y donneraient la nuit trop facilement.

Une quatrième porte conduit au *comedor* (réfectoire), large galerie abritée par une toiture que soutiennent quatre poteaux. Près de là sont groupés la cuisine, la porcherie et le poulailler, que surmonte la *barbacoa,* vaste soupente où l'on entasse le fourrage et les débarras.

Ce n'est pas difficile à faire, une maison, comme vous voyez.

Ne visitez pas la cuisine si vous avez l'estomac pointilleux; vous en sortiriez rassasié pour longtemps.

La batterie se compose de deux ou trois casseroles. Chacune d'elles ayant sa destination, toujours la même, la ménagère se garde bien de les nettoyer. Le surplus de la veille grossit la portion du jour. Nettoyer, c'est gaspiller les restes.

Je dois encore porter sur l'inventaire un mortier pour broyer le café, piler les bananes, écorcer le riz et préparer le *fufú;* un pilon de bois dur pour battre la viande

Au toit pendent des toiles d'araignée que la fumée a remplies de graillon. Le chien va et vient. Il commence à coups de langue le nettoyage de la vaisselle qu'on n'achève pas toujours. Les poules familières couvrent le sol d'ordures qui vous font glisser à chaque pas. Que serait-ce si la cuisine n'était pas au grand air! Une toiture de *yagua* abrite à peine le foyer de la pluie. L'ennemi, c'est la poussière. Rien

n'en peut préserver. Rien ne peut non plus barrer le passage à l'insupportable odeur qui vient de la porcherie.

Le guajiro est le plus imprévoyant des hommes. lui demandez pas d'entreprendre chaque chose à temps, d'attendre qu'une besogne soit accomplie ir en commencer une autre. C'est un enfant plein lusions.

qu'il a trouvé un mc au de terre à tribut, il e la graine et confie au ciel le soin de préparer écolte. Venir en aide eu! ce serait douter de toute-puissan Le n'est pas homme à lui re une pareille tendre seconder celui a créé le ciel e t llons donc!... ce serait se montrer trop présompt Le laboureur se croise pieusement, modestement les bras, et laisse toute liberté d'action à la Providence. Il ne ferait, en travaillant, qu'embrouiller les choses. La nature sait mieux que lui ce qu'elle a à faire. Comme il ne la gêne en rien, il ne faut pas qu'elle se trompe, par exemple! Si elle ne le favorise pas, il n'a pas assez de malédictions à lui adresser. Si elle lui sourit, je ne jurerais pas qu'il l'en remercie. Elle n'a fait que son devoir.

Imprévoyant comme lui seul, il ne profite jamais des années d'abondance pour parer aux années de disette. A l'entendre, Dieu lui a imposé la plus dure des tâches, il est le paria de la création.

La conséquence de tout cela ne se fait pas attendre. Lorsque arrive le jour de payer le tribut, le terrible 1er août! le guajiro n'est pas en mesure. Le maître

du sol met hypothèque sur les nègres, poursuit le retardataire, son contrat en main; les juges, les avocats, les *escribanos* se mettent à ses trousses, et pour terminer l'affaire, saisissent les esclaves.

Il faut alors entendre le guajiro maudire Dieu, les hommes, le ciel, la terre, la justice, l'Espagne... il n'oublie que lui seul, au cours de ses malédictions, lui, l'auteur de sa ruine.

Que peut-il faire alors?

Discrédité, il ne trouve à louer que des terres improductives, sur lesquelles il se débat... trop tard.

J'ai dit que c'était un enfant, le guajiro. C'en est un, en effet, ce grand chenapan à l'air féroce, toujours le sabre au côté et le couteau à la ceinture. Il ne sait rien des choses les plus élémentaires de la vie. Tout le déroute. A peine a-t-il mis dix fois le pied à la ville. Pour lui, la terre est une grande île entourée d'eau, qui a une porte d'entrée qui est la Havane, et une porte de sortie qui est Santiago. Dans cette île, Dieu a mis des femmes, des chevaux, du tabac et des coqs pour réjouir le guajiro et des escribanos pour le torturer.

J'ai connu un pauvre diable de laboureur qui se nommait Ignacio Narigon. Les gens de justice commençaient à lui travailler les côtes pour un ou deux termes en retard. Ces diables de gens-là, quand ils s'y mettent, c'est pire que les mites dans l'armoire aux lainages. Notre homme, certain matin, vit arriver du papier timbré. Il se demanda ce que ce grimoire pouvait bien être. Il y avait de grands tortillons qui n'étaient ni des dessins, ni des lettres, des ronds

bleus et noirs avec de vilains petits bonshommes dedans, et puis des grands pains à cacheter sur lesquels on avait fixé des papiers découpés en dents de scie. On ne savait pas ce que cela voulait dire, et cela vous faisait froid dans le dos tout de même.

Les voisins, consultés, décidèrent que ce ne pouvait être qu'une image cabalistique destinée à jeter des sorts.

Ignacio Narigon, sa femme et ses enfants, épouvantés, passèrent la nuit en prières, appelant toutes les malédictions du ciel et tous les supplices de l'enfer sur celui qui leur avait fait un pareil envoi.

Au petit jour, le guajiro porta le papier timbré à l'église et pria le curé de l'arroser copieusement d'eau bénite. Celui-ci fit ce qu'on lui demandait, empocha quelques réaux pour sa peine; après quoi il apprit à son paroissien ce dont il s'agissait.

Quand le pauvre garçon comprit qu'au lieu du diable cornufourchu, il avait un notaire à ses trousses, sa frayeur ne connut plus de bornes. Le diable, songez donc! avec des signes de croix, on finit toujours par s'en débarrasser, tandis qu'on n'a jamais vu un notaire se contenter de cette monnaie-là. Bien qu'il n'eût aucun espoir de l'attendrir, Ignacio Narigon résolut de rendre visite à son oppresseur. Il s'en fut dans ce but à Villa-Clara.

L'étude de l'escribano était en réparation. Toutes les pièces du rez-de-chaussée, remplies d'ordinaire d'escribanillitos crasseux et de liasses poussiéreuses, étaient vides. Le trottoir était couvert de gravois et de débris de charpente. Le soleil marquait midi, les

ouvriers faisaient la sieste. S'il eût été une autre heure que midi, ils eussent été absents tout de même; seulement, c'eût été pour un autre motif. Comme on devait repeindre la façade, une haute échelle était appuyée sur le logis.

L'officier public et son état-major s'étaient installés au premier étage, au milieu d'une sierra de dossiers et de paperasses. En embuscade, comme les araignées du plafond, le notaire, par un trou pratiqué dans le plancher, voyait entrer et sortir ses victimes.

Pour le guajiro, parler à un escribano ou caresser un tigre à jeun, cela revient au même. Ignacio Narigon s'était mis en chemin comme le chien qu'on fouette.

En voyant dans quel état était la notairerie, il se crut sauvé. On démolissait l'étude, il avait du temps devant lui. Sa conscience ne pourrait rien lui reprocher s'il tournait les talons. Sa confiance le perdit. Persuadé que la maison était vide, il résolut de braver l'ennemi absent.

« Eh! cria-t-il, en frappant le mur de la poignée de son lourd *machete,* eh!... par où entre-t-on ici? »

Une voix sinistre tombant du plafond lui répondit :

« Par l'escalier, parbleu! Par où voulez-vous que ce soit? » Ignacio Narigon fit un bond de côté, comme si la foudre l'eût menacé. Le meurtrier d'Abel dut prendre une attitude analogue, lorsque des cieux marbrés par les éclairs, tomba la phrase célèbre : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

L'escalier! Où pouvait bien être l'escalier? Le guajiro avait toujours vécu de plain-pied. Ses doigts

lui eussent suffi pour compter les maisons à étage qu'il avait vues depuis sa venue au monde; jamais il n'en avait parcouru aucune. Le malheureux allait, venait, tournait, courait, d'une pièce à l'autre, épouvanté par la pensée de mécontenter son persécuteur.

Le notaire, ne comprenant pas que son client pût mettre autant de temps à franchir les vingt marches qui conduisent au « bel étage », mit le nez au judas improvisé dans le plancher. Un coup sec retentit sur la persienne. Un clerc s'élança et ouvrit la croisée.

« Je vous salue humblement, monsieur l'escribano, dit en sautant dans l'étude Ignacio Narigon qui avait pris l'échelle pour un escalier et la fenêtre pour une porte. Votre escalier gagnerait à avoir une rampe. »

De vrais enfants, en somme, vous le voyez, les guajiros.

LVI

CIENFUEGOS. — HEURE MATINALE.

J'ai soif de verdure. Le bleu m'écœure. Assez d'azur, d'indigo, de saphir, de lapis. Me voilà dans le Sud, loin, bien loin des grandes villes; j'ai droit, sinon à une forêt absolument vierge, du moins à des splendeurs de végétation inconnues en Europe. Il me faut des arbres échevelés, des lianes odorantes, des oiseaux-

mouches moins grands que des papillons, des insectes plus grands que des oiseaux-mouches, des perroquets nasillards volant de branche en branche, des singes grimaciers, tout un monde nouveau.

En route! L'air est frais encore. La ville se réveille. Les maisons élégantes aux toitures cannelées comme des clochetons de pagode, aux terrasses fleuries, alternent avec les cahutes à l'aspect misérable. On se croirait dans une ville de bains qui se fonde.

Voici le laitier.

Il suit à cheval ses vaches graves et recueillies. Les veaux gambadent sur la chaussée et les trottoirs, flairant à chaque instant le pis maternel. De peur qu'ils n'entament mal à propos la part des clients, on les a soigneusement muselés. Arrivé devant le logis de la pratique, le laitier fait halte et descend de cheval, sa mesure à la main. Le troupeau s'arrête. Ses mugissements attirent sur le pas de la porte le *mayordomo* et la *cocinera*.

Les bêtes cherchent dans les fentes du trottoir quelque touffe d'herbe à broutiller. Elles allongent le cou et glissent leurs naseaux entre les barreaux des croisées, en quête des restes de pain et des épluchures que les serviteurs leur distribuent tous les matins. Le laitier choisit la nourrice, enlève au petit sa muselière et lui donne chacun des pis à amorcer. Puis, le lait venu, il attache le veau à une des jambes de devant de la mère, s'agenouille et trait la quantité demandée.

Dans les boutiques, les commis en manches de chemise, la cigarette aux lèvres, enveloppent d'un

nuage de fumée la marchandise avariée que l'acheteur voudrait considérer de trop près.

Tout le monde travaille à regret, bien résolu à faire le moins de besogne possible.

La négresse traîne sur la chaussée les plis frangés d'ordures de sa longue robe à volants. Elle sera décolletée ce soir. Ce matin, elle a jeté sur ses épaules un châle *régulièrement* placé de travers, dont elle retient la pointe droite sous le bras gauche. Son chignon crépu, que la nature ni le peigne n'ont pu carder, est accompagné de bandeaux lisses et trempés d'huile parfumée, achetée chez la bonne faiseuse.

J'entends en passant le tic tac précipité des ciseaux d'un coiffeur en vogue. Le bruit cesse; l'artiste sort de sa boutique. Il a saisi du bout de ses ciseaux une *coucaracha* gonflée et puante, il la coupe en deux sur le trottoir, rentre et reprend sa besogne : *tic tac tac tac, tic tac tac tac.* Les cheveux du client en garderont quelque chose.

Mon attention est attirée par un spectacle plus riant. Des négrillonnes ont apporté sous une porte cochère une volière remplie de ramiers.

« Philomela! crie une voix lointaine.

— Señora?

— Que fais-tu?

— Je lave les pattes des pigeons.

— Celedonia?

— Señora?

— Que fais-tu?

— Je tiens les pigeons dont Philomela lave les pattes.

— Proserpina!

— Señora?

— Que fais-tu?

— Je tiens la baille d'eau de savon, pendant que Philomela et Celedonia lavent les pattes des pigeons, señora.

— Pelagia!

— Señora?

— Que fais-tu?

— Je regarde si Philomela, Celedonia et Proserpina font bien leur besogne, señora. »

Voilà, certes, des pigeons bien servis!

J'ai bientôt traversé la ville et laissé derrière moi les dernières maisons de planches.

A droite, la mer dort dans le cadre de la baie, immobile et paisible comme un baby dans sa crèche.

Une caravane entre dans Cienfuegos. Dix mules chargées de *maloja* soulèvent un nuage épais de poussière. Rien n'est plus drôle que ce chapelet de bêtes attachées l'une à l'autre, qui commence par un nègre et finit par un chien.

Enfin! je suis dans la campagne.

En attendant mieux, voici une mare, reste fétide des dernières averses. Passons.

Une ombre glisse rapidement sur le sol. C'est sans doute un oiseau inconnu qui me souhaite la bienvenue. Je lève la tête... Non! c'est l'éternel vautour vain, l'*urubu* en quête de viande corrompue.

Je ne vois pas encore d'arbres géants, mais voilà les buissons au-dessus desquels voltigent deux des papillons les plus communs de France, peut-être rares

ici : la grande et la petite tortue, le papillon polychlore et le papillon de l'ortie. Dans ces broussailles, les fleurs font défaut; en revanche, le vent y a traîné des loques qui achèvent d'y moisir en compagnie de savates écœurantes à voir, de fragments de chapeaux de paille et de boîtes de conserves vides et défoncées.

Un cri bien connu me fait tourner la tête. Je ne me trompe pas..., un perroquet piaille près d'ici. Enfin! je vais te voir voler en liberté. Qui es-tu, toi que j'entends le premier sur la terre d'Amérique? ara, cacatois ou perruche? C'est de ce côté qu'il est perché. J'avance doucement, courbé, n'osant plus respirer, de peur d'effaroucher le trésor ailé qui caquette de l'autre côté de la haie. J'ai grand'peine à écarter les branches aux longues épines qui m'ensanglantent les mains, et je découvre une cabane à la fenêtre de laquelle pend une cage, une cage dans laquelle un cendrillot crie à perdre haleine : « Almorzartes, coco! » ce qui est la *Marseillaise* des perroquets cubains, comme : « As-tu déjeuné, Jacquot? » est celle des nasillards de France.

LVII

LE CIMETIÈRE DE CIENFUEGOS.

Au loin, dans les sables, là où l'homme n'a pas trouvé le sol assez fertile pour planter, assez solide

pour bâtir, là où les *cangrejos*[1] creusent leurs trous, où l'*arubu*[2], repu d'ordures, vient faire la sieste, s'élève le cimetière de Cienfuegos. Il est situé au bout d'une presqu'île sablonneuse bordée de mangliers rabougris, de joncs, de cañabrava et de palmiers nains. L'arbre de mort, le mancenillier, y pousse aussi, digne voisin du cimetière.

En dépit de l'homme, la Nature est demeurée belle. A chaque ravage nouveau, elle a répondu par un sourire. On a beau brûler ses herbes, ses plantes, ses arbustes, elle trouve toujours moyen de sauver quelques graines et les confie au vent, semeur habile, qui enfouit ces trésors préservés. Plus prévoyante, plus soigneuse, plus humaine que l'homme, elle a lancé ses lianes à l'assaut des murailles dégradées du jardin des morts; elle a couvert de fleurs les crevasses, multiplié les racines pour consolider les pierres ébranlées; elle a fait courir ses lézards au soleil et chanter ses oiseaux à l'ombre. La mer bleue encadre la pointe; au loin, des collines vertes encadrent la mer bleue.

L'homme est vite oublié dans ce désert, et l'on y peut entendre distinctement, pour peu qu'on se recueille, les paroles fortifiantes qu'échangent, à deux pas des morts, Dieu et la Nature.

Le *pinus casuarina*, continuellement agité par la brise, frissonne. Je crois entendre le doux bruissement de la mer phocéenne, lorsque, par une belle nuit silencieuse, elle roule en se jouant ses coquilles

[1] Crabes de terre.
[2] Vautour nain.

sur le sable. Ce sont les morts qui chantent dans les branches. Les *palmas de sabanilla* craquent dès que l'air les agite; le pivert frappe du bec le tronc des palmiers; la mer clapote dans les mangles; la sauterelle fait grincer ses ailes à chaque bond..., et puis c'est tout.

Autour du cimetière, la terre est jonchée d'ossements. Les crabes les ont déterrés, les urubus les ont dépecés, les fourmis rousses les ont dénudés, le soleil les a blanchis. Le vieux mur, crénelé par le temps et les ouragans, est tout couvert de parasites. A ses pieds poussent des tomates dont je ne tardai pas à voir le propriétaire.

Il était sur le seuil, une bêche à la main. Avec quel orgueil, avec quelle joie il couvait de l'œil sa récolte! Chaque fois qu'une guêpe en maraude bourdonnait autour d'elle, sa figure s'attristait. C'était un nègre, un vieux nègre d'Afrique, noir de peau, blanc de poils. Sa chemise en lambeaux, maigre concession faite à la civilisation, son pantalon de toile à voiles n'avaient aucune couleur, aucune forme appréciables. En me voyant, il parut surpris et retira son chapeau. J'avais sur moi quelques cigares; je les lui offris. Il me regarda sans oser avancer la main et me dit :

« Vous n'êtes certainement pas de ce pays, monsieur? »

Je lui dis que je venais de France.

« Ce doit être bien loin, la France! » reprend-il, voulant sans doute exprimer par ces mots, ponctués *d'un* soupir, qu'il fallait que l'on vînt du bout du

monde pour le traiter en chrétien. Puis il me demanda si j'avais quelqu'un à moi dans le cimetière. Je lui répondis que non, que je venais en curieux. Il offrit alors de me faire les honneurs de son domaine et ouvrit la grille à deux battants devant moi.

Jamais cimetière ne m'a paru plus lugubre, et pourtant quel beau soleil il faisait ce jour-là!

Dans le centre, une allée pavée de briques conduisait à la chapelle, dont la porte était ouverte. De chaque côté du chemin les pins gémissaient sous la brise. Parallèles à la route, mais séparés d'elle par une plate-bande, s'élevaient deux petits murs, d'un mètre à peine. Un grand espace, à peu près vide, les séparait de l'enceinte. Partout la terre était défoncée, comme si le déluge l'eût récemment bouleversée. Aucune plante n'y avait poussé, si ce n'est une touffe de canne à sucre qui verdoyait dans un coin.

Quelques rares croix de bois penchées, brisées, vermoulues, étaient piquées comme au hasard dans les blates-bandes et les bas côtés. Elles semblaient s'étirer, lasses et ennuyées. Les pauvres croix! Deux lattes, deux clous faisaient l'affaire. Dans certains endroits elles se touchaient, puis on faisait trente pas sans en rencontrer une. Elles ne portaient aucune inscription. A quoi bon, en effet, mettre une étiquette sur cette marchandise qui pourrissait là?

« C'est *nous* qui sommes ici, me dit mon guide en me montrant la terre; les blancs sont là. »

Et je vis alors qu'au fond du cimetière le mur était couvert d'inscriptions. Des plaques de marbre, tantôt noires, tantôt blanches, y étaient scellées sur trois

rangs, à des distances égales. J'en comptai cent vingt-cinq de chaque côté, cinquante en face. Quelques plaques manquaient, et l'on voyait alors la profondeur des cases destinées à recevoir les cercueils. Les morts étaient rangés côte à côte, comme les livres d'une bibliothèque, leur titre bien en vue. Mon guide, triste bibliothécaire de cette triste collection, me fit admirer quelques-unes des inscriptions, toutes simples, courtes et touchantes.

« Il y a peu de jours que cette case est fermée, monsieur. On y a apporté — ma foi, cela fera huit jours demain — une demoiselle de seize ans, si blanche, si blanche, que bien qu'il fît autant de soleil qu'en ce moment lorsqu'on me l'a donnée, on eût dit que c'était la lune qui l'éclairait. Bien que cela ne se fasse plus guère, on avait laissé la bière ouverte; et tout le monde se faisait honneur de tenir les brancards. Elle était... elle est encore... habillée de blanc des pieds à la tête, avec la fleur des mariées dans ses cheveux. Il y en a qui assurent qu'elle s'est empoisonnée parce que son *novio*[1] est parti pour la péninsule, sans l'en prévenir, cinq jours avant la noce. Moi, je soutiens que ce n'est pas possible : d'abord, parce que l'Église ne reçoit pas volontiers les suicidés; ensuite, parce qu'on ne quitte pas les belles filles comme l'était celle-là pour courir le monde. Ce qu'il y a de sûr, c'est que toute la ville suivait le corps. La pauvre était couchée, paisible et souriante comme une enfant endormie. Elle se ba-

[1] Fiancé.

lançait à chaque pas des porteurs, penchant la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, comme si elle eût régardé qui l'accompagnait et remercié le cortége. Ce qu'il y avait de vilain à voir, par exemple! c'est le nuage de mouches qui suivait aussi. Des enfants ont arraché des feuilles de palmier abanico[1] et s'en sont servis pour chasser les bêtes. Une fois ici, on a fermé le cercueil, on me l'a donné, et il est là.

Je n'ai jamais vu une si belle morte. Mais aussi, jamais je n'ai scellé une tombe avec autant de soin. Qui se serait douté, il y a quinze jours, quand le novio faisait encore le galant, que ce corps serait à moi plutôt qu'à lui? Ah!... j'oubliais de vous dire que la musique des pompiers avait demandé à accompagner le cortége. On a joué à la pauvre petite tout le long du chemin les plus jolies contredanses qu'elle dansait avec son fiancé, autrefois : le *Zapateo del monte, el Rompesaraguey, la Ratonera, Que te voya embamba, la Flor del barrio, la Conchita...* et dix autres. C'est une bonne musique que celle des pompiers de Cienfuegos, mais pas si belle que celle des *bomberos* de Manzanilla... à ce qu'on dit; moi, je n'en sais rien.

— Est-il d'usage de transporter ainsi les morts dans un cercueil ouvert?

— Oh! non, monsieur. Dans mon jeune temps, on fêtait bien plus les cadavres qu'on ne le fait aujourd'hui. On exposait le corps dans le salon; c'était une fameuse occasion pour allumer des cierges... et

[1] En éventail.

on ne s'en faisait pas faute, allez! Ce qui était vraiment gai à voir, c'était la jonchée de fleurs qui remplissait la maison. Le corps disparaissait sous les bouquets. Quand la dernière toilette était terminée, quand on avait tout disposé de son mieux, on ouvrait à deux battants les fenêtres de la rue, et les portes aussi, et tout le monde venait s'assurer qu'on avait bien fêté le mort. C'était vraiment plaisant à voir, croyez-le. »

Mon guide se baissa pour ramasser une croix et la piquer en terre.

« Les *cangrejos* en veulent décidément à ce pauvre Pacho. Ils font ici des fouilles tous les jours. Vous ne le croirez peut-être pas : les crabes ont des préférences. Ces gourmands-là aiment la chair blanche. Il faut dire aussi que Pacho était un bon vivant. Du train dont ils y vont, il n'en doit plus rester grand'chose.

— Ne m'avez-vous pas dit que c'étaient les noirs qu'on enterrait ici?

— On y met tous les misérables, monsieur, tous ceux qui n'ont pas leurs dix onces d'or prêtes pour s'acheter une case. Je me trompe... il y a encore le cimetière des païens.

— Qu'entendez-vous par là?

— En vous en allant, monsieur, prenez à droite, longez la côte; près de l'usine à gaz, vous chercherez. Là, au bord de la mer, on enfouit les protestants, les juifs, les Chinois... tous ceux enfin qui ne traversent le sable que pour aller brûler en enfer. Vous comprenez, monsieur, qu'on ne peut pas exposer de bons catholiques à faire, même sous terre,

de pareilles rencontres. Du reste, de ce côté, la vue est magnifique. Des gens instruits m'ont assuré que les païens passent la tête hors du sable, quand il y a de la lune, pour regarder la mer et les navires à l'ancre, tout au loin, dans la baie. On en a vu, enterrés jusqu'à la ceinture, accoudés sur le sable, qui prenaient le frais. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai là dedans, monsieur, je n'ai jamais eu envie d'y aller regarder. Ce qu'il y a de certain, c'est que, même en plein soleil, on voit de temps en temps des corps à fleur de terre. En vous en allant, passez par là. »

Nous étions arrivés près de la grille.

« Ces plantes sont à vous? demandai-je à mon guide en désignant les tomates.

— Oui, monsieur, et vous voyez comme elles sont belles. Oh! il y a plus malheureux que moi sur terre... et dessous aussi! Vous ne sauriez croire comme on vit tranquille ici. Ces fruits et les cangrejos ne me font jamais défaut. Les crabes de cimetière, monsieur, voyez-vous, il faut en avoir mangé pour savoir ce que c'est. Si le cœur vous en disait jamais, tous ceux du cimetière de Cienfuegos sont *à la disposition de Usted!* »

LVIII

LES COMBATS DE COQS.

Les distractions favorites des guajiros sont :
Las peleas de gallos,
Las corridas de patos,
Las loas,
Los altares de cruz,
Los mamarrachos,
Los changüis o guateques,
Los bailes de musicàs y los bailes publicos.

Rien ne peut arrêter le guajiro qui se rend à un combat de coqs. Les taureaux n'excitent pas à Madrid plus d'enthousiasme. Certes, si Mahomet était né à la Havane, il eût, bon gré, mal gré, remplacé ses lymphatiques houris par des coqs de combat.

Élever des poulets pour la lutte est un art qui a ses adeptes et ses fanatiques; une science qui a ses règles strictes, son vocabulaire, ses traités rédigés par des écrivains spéciaux; une religion qui a ses martyrs. Le profane qu'une sainte ardeur n'enflamme pas ne saura jamais choisir les sujets, les dresser, développer leurs forces, les exercer à combattre. Lisez le bel ouvrage de... je ne sais qui, intitulé : *Conseils pour élever des coqs de combat, augmentés des calculs pour les paris,* et vous m'en direz des nouvelles!

Si vous écoutez avec attention deux amateurs discuter à propos d'un coup de bec, d'aile ou d'éperon, il y a cent à parier contre un que vous ne les comprendrez pas. Voilà qui prouve surabondamment, je pense, que l'élevage des poulets de combat est une science, ni plus ni moins que le dressage des faucons, vautours et éperviers.

Les sujets de choix acquièrent des prix exorbitants, suivant le plus ou moins de pureté de leurs formes, leur généalogie, l'excellence de leur race et la notoriété qu'ils ont acquise en champ clos.

Il y a plusieurs façons de combattre. Les amateurs les désignent comme suit :

Al cotejo, au jugé, — lorsque les coqs sont armés de façon à équilibrer leurs forces;

Al peso, au poids, — lorsque les éperons des deux combattants sont égaux;

Tapadas, à couvert, — quand les coqs ne sont pas connus d'avance et sortent, dans l'arène même, d'une cage voilée;

De navaja o cuchilla, au couteau, — lorsque la lame des éperons est affilée de façon à rendre la lutte particulièrement courte et meurtrière;

Al pico, à coups de bec, — quand le combat a lieu sans le secours d'armes accessoires.

L'établissement dans lequel ont lieu ces jeux cruels se nomme *valla de gallos.* C'est un cirque de petite dimension, bâti en planches, autour duquel s'élèvent au rez-de-chaussée et au premier étage un double rang de gradins en amphithéâtre. Rien n'a plus piteux aspect que ce champ clos. On l'ornerait en

pure perte : les spectateurs, captivés et surexcités par les péripéties de la lutte, n'ont jamais dû regarder les murailles de la *valla*.

L'espace accordé aux combattants est déterminé par un cercle de quatre-vingts centimètres environ, lequel en contient un plus étroit. C'est dans cette seconde enceinte que l'on place, bec à bec, les coqs épuisés, mutilés et sanglants, pour qu'ils s'achèvent, à la grande joie et pour le plus grand profit des parieurs.

Les combattants ont été, avant la séance, pesés et accouplés, marqués et numérotés. La clef de chacune des volières a été remise au président du jury, qui l'a déposée à son rang, et bien en vue, sur la table où la pesée a été faite. C'est qu'il est essentiel d'écarter non-seulement toute possibilité, mais aussi toute supposition de fraude. Les parieurs disposés à risquer des sommes considérables sur un jeune champion à l'aspect batailleur, aux yeux brillants, aux jambes basses et osseuses, aux ergots courts et pointus, garderaient prudemment leur enjeu en poche, s'ils croyaient une substitution possible. Quels hurlements provoquerait l'entrée en lice d'un coq blanc et noir aux plumes du cou pâles et fanées, alors que l'on aurait ponté sur un vaillant de race pure au plumage luisant, bleu, gris ou jaune!

Les alentours de la *valla* sont encombrés d'amateurs, leur coq sous le bras. Il y aurait là de quoi remplir dix fois la *valla*. On fait des comparaisons, on entame des marchés. Des luttes s'engagent, et, bien qu'elles ne soient pas sur le programme, la foule s'amasse et les paris vont leur train. On crie dehors;

on crie dedans. Les plus calmes ont l'air d'épileptiques. Les petits marchands parcourent la foule. Ils offrent l'eau glacée des cocos frais coupés, des fruits aux couleurs vives, des billets de loterie et des *bijoux français* qui me font monter le rouge au visage.

Dans l'arène, le sol a été bien foulé et couvert de sciure de bois fraîche. On tire de deux cages placées aux extrémités de la salle les premiers combattants. Les voilà en préssnce, bec à bec, entre les mains de leurs maîtres agenouillés. Les clameurs redoublent. On dirait un signal de révolte qui, au dehors, a son écho. Chacun crie ce qu'il pense des coqs engagés. Les paris se croisent, timides d'abord, fous presque aussitôt. C'est partout un fouillis de membres humains, un ensemble discordant de vociférations dont l'enceinte de la Bourse de Paris, à quatre heures, ne peut donner qu'une faible idée.

Jamais je n'ai vu d'assemblée aussi démocratique. L'amour du jeu a accompli ce que l'amour de l'humanité n'avait pu faire. Le *caballero* engage un pari avec je ne sais quel crasseux personnage. Un fils de famille tiré à quatre épingles et un mendiant en loque unissent leurs mises et se donnent la main. Le fonctionnaire, arrogant il y a quelques minutes encore, traite le guajiro d'égal. Un nègre ne craint pas de bousculer un officier de la milice qui lui barre le chemin. Les gens de couleur ne sont admis que le soir. Tout le monde se démène... tout le monde crie : « Cinquante *pesos* pour l'Anglais. — Je fais six onces. — Je les tiens! » Un groupe arrive en tournoyant. Il bouscule tout sur son passage. « Deux contre un

pour le Chinois. — Dix contre huit pour l'*Espantajo*. Qui les tient? »

Un connaisseur a fait de précieuses remarques. Il engage son jeu en sourdine et lance dans la foule des compères dont la mission est de déconsidérer celui pour lequel il parie. L'importance des enjeux augmente de minute en minute. Il semble, tant le vacarme est grand, que personne ne doit se faire comprendre, et tout le monde s'entend.

Un signe du président a mis fin au désordre. Le bruit cesse. Le combat va commencer. Bien qu'ils ne voient rien, les gens du dehors se taisent de confiance. Les *galleros* ont pendant tout ce temps caressé la tête et le cou de leurs coqs. Ils ont mouillé les bandages destinés à consolider les ergots, à assujettir les éperons. Ils ont placé les champions en présence, les irritant par de faux départs, les heurtant du bec, ne cessant d'exciter leur fureur. Le signal est donné, ils les lâchent en même temps.

Voilà les vaillantes bêtes face à face. Leurs regards paraissent se toucher. Elles sont absolument immobiles. Un mouvement à peine perceptible de leurs ailes, mouvement que l'adversaire imite aussitôt, indique seul qu'elles vivent. Quelle fière allure! quel dédain de la vie! quel mépris pour la souffrance! quel stupide héroïsme!... Dieu! que les bêtes qui nous haïssent ont raison! Celles qui nous aiment sont stupides, vous savez!... le chien tout le premier. Que de raisons n'aurait-il pas de nous déchirer? Pauvres bêtes! si elles savaient!... quelle levée en masse!

Le coq le moins patient s'est élancé sur son adver-

saire, qui a fait un bond de côté et l'a évité. Les voilà de nouveau en présence. Ils ont la tête basse, presque au niveau du sol. Chacun des mouvements que fait l'un est reproduit par l'autre d'une façon précise. On les croirait devant un miroir. Un nouvel élan a enlacé leurs ailes. Ils se déchirent mutuellement du tranchant de leurs éperons. Les plumes volent; la chair est mise à nu par places; le sang coule. Ils ne forment plus qu'un amas soyeux, satiné, que dominent deux têtes qui frappent, qui frappent, piquant les yeux, labourant les chairs, brisant les os. Le sang les aveugle, ils se voient à peine; rien ne les séparera : ils frapperaient moins sûrement. Tantôt ils se dressent sur leurs pointes, tantôt ils s'aplatissent sur le sol. Ils sont hors d'haleine, mais la lutte continue. Ils demeurent par moments le bec ouvert, la langue frissonnante. Leurs ailes brisées pendent inertes. Leurs pattes les soutiennent à peine, et toujours ils combattent. Mais voilà que leurs yeux deviennent ternes; de grosses gouttes de sueur roulent sur les plumes de leur dos. Ils tombent épuisés, côte à côte, vivants encore.

Un des galleros compte à haute voix jusqu'à dix. L'autre, à plat ventre, harcelle les combattants, les excite par ses cris, les traite de « paresseux » et de « lâches ». Si, pendant ces dix secondes, les deux coqs sont demeurés inertes et indifférents, leurs maîtres les saisissent, sucent les blessures, dont ils crachent le sang, et arrosent ensuite les plaies vives d'eau-de-vie pimentée.

Cela fait, on les remet debout, tant bien que mal, face à face, dans le plus étroit des deux cercles tracés au milieu de l'enceinte. Presque toujours la douleur les ranime, les irrite. Ils se jettent de nouveau l'un sur l'autre comme s'ils étaient mutuellement responsables des tortures qu'ils endurent.

Oh! logique des brutes... vous avez fait école.

Les combattants ne sont pas toujours de force à être aussi bêtes. Dans ce cas, l'un des galleros compte à haute voix jusqu'à quarante. Si pendant cette nouvelle reprise un des coqs reprend seul le combat, il est proclamé vainqueur.

Son nom est aussitôt connu hors de l'enceinte. Partout le tumulte est à son comble. C'est qu'il s'agit, cette fois, de ramasser les enjeux.

Mon avis est que ce spectacle est ignoble, et je suis ravi quand je pense que les Anglais ont inutilement tenté de nous le faire prendre en goût de 1828 à 1830.

Les jours de fête carillonnée, au temps de Pâques, par exemple, ou bien encore lorsqu'on célèbre la fête patronale, les femmes « vont aux coqs ».

Les *gallinerias* (les poulaillers) adoptent pour la circonstance des couleurs, comme le font nos écuries de courses. Les tenants se pavoisent. Chaque groupe choisit une reine parmi les filles les plus sympathiques, les plus jolies et les mieux faites. Le choix n'est pas aisé, car la concurrence est grande. Que de rivalités surgissent entre les vassaux improvisés de la reine au ruban ponceau et ceux de la reine couleur d'azur! Les coqs ont double responsabilité ces

jours-là. Ils se battent et meurent pour les dames, le tout au profit de leurs bourreaux.

Quand la victoire est décidée, la reine découronnée doit soumission à sa rivale. Le soir, on mélange les couleurs, et la paix se fait au bal, au son du zapateo.

LIX

LA COURSE AUX CANARDS.

La course aux canards est un jeu barbare et lâche dont nous avons ici l'équivalent.

Les combats de taureaux sont d'héroïques boucheries. La victime est condamnée; rien ne peut la soustraire ni aux supplices savants qu'on lui destine, ni à la mort. Mais, du moins, elle se défend et tombe acclamée. Ceux qui l'attaquent font preuve de vaillance et peuvent aisément mourir à ce jeu.

Les combats de coqs sont des fêtes lugubres et mesquines qui ont la spéculation pour mobile. L'attrait est dans le pari plus que dans la lutte. A côté de ces deux héroïques bêtes qui meurent pour son bon plaisir, l'homme est piteux; dans la course aux canards, il est indigne et révoltant.

A *las peleas de gallos*, il fait lever les épaules; à *la corrida de pàtos*, il soulève le cœur.

Dans un champ plat s'élèvent deux poteaux reliés entre eux par une grosse corde. Au centre de la corde,

un canard est solidement attaché. Quatre, dix, vingt guajiros, quelquefois plus, montés sur leurs meilleurs chevaux, prennent place à trois cents pas de la bête.

En attendant le départ, ils exercent leurs montures soit à bondir sur place, soit à franchir des obstacles. On a raccourci les étriers... Le pendu en verra de dures.

Le signal est donné. Le peloton s'aligne... puis s'élance. Au milieu d'un nuage de poussière, les chevaux galopent flanc contre flanc. Les cavaliers se heurtent des genoux et des coudes en poussant de grands cris. Le pauvre canard qui entend approcher la bourrasque se démène, se lamente, agitant son cou dans l'espace.

Il faut passer précisément au-dessous de la victime, enlever son cheval à propos, se dresser sur les étriers sans perdre l'équilibre, saisir au vol le cou du patient qui s'agite... Ce n'est pas aisé, je vous l'assure. Les quarante cavaliers se disputent le passage étroit. A mesure que l'on approche, on en vient aux coups. Les uns, comptant sur l'ardeur de leur monture, cherchent à prendre du champ... ils sont aussitôt rejoints. D'autres font ruer leur bête pour s'isoler. S'il n'y a pas quelque jambe cassée, c'est un hasard. Le peloton devient de plus en plus compacte. Il a passé, bride abattue, sous le but. Les chevaux ont bondi, harcelés par l'éperon. Quatre-vingts bras se sont tendus... Un des concurrents a touché le patient. La tête est si bien enduite de graisse qu'elle a glissé entre ses doigts.

Chapitre LIX. — La Course aux Canards (page 260).

C'est à recommencer.

On ramasse les blessés, on emporte les meurtris; après quoi l'on prend place pour une nouvelle épreuve.

Le pauvre canard suspendu dans l'espace pousse des cris déchirants. Il prend Dieu et les hommes à témoin des tortures qu'on lui inflige et de son innocence. On l'étrangle, on le déchire, on l'aveugle. Il meurt en réalité bien des fois avant d'en finir.

Le cavalier qui lui arrache la tête est proclamé vainqueur.

LX

PLAISIRS CHAMPÊTRES. — LOS ALTARES DE CRUZ.

Parmi les plaisirs champêtres, je citerai *los Altares de Cruz* et *las Loas*.

Quand arrivent les premiers jours de mai, il est d'usage de dresser dans chaque habitation de l'intérieur de l'île un reposoir. Cette coutume, qui avait primitivement pour but de célébrer l'Invention de la sainte croix, a pris peu à peu un caractère absolument profane.

L'autel, encombré de fleurs, étoilé de lumières, s'élève, dès le 3 mai, dans une des pièces de l'appartement. On invite ses préférés à suivre la neuvaine, qui débute par une fête de nuit. On danse, on chante, on joue, on boit, on soupe jusqu'au jour; le tout en l'honneur de la sainte croix, bien entendu.

Le maître du logis remet, pendant la soirée, une branche fleurie à l'un de ses invités, qui, en la recevant, contracte l'obligation de donner le lendemain une fête plus belle que la précédente. L'hôte ainsi improvisé prend le nom de *padrino* ou *mayordomo*. Il va sans dire qu'il fait dresser chez lui un nouveau reposoir. On pourrait oublier, sans cela, n'est-il pas vrai? que l'on célèbre l'Invention de la sainte croix.

Le lendemain, le *padrino* se venge sur un de ses convives, auquel il remet le rameau. Et neuf jours durant, sinon plus, la tige fleurie change de mains; et les fêtes se succèdent; et, comme toujours le dernier choisi veut mieux faire que ses devanciers, lorsque arrivent les dernières veillées, la collation modeste du premier jour est devenue souper, le racleur de guitare s'est transformé en orchestre, les femmes ont redoublé de luxe, on danse vingt-quatre heures, et après le souper un déjeuner magnifique est servi, ce qui permet d'attendre un dîner plus splendide encore. Le tout, ne l'oublions jamais, pour célébrer l'Invention de la très-sainte croix.

LXI

LAS LOAS.

Parlez-moi des *Loas*. A la bonne heure! Voilà qui est primitif et pastoral.

Le dictionnaire nous apprend que *Loa* est un substantif qui signifie « prologue, prologue d'une pièce ». Et en effet, la Loa est un legs des temps anciens, une réminiscence des premières tentatives dramatiques.

La *Loa* se pratique plus particulièrement aux champs. Elle varie souvent et de caractère et d'objet. Tantôt elle a pour but d'honorer la Sainte Vierge ou le patron du lieu, tantôt elle se propose de fêter la venue de quelque nouveau fonctionnaire.

On costume une jeune fille en *ange*. Tout le monde connaît cet uniforme de la garde céleste, puisé à je ne sais quelle source : une longue robe de laine blanche, de larges manches, courtes lorsque l'ange a de beaux bras, une guirlande d'étoiles dans un nuage de cheveux qui roule sur le dos en toute liberté, entre deux grandes ailes, deux grandes ailes composées de petits morceaux de papier de toutes les couleurs.

L'ange prend place dans une charrette enguirlandée, parée de fleurs, de palmes et de banderoles. Il manie l'éventail à tour de bras, car les mouches suivent le cortége, et le soleil est sans pitié.

Le cheval est non moins enrubanné que le char. Chacun a accroché un pompon ou une aiguillette à son harnais.

Autour du saint équipage caracolent six guajiros vêtus en *Indios*. Si j'ai écrit ce mot en espagnol, c'est que vraiment je suis embarrassé pour le traduire, la moitié de l'Amérique et la moitié de l'Asie étant peuplées d'Indiens qui ne se ressemblent pas plus que le

soleil et la lune. Ce que je puis vous certifier, c'est qu'aucun des Indiens des montagnes Rocheuses ou des bords du Missouri, des Cordillères, de la Sierra Parexis ou des bords de l'Amazone et du Paraguay; aucun de ceux non plus des monts Kimour, de l'Himalaya ou des bords de l'Iraouaddy aux cent bouches, ne porte le costume fantaisiste des Indiens de Cuba.

Devant le char marchent gravement, la cigarette aux lèvres, quatre rois maures couronnés de carton, empanachés, barbouillés de suie, affublés de robes à ramages et de longs manteaux étoilés dont la queue est tenue par des négrillons parés de clinquant.

En tête du cortége s'escrime un orchestre dans lequel la guitare, l'accordéon et la trompette se marient aux castagnettes, à la flûte et au tambourin. Véritable mariage de raison, s'il en fût!

Tous les habitants valides du *pueblo* tiennent à honneur de suivre l'angelot et son escorte.

Arrivé au point désigné, tout le monde fait halte. L'ange replie ses ailes, ouvre son éventail, se lève et récite la *Loa*. C'est, suivant le cas, un noël, une romance ou un compliment composés pour la circonstance et qui célèbrent tantôt les vertus de *Nuestra Señora*, tantôt celles du nouveau fonctionnaire qui représente invariablement avec plus d'éclat qu'aucun de ses prédécesseurs *su muy graciosa y excelentissima Magestad la Reyna que Dios guarde...* et que l'Espagne n'a pas gardée.

Quand la *Loa* a pour but de célébrer une solennité religieuse, le cortége part de l'église après le salut, la

veille du jour consacré, et apprend aux fidèles le chemin que suivra la procession.

Puisque nous parlons des fêtes que l'on célèbre dans l'île de Cuba, je crois devoir, incidemment, énumérer ici celles qui sont officiellement reconnues et célébrées par l'Église et l'Administration. Vous verrez que l'on n'a pas le temps de s'ennuyer.

LXII

LES FÊTES OFFICIELLES.

Les règlements spirituels et temporels de l'Église, dans l'île de Cuba, ont été discutés et arrêtés dans un synode présidé par don Juan Garcia de Palacios, évêque de Cuba, en 1681, et approuvés le 9 août 1682 par le roi Charles II. Ces dispositions sont encore en vigueur.

Les jours de fête *de precepto,* avec obligation d'entendre la messe et défense de travailler, portent le nom de *dias de dos cruces.* On les marque de deux croix ‡ sur le calendrier.

Les jours fériés pendant lesquels le travail est permis, après la messe entendue, se nomment *dias de una cruz.* On les désigne par une croix + sur le calendrier.

Il y a lieu de citer, en outre, *los dias feriados y de vacaciones,* pendant lesquels les tribunaux sont fermés.

Les jours de *deux croix* sont, indépendamment des 52 dimanches de l'année, les suivants :

1er janvier, la Circoncision ; — 6 janvier, l'Épiphanie ; — 2 février, la Purification ; — 25 mars, l'Annonciation ; — 24 juin, la Nativité de saint Jean-Baptiste ; — 29 juin, saint Pierre et saint Paul ; — 25 juillet, saint Jacques, patron de l'Espagne ; — 15 août, l'Assomption de la Vierge ; — 8 septembre, la Nativité de la Vierge ; — 1er novembre, la Toussaint ; — 8 décembre, la Conception ; — 25 décembre, la Noël.

13 jours de fête joints à 52 dimanches font déjà 65 jours, pendant lesquels on se croise les bras bon gré, mal gré. Ce n'est pas tout.

Les fêtes mobiles, considérées comme *dias de dos cruces*, sont :

Le lundi de Pâques — la Résurrection — l'Ascension — le lundi de la Pentecôte — le jeudi saint — le vendredi saint — le jour de la fête du saint, patron de la localité.

Total, 72 jours de repos forcé, soit un jour sur cinq. Attendez !... nous ne sommes pas au bout.

Les fêtes pendant lesquelles l'obligation d'entendre la messe est formelle et le repos est facultatif sont les suivantes :

24 février, saint Mathias ; — 19 mars, saint Joseph ; — 1er mai, saint Philippe et saint Jean ; — 3 mai, Invention de la sainte croix ; — 15 mai, saint Isidore, patron des laboureurs ; — 30 mai, saint Ferdinand, roi d'Espagne ; — 18 juin, saint Antoine de Padoue ; — 26 juillet, sainte Anne ; — 10 août, saint Lau-

rent; — 24 août, saint Bartholomé; — 28 août, saint Augustin; — 30 août, sainte Rose de Lima; — 21 septembre, saint Matthieu, apôtre; — 29 septembre, saint Michel, archange; — 28 octobre, saint Simon et saint Judas; — 30 novembre, saint André, apôtre; — 21 décembre, saint Thomas, apôtre; — 27 décembre, mardi de Pâques; — 28 décembre, les saints Innocents; — 31 décembre, saint Sylvestre, pape.

Et, en outre, les mardis de la Résurrection et de la Pentecôte. Total, 22. Ce qui porte à 94 le nombre des fêtes religieuses. Une fête tous les quatre jours! Plaignez-vous donc de l'Église!

Nous ne sommes pas au bout. Attendez!.., attendez encore. A ces 94 jours de repos les tribunaux ont ajouté 13 fêtes chômées :

Le lundi gras; — le mardi gras; — le mercredi des Cendres; — les lundi, mardi et mercredi de la semaine sainte; — le 16 juillet, pour célébrer le triomphe de la croix; — le 2 août, Notre-Dame des Anges; — le 12 octobre, Notre-Dame del Pilar; — le 24 octobre, saint Raphaël, archange; — le 2 novembre, jour des morts; — les 29 et 30 décembre.

Auxquels il convient d'ajouter :

La fête du roi, — la fête de la reine, — la fête du père du roi, — la fête de la mère du roi.

Et, s'il y a lieu :

La fête des infants et infantes.

Cent quatorze jours fériés environ.

Pour peu que vous ayez conservé des habitudes patriarcales, que vous teniez à célébrer la fête patro-

nale et l'anniversaire de naissance de vos ascendant (on vit vieux à Cuba), de vos descendants (on a de enfants par douzaines), de vos alliés, amis intime et bienfaiteurs, cela vous mène à travailler un jou sur deux.

Quand on n'a rien à faire, c'est bien assez.

LXIII

MARDI GRAS. — UN BAL A LA « PHILHARMONIE ».

« Dieu ! que c'est triste, une fête qu'on ne fête pas! » me disais-je en parcourant, le mardi gras, les rues désertes de Cienfuegos. La ville me paraissait lugubre. J'avais la cervelle remplie de masques et de quadrilles que j'eusse très-certainement fuis à Paris. Pour me narguer, la brise m'apportait trois notes monotones que répétait à satiété un clairon mélancolique, dans le *cuartal* des *bomberos* [1].

« A quoi reconnaissez-vous que c'est fête aujourd'hui? demandai-je.

— C'est fête pour nous, me répondit-on, quand les tribunaux sont fermés. »

Je regardai mon interlocuteur dans le blanc des yeux, pour m'assurer que cette réponse était naïvement faite. Il demeura impassible. Donc, c'est fête ici quand les tribunaux chôment.

[1] La caserne des pompiers.

J'allais oublier le mardi gras, lorsqu'un de mes amis que je rencontrai me dit :

« Nous nous reverrons ce soir au bal de la Philharmonie? Vous n'y pouvez pas manquer. »

Mes pensées avaient pris un autre cours. Quittant le chemin des fêtes, elles avaient pris celui des souvenirs. J'avais enterré le carnaval; aussi refusai-je l'offre que l'on me fit de me présenter à la Société. La journée se passa sans que je pensasse au mardi gras. Mais, le soir, lorsque j'eus, tout en me balançant devant la fenêtre, bien vagabondé dans le passé, le présent reprit ses droits.

Plusieurs jeunes filles en toilette de bal me le rappelèrent. Elles s'en allaient à pied, chaussées de taffetas blanc, sans souci de leur fraîche toilette, dont les volants empesés traçaient sur la poussière de capricieuses arabesques. Leur causerie n'était qu'un long éclat de rire. Cette bouffée de jeunesse me réveilla. Je pris mon chapeau sans m'en apercevoir et me trouvai aussitôt dans la rue, surpris d'y être. Ma tenue négligée ne me permettait pas d'entrer au bal, mais l'envie me vint d'assister au défilé des invités. Je ne m'imaginais pas ce que pouvait être un bal costumé à Cienfuegos. Cette idée ne prenait pas figure dans mon esprit. Arlequin et madame de Parabère, Hamlet et Colombine dansant les contredanses de la Havane, cela méritait d'être vu.

Le sereno sifflait dix heures.

Qu'il faisait beau ! qu'il faisait bon ! et que la lune avait raison d'être coquette ! J'avais grande envie de me perdre dans la campagne, mais il fait beau tous

les jours à Cienfuegos, et le mardi gras ne revient qu'une fois l'an.

A mesure que j'approchais de la *Philharmonie*, je percevais plus distinctement le bruit d'une musique étrange, qu'un tambour jaloux avait à cœur d'étouffer. Une clarinette en démence cherchait à entraîner une mélodie révolutionnaire, au rhythme sauvage et indiscipliné, dans les régions aiguës que la petite flûte peut seule atteindre. Le tambour, découragé, s'arrêta. Il fut aussitôt remplacé par un instrument inconnu qui produisait à peu près l'effet d'un cent de noix secoué dans un panier à salade.

Les maisons étaient encore ouvertes. Accoudées sur la balustrade des croisées, sur le rebord des terrasses argentées par la lune, des jeunes filles suivaient des yeux, avec envie, les invités qui passaient. Leurs petits pieds impatients, stimulés par le bruit lointain de l'orchestre, battaient involontairement la mesure.

Je ne tardai pas à apercevoir la *Philharmonie* étincelante de lumière. Le bâtiment et ses colonnes d'un bleu tendre me parurent plus tendres que jamais. La foule obstruait le passage, plongeant des regards curieux à travers les larges fenêtres et la porte d'entrée. Une grille basse la maintenait à distance. Sur le perron, les commissaires, enrubannés et fleuris, attendaient les invitées pour leur offrir le bras.

Parmi les badauds, peu de nègres, beaucoup de négresses, des marchands venus en manches de chemise après avoir fermé leur boutique, des mulâtresses endimanchées et quelques dames saluant au passage leurs amis qui entraient au bal.

« Comment! vous êtes là, Lolita? Pourquoi n'entrez-vous pas?

— Mon mari est souffrant ce soir, je ne veux pas le quitter.

— Vous n'êtes guère plus près de lui ici que vous ne le seriez dans le bal.

— C'est vrai, mais il me croit à la maison. Vous avez une jolie toilette.

— Elle vient de Paris.

— Cela saute aux yeux.

— Au revoir.

— Amusez-vous. »

« *Ay! Dios!* Concepcion, *como esta?*

— Pas mal, et vous, Carmita? Vous allez à la fête?

— Non, je suis en deuil.

— *Pobrecita!* Et de qui?

— D'un oncle que vous ne connaissez pas.

— J'en suis désolée. Adieu, chère.

— Bonsoir. »

Et la dame en s'éloignant dit à sa compagne :

« C'est le deuil de ses écus qu'elle porte, la pauvre! Avez-vous vu comme elle est fagotée?

— Elle porte une robe à un *réal* la *vara.* »

Des négresses aux bandeaux crépus, au chignon alourdi par une fausse queue de laine, les oreilles chargées de pendeloques, décolletées à faire peur, les yeux mourants et marbrés de rouge, les lèvres épaisses et gercées, le nez écrasé et couturé, les dents blanches et bien rangées, les bras trop longs, les mains doublées de rose, les hanches étroites et frétillantes, les pieds plats et mal chaussés, la robe mal

agrafée et prête à glisser sur les talons, le châle croisé, une pointe sous chaque bras... causent en mâchant un cigare velu. Leurs épaules et leurs alentours glissent à chaque instant hors du corsage, comme s'échappe, par la fente que le couteau a faite, la châtaigne bouillie dont on presse l'écorce. L'odeur du tabac est la bienvenue; elle atténue, tant bien que mal, celle qu'exhalent le nègre et la négresse.

Appuyées sur la grille, quelques dames causaient avec des amis installés sur le perron. Je m'approchai et regardai par la fenêtre.

Dans une grande salle, coupée par des arcades aux larges pilastres, une trentaine de jeunes femmes bâillaient derrière leur éventail. Six petites filles immobiles, les pieds sur les bâtons de leur siége, prenaient leur toilette au sérieux, s'ennuyaient comme des dames et n'eussent pas ri pour une poupée Huret. Vingt jeunes gens, assis côte à côte, attendaient je ne sais quoi pour aborder les Arianes du bal. On se serait cru en Europe. Les dames causaient entre elles; les hommes causaient entre eux.

Les femmes, presque toutes jeunes, presque toutes jolies, toutes élégamment habillées, méritaient un meilleur sort. Quant aux fillettes, elles eussent été plus charmantes encore si on les avait moins bien vêtues.

Les hommes avaient l'air intelligent. C'étaient pour la plupart de beaux cavaliers, aux yeux encadrés de noir, aux moustaches épaisses, aux pieds petits, aux attaches fines. Avons-nous raison de prendre le deuil pour danser? Les créoles ont-ils tort, dans le même

cas, de se cravater de bleu et de rose, d'endosser la redingote et de dédaigner les gants? La question est trop grave pour que je me permette de la trancher. Parler à tort et à travers de politique, de philosophie ou de religion, bon! Traiter de même un point d'étiquette... jamais!

Encore sous le joug des préjugés européens, je me disais, je l'avoue, que les danseuses avaient fait assez de frais pour que leurs cavaliers en fissent un peu plus pour elles. Une jeune créole m'a fait comprendre, depuis, que les femmes, qui s'habillent en France, — c'est la dame qui parle, — pour attirer l'attention des hommes, se parent à Cuba pour passer le temps, pour se distraire, pour faire enrager leurs bonnes amies, ou tout simplement pour l'amour de l'art. Les hommes n'auraient pas sujet d'être reconnaissants d'efforts qui n'ont pas été faits pour eux. On fait trop peu de cas de ces messieurs pour leur savoir gré de « se faire beaux », si la fantaisie leur en prenait. Je vous donne ces explications pour ce qu'elles valent. Entre nous, je ne les crois pas sincères. J'ai vu partout la femme dédaigner l'homme en théorie, et le choyer en pratique.

Dans un coin de la salle, un petit théâtre, dont la toile était levée, servait d'estrade à l'orchestre. La toile de fond représentait un paysage normand. Au signal donné par un des commissaires, la clarinette emboucha son redoutable instrument, le tambour reprit ses baguettes, le violon son archet, et la musique recommença.

Six jeunes gens se levèrent, sans trop se hâter,

saluèrent six jeunes femmes qui les suivirent lentement, comme s'il se fût agi, leur tour venu, d'entrer dans le cabinet redouté d'un dentiste. Les couples s'étant enlacés, la danse commença, calme, calme, calme, comme il convient au temps chaud. Les pieds quittaient à peine le sol... d'adorables petits pieds, par exemple! trop parfaits pour toucher terre. On eût dit qu'un grand danger menaçait ceux qui seraient sortis du carré de marbre blanc ou noir sur lequel ils tournaient.

Les contredanses havanaises sont célèbres. Cela se compose de seize mesures d'un rhythme boiteux, bizarre, impossible à écrire, dont la tradition se transmet de génération en génération. Ces seize mesures finies, l'orchestre les reprenait, et cela dura un quart d'heure, pendant lequel les auditeurs de la rue, émoustillés, dansaient sur place.

Le hasard amena près de moi une petite mulâtresse de quatorze à quinze ans. Sa mère se tenait près d'elle. La jeune fille avait la chair d'un beau brun safrané comme la robe des chevaux isabelle. Sa peau était fine à plaisir, et l'on devinait, sous le réseau de la mantille dans laquelle elle s'enveloppait, un corps plein de charmantes promesses. Ses cheveux noirs, longs et soyeux, avaient des ondulations folles. Ils se tordaient sur sa nuque en un chignon épais et lourd, aux reflets bleuâtres, dans lequel les deux ou trois fleurs qu'on y avait plantées semblaient avoir poussé. Quand les mulâtresses se mêlent d'avoir de beaux yeux, adieu les yeux des blanches. Celle-ci avait poussé les choses jusqu'au miracle. Son nez

droit, finement dessiné, ses lèvres aux coins amoureusement plissés rappelaient les plus adorables profils que taillèrent dans l'onyx les sculpteurs des Pharaons. Sa mère avait dû être belle, mais elle avait reçu en naissant une plus forte dose de sang noir que de sang blanc.

La jeune fille regardait le bal d'un œil d'envie. Peu à peu, oubliant sa race et les réserves qu'elle lui imposait, elle s'avança jusqu'au premier rang, s'appuya sur la grille et commit l'imprudence de frôler au passage deux ou trois dames qui causaient avec des invités assis sur le perron.

Il est toujours ennuyeux pour une femme d'avoir à ses côtés une créature plus jolie qu'elle. Lorsque cette voisine qui l'écrase est de couleur, l'ennui devient supplice. Les dames froncèrent les sourcils. Une d'elles, par malheur, entendit ces mots :

« Regardez donc cette adorable fille, là, au premier rang, à côté de cette grosse blonde. »

La grosse blonde devint pourpre et fit signe à l'un des commissaires de la débarrasser de sa voisine. Celui-ci fit semblant de ne pas comprendre et s'éloigna. Deux fois la « grosse blonde » revint inutilement à la charge. Un vieux monsieur fut assez féroce pour avoir pitié d'elle. Il s'approcha de la jeune fille et lui toucha l'épaule du bout de sa canne. L'enfant, toute confuse, regarda le vieillard sans comprendre, sans bouger.

« Est-ce que c'est ici votre place? lui dit-il. Allez plus loin, allez plus loin. »

La pauvre petite, les yeux pleins de larmes, courut

se cacher au dernier rang, où sa mère la reçut fort rudement.

Cela me dégoûta du bal.

Les négresses libres sont cent fois plus féroces que les blanches pour les sang-mêlés qu'elles ont à leur service. J'en sais une que la beauté de ses esclaves exaspérait. Elle leur rasait les cheveux et leur faisait arracher les dents.

Dieu! que me voilà loin du mardi gras!

LXIV

BALS CHAMPÊTRES.

On nomme *bailes de musica*, à la campagne, les bals auxquels on assiste par invitation ou par souscription, qui ont un orchestre et où se dansent des contredanses et des valses. On nomme, par contre, *changüis* ou *guateques* les réunions improvisées dans lesquelles on ne danse que le *zapateo*, sans autre accompagnement que la voix ou la guitare.

La zapateo est la danse nationale, la danse par excellence. On distingue trois espèces de zapateo : le zapateo *punteado*, le zapateo *escobillado* et le zapateo *de ataja primo*, tous sans figures, à l'exception d'un léger mouvement de corps pour prendre une direction nouvelle. Quand la danseuse désire s'arrêter, elle fait

une profonde révérence à son cavalier, qui est aussitôt remplacé.

La musique du zapateo se nomme *punto de harpa*, ou tout simplement *punto*. Le chant qui l'accompagne se reconnaît d'un bout à l'autre de l'île par le *llanto* et par le *ay!* qui précèdent tous les couplets. Presque toujours le guajiro qui l'interprète en est l'auteur. Les stances, de quatre vers de huit syllabes, traitent des sujets tendres. La satire s'y faufile quelquefois. Le premier vers du refrain termine la première strophe; les second, troisième et quatrième terminent de même les second, troisième et quatrième couplets. En voulez-vous un exemple?

Si pagas mi amor, bien mio,
manda con dominio entero
en el alma de un montero,
y sé reina en mi bohio.

El tomeguin volador
busca la flor del granado,
y en el punto que la ha hallado
silba y vuela al rededor.

Tal te busca con ardor
mi enamorada albedrio;
y aunque lloro tu desvio
mas que si comiese *aji*
oye lo que haré por ti
si pagas mi amor, bien mio.

La seconde strophe se termine par :

Manda con dominio entero.

Et ainsi de suite.

Aux solistes, les chœurs succèdent, comme pour les *rondenas* d'Andalousie. Les chants entraînent les

auditeurs. Des cris d'enthousiasme les accompagnent, destinés à récompenser le chanteur, les danseurs et l'hôte. Les guajiros sont infatigables. La femme fredonne du matin au soir en accomplissant ses devoirs domestiques. L'homme chante à tue-tête, debout dans sa charrette, à cheval, en plein soleil aussi bien que dans le silence de la nuit, et c'est encore en chantant que s'expriment les amours rustiques.

LXV

COMMENT ON RAMONE UNE CHEMINÉE A COUPS DE CORDE.

C'est un rude homme, allez! don José Maria Guanajay... et qui connaît le nègre comme personne!

Il est si petit qu'on l'appelle souvent *señor Zum-Zum*... comme l'oiseau-mouche. Il est sec à prendre feu au soleil de midi; aussi ne s'y expose-t-il pas. Don José Maria Guanajay a la hardiesse du jaguar tempérée par la prudence du serpent.

Un jour que nous étions sortis ensemble, il dut retourner sur ses pas. Il avait oublié quelque chose au logis. Quoi?... je n'en sais plus rien. Cela n'a d'ailleurs, pour mon récit, aucune importance.

La porte, quoique ouverte, résista, lorsqu'il voulut la pousser. Un corps quelconque pesait sur elle. Guanajay fit le tour, traversa le jardin, enjamba une

fenêtre et vit son nègre cuisinier en faction au bout d'une corde, les pieds loin du sol, la langue au soleil, accroché à un des battants de la porte.

Couper la corde pouvait avoir des inconvénients; ne la point couper pouvait en avoir davantage.

« N'allons pas trop vite, se dit notre homme. Il est toujours plus sain de réfléchir. Si je touche à ce filin, j'aurai affaire à la justice. Si mon nègre est mort, on m'accusera de l'avoir assassiné; histoire de m'alléger les poches. Oui, mais... si ma brute respire encore, en ne lui portant pas secours, je perds douze cents piastres de gaieté de cœur. C'est mon capital qui agonise là, entre ciel et terre. »

Guanajay venait de quitter le pendu; certains indices permettaient de croire le déserteur plus loin encore du paradis que de ce monde... Le maître coupa la corde. Le corps tomba. Quelques coups de botte providentiels ressuscitèrent le défunt, qui toussa, bâilla, ouvrit les yeux et, tout étourdi encore, demanda à boire.

« A boire! Je te donnerai à boire, moi, attends! Qu'est-ce que tu faisais au bout de cette corde?

— Je mourais, maître.

— M'en avais-tu demandé la permission?

— Non, maître.

— T'ai-je payé, oui ou non?

— Vous devez m'avoir payé, puisque vous me battez.

— Alors, si je t'ai payé, tu es à moi et pas à toi.

— Oui, maître.

— Te pendre, c'est me voler. Comprends-tu?

— Je crois que oui, maître.

— Pourquoi voulais-tu mourir?

— C'est parce que la cheminée fume.

— Eh bien?...

— J'ai demandé au mayoral de la faire réparer; il dit que c'est des bêtises. Alors j'aime mieux en finir que de continuer à cuisiner comme ça.

— Ce n'est pas pour autre chose?

— Non, maître.

— Bien sûr?

— Bien sûr.

— Alors, prends ces deux *pecettas* et va acheter une corde... une corde de quatre *varas*, et choisis-la bien solide.

— C'est que je...

— Veux-tu bien te lever... plus vite... plus vite que ça. Va faire ce que je t'ai dit. »

Le nègre se leva et, clopin-clopant, tout essoufflé, s'en fut chez le marchand. Au bout de trois minutes il rapporta la corde.

« Prends cette échelle, dit Guanajay, dont le regard ne disait rien de bon. Attache la corde au clou qui est au-dessus de la porte. Veux-tu bien ne pas trembler comme cela!

— Je ne peux pas faire autrement, maître.

— Dans cinq minutes, tu ne trembleras plus. Fais un nœud coulant... Bon! Maintenant pends-toi devant moi. »

Le nègre, plus mort que vif, sauta du haut de l'échelle aux pieds de son maître. Celui-ci fit un bond de côté, convaincu que son esclave allait le cravater

de chanvre. Guanajay flattait son esclave lorsqu'il lui attribuait cette belle pensée.

« Me pendre!... encore!... mais je ne veux plus mourir, maître, s'écria le pauvre diable.

— « Je ne veux plus! »... je crois, le diable m'emporte! que tu as une volonté! Je vais te faire passer cette mauvaise habitude. Si tu ne te pends pas là, à l'instant, devant moi, je te fais administrer cinquante coups de fouet.

— Au nom de la Vierge mère, maître... maître, ne me faites pas mourir.

— Veux-tu bien faire un nœud coulant tout de suite au bout de cette corde?

— Il valait mieux ne pas couper l'autre. Ce serait fait maintenant.

— Crois-tu, voleur, que j'aurais abîmé un aussi beau brin de filin, et t'aurais empêché de crever, si je n'avais pas eu à te rosser d'abord? Il fallait me demander la permission, parce que tu m'appartiens. Je veux bien te faire cadeau de ta carcasse, mais je n'aime pas qu'on me vole.

— Gardez mon corps... je vous en prie.

— Alors tu veux recevoir cinquante coups de fouet?

— Dame!... s'il le faut... absolument.

— Demande-moi ça bien gentiment.

— Mon bon maître, voudriez-vous, s'il vous plaît, me permettre de recevoir cinquante coups de fouet? »

Guanajay fit entrer un nègre qui traversait la cour.

« Prends cette corde, lui dit-il, en désignant le nœud coulant qui était resté sur le sol, et admi-

nistre cinquante coups à ce drôle qui ne veut plus se pendre. »

Au troisième coup, Guanajay renvoya le pauvre diable à son fourneau. Quand le nègre fut dehors, il le rappela.

« J'oubliais le plus important. Écoute. Si la cheminée fume, tu recevras ce soir les quarante-sept coups dont je t'ai fait grâce. »

La cheminée ne fuma plus.

LXVI

MATANZAS. — LE N° 22 DE LA FONDA DEL LEON DE ORO.

J'ai été passer quarante-huit heures à Matanzas : une adorable ville, riante et active entre toutes, qui porte le plus lugubre des noms. Matanzas serait le port des *massacres*.

Un écrivain contemporain de la conquête, Bernard Diaz del Castillo, raconte qu'un vaisseau allant de Saint-Domingue aux Lucayes fit naufrage dans la baie où naquit plus tard Matanzas. L'équipage fut recueilli par des Indiens non moins astucieux que gastronomes, qui, après force politesses, l'occirent et le boucanèrent. Une femme et trois hommes furent épargnés. Bernard Diaz del Castillo ne donna pas la raison de cette préférence. Les préservés étaient-ils trop maigres pour figurer sur un menu sauvage?

Cela se peut. Les Caraïbes organisaient-ils en ce temps-là un jardin d'acclimatation? Je doute qu'ils aient jamais rêvé d'acclimater les Espagnols. Je croirais plutôt que Bernard Diaz del Castillo avait besoin de quelques survivants pour raconter l'affaire. Toujours est-il que depuis 1692 la baie porte le nom lugubre de Matanzas.

La ville est construite entre deux rivières adorablement encadrées : le *Yumuri* et le *San Juan*. Elle occupe au fond de la baie une situation des plus heureuses, grâce au terrain légèrement en pente sur lequel elle s'élève. Matanzas n'a rien d'une « ville de province ». Plusieurs de ses quartiers sont aussi élégants que les plus élégants de la Havane. Quelques habitations en planches, d'un aspect misérable, destinées à abriter la population maritime, attristent malheureusement le port. Le pays appartient aux Américains du Nord, qui y déploient leur activité proverbiale.

Je laisse aux guides le soin de vous décrire les cinq places, la statue de Ferdinand VII, la douane, les ponts, la caserne, la cathédrale et tous les monuments publics, les 1500 maisons de pierre, les 13 pharmacies, les 70 bodegas, les 14 boulangeries et les 25 tabaquerias qui sont les plus beaux ornements de la ville. Vous n'avez pas oublié ma profession de foi. J'entends vous décrire le pays et ses coutumes; au diable la statistique!

A l'étroit entre ses deux fleuves, Matanzas a passé les ponts. Deux quartiers neufs enveloppent aujourd'hui la vieille ville : de l'autre côté du San Juan, le

Pueblo-nuevo; de l'autre côté du Yumuri, *Versalles.*

Versailles! Pourquoi Versailles? Si la splendeur relative de l'hôpital Sainte-Isabelle, du fort San Severino, de la caserne, du *passeo* qui pendant une demi-lieue côtoie la baie, a valu ce nom prétentieux au quartier neuf, je le trouve absolument exagéré. Si l'on a vu dans la vallée du Yumuri une rivale du parc de Versailles, je déclare, en revanche, ce dernier battu à plate couture, et c'est la ville de Louis XIV qui doit emprunter son nom à *Matanzas*, si toutefois Matanzas daigne le permettre.

Je suis descendu à la *fonda del Leon de Oro,* autrement dit, à l'auberge du Lion d'or. J'occupe la chambre n° 22; une grande diablesse de chambre peinte à fresque, au plafond orné de poutres apparentes. Dans cette halle, les meubles éparpillés ont l'importance d'un jeu de dominos tombé de quelque ballon dans le Champ de Mars. En voici l'inventaire:

3	lits,
1	chaise,
4	cucarachas,
7	scorpions,
1	cuvette,
» 2/3	de pot à eau,
1	serviette,
1	table,
1	bougie et son bougeoir,
2	allumettes,
1	peigne orné de 12 cheveux, trouvé sous mon oreiller,
20,000	moustiques assortis.

Cet inventaire serait incomplet si je n'y faisais pas figurer les fresques qui ornent le n° 22. Les couleurs en sont si vives qu'un aveugle les verrait dans l'obscurité. Il y a là des rouges intransigeants, des bleus opportunistes, des blancs réactionnaires, des verts révolutionnaires qui nous font baisser les yeux.

Dans le panneau du milieu, la Fortune se livre à des exercices d'acrobate. Elle se promène, une jambe en l'air, sur une boule bleue, dans un petit chemin sablé. La boule sur laquelle son pied groseille est posé a des ailes. Je ne vois pas bien à quoi elles peuvent l'aider à rouler... Passons! Une des ailes est déployée; l'autre est repliée soigneusement. Comment indiquer mieux les lubies de la Fortune? Avec un à-propos dont elle seule a le secret, la déesse prodigue les couronnes et les pièces d'or dans un sentier où personne ne passe.

Deux autres fresques à moitié recouvertes par les moustiquaires me paraissent représenter, l'une, un pigeonnier moyen âge; l'autre, la tour Saint-Jacques entourée de palmiers.

Ce qui prête au n° 22 du Leon de Oro une valeur sans égale, c'est qu'il donne sur une terrasse qui domine la rade, la ville, la vallée... tout le paradis des bords du Yumuri. Rien de plus merveilleux que cette *azotea*. Je vous engage à en faire le tour avec moi.

Commençons par la droite.

Des collines boisées échancrent partout l'horizon. De ce côté, le vert sombre domine. Quelques sucreries en pleine roulaison fument au loin, masquées par des bouquets de palmiers.

Je vous ai si souvent parlé du soleil, que je le laisse ce soir se coucher tout seul.

Devant nous coule le San Juan chiné de pourpre et de bleu sombre, d'argent aussi. Des hangars encombrés, des docks immenses pleins de caisses, de barils et de sacs, des magasins, des usines le bordent. Sur le quai, les marchandises sont entassées, prêtes à prendre la mer. C'est de ce côté un va-et-vient incessant de charrettes lourdement chargées, que traînent des bœufs accouplés, de quitrines dans lesquels des gens affairés couvrent de chiffres leur carnet, de cavaliers stimulant leur monture. Les petits chevaux glissent sur la chaussée. Leurs sabots font entendre un staccato sec, rapide et régulier. Les nègres au torse nu font preuve de force; les Chinois font preuve d'adresse. Personne ne s'entend mieux qu'eux à éviter la besogne.

Je domine la ville. Mon regard va d'une rue à l'autre sans souci des distances et des obstacles. Le soleil est bas. Les rues se remplissent d'ombre. Elles se pointillent déjà de lumière. Les confiterias, les cafés, les bodegas flambent les premiers. Les fenêtres des offices les suivent. Les buveurs d'abord, les commis ensuite.

Dans une petite rue remplie d'herbe, des bœufs paissent en liberté.

Sur les terrasses pavées de mosaïques, de jeunes femmes se balancent, à demi assoupies dans leur chaise à bascule. Des enfants jouent. On cause d'une maison à l'autre. Une terrasse est déserte. C'est celle du *colegio de señoritas* de Nuestra Señora *del Car-*

men, dont les pensionnaires sont à la prière. La maison est bleu Marie-Louise.

Au-dessous de moi je vois une vaste surface de toits rouges. Mon regard plonge dans d'odieuses petites cours sales et lugubres. Là, un cheval efflanqué mâchonne quelques feuilles sèches de maloja, que lui disputent une chèvre et des canards; ici, assise sur la margelle d'un puits, une négresse change de chemise... Fermons les yeux!

Faisant face à l'entrée principale du Lion d'or, voici la mer, la rade remplie de bateaux alignés côte à côte, le long du bord, à l'embouchure des deux fleuves...

Mais... que vois-je flamber, là-bas, à droite, près de l'horizon? C'est un champ de cannes qui brûle. La fumée s'étend au loin. Pour se rendre maître du feu, on a incendié une autre partie du champ. La flamme court, sous le vent, au-devant de la flamme. Les deux incendies se rencontreront et s'éteindront mutuellement. C'est ce qu'on appelle *la contra-candela.* La canne reste debout, à demi calcinée. La séve fermente et bout. Chaque nœud se brise et éclate. C'est comme un feu roulant de mousqueterie qui retentit au loin.

A mes pieds encore, de ce côté, un fouillis de toitures et de terrasses. Partout on cherche le frais. Les négresses rentrent le linge qui séchait sur des cordes tendues. Les nègres arrosent les plantes qui végètent, brûlées par le vent de la mer, dans des caisses, sur l'azotea. Plus loin, près de la baie, le théâtre domine tous les autres bâtiments. Que vois-je encore? Un

amas de maisons hautes toutes plus bleues, toutes plus roses les unes que les autres; au loin, les collines entre lesquelles débouche le Yumuri; puis, enfin, plus à gauche encore, la cathédrale avec ses ravissants clochetons.

Ajoutez à tout cela le tintement de l'*Angelus*, le bruit lointain de la musique militaire qui arrive d'une place d'armes quelconque. Dans le ciel rose encore, accrochez un fin croissant de lune. En haut, faites scintiller les premières étoiles; en bas, faites flamber les premières croisées. A l'horizon, avivez l'incendie. Offrez à la flamme toute une récolte à dévorer. Autour du brasier faites courir des nègres affolés, ravis du désastre. Comptez les palmiers et les cèdres enguirlandés de lianes qui roulent dans la braise. Tournez la tête et, de ce côté, suivez des yeux les lanternes des volantes qui vont et viennent dans les rues sombres, les embarcations qui glissent dans la baie pleine de phosphorescences. Saupoudrez les toits de chats en maraude, de pigeons en bonne fortune; appelez sur les terrasses des femmes blanches aux épaules et aux bras nus, et dites-moi franchement si l'azotea du Leon de Oro ne compense pas, et largement encore! les imperfections de la chambre nº 22.

LXVII

MATANZAS. — « PERMETTEZ-MOI DE VOUS PRÉSENTER... »

On aime ici véritablement la danse. Ce n'est pas un prétexte à toilette ou à libertinage. Si je vous disais que l'on danse pour danser, vous ne voudriez pas me croire, et c'est l'exacte vérité.

L'ami d'un des amis d'un mien ami ayant bien voulu m'offrir de me présenter à l'ami d'un de ses amis qui donnait un bal, je me suis rendu chez le señor don Antonio Laurenao.

Ma toilette ne fut pas longue à faire. L'habit n'est admis que pour les réceptions officielles, chez le Capitaine général; quant à la cravate blanche, personne ne paraît se douter qu'elle existe. Les plaintes d'un piano maltraité me révélèrent l'approche de la maison que je cherchais.

Il y avait foule autour du logis en fête. Les voitures entassées barraient partout le passage. Les brancards des *volantes* et des *quitrines* ont une telle dimension, qu'il n'en faut pas beaucoup pour encadrer six ou sept îlets de maisons. Il était neuf heures quand j'arrivai *calle del Dos de mayo*. Des flots de lumière filtraient à travers les persiennes vertes. Les curieux se disputaient les places le long de la grille

pour voir danser. Les *caleseros* vêtus de blanc, bottés jusqu'à mi-cuisse, les talons ornés de lourds éperons d'argent, un foulard de couleur voyante roulé autour du cou, un autre noué sous leur chapeau à larges bords, le fouet en bandoulière, se démenaient dans le vestibule, bavardant avec les servantes, chantant les refrains les plus nouveaux du Congo ou du Monomotapa. J'eus grand'peine à pénétrer dans la maison. La voiture remisée sous la porte, la capote baissée, astiquée pour la circonstance, était elle-même remplie de curieux. Des misérables couleurs d'ébène, d'acajou ou de citronnier, s'étaient cramponnés à la grille qui sépare le vestibule du salon. Entassés les uns sur les autres, suspendus aux barreaux, comme des singes affamés qui assistent au repas de leurs maîtres, les déguenillés promenaient des regards curieux sur les épaules, sur les bras nus des jeunes danseuses; des regards avides sur les fruits, les sirops, les *dulces de platillo*, les *dulces de almibar*, les *yemas dobles*, les *azucarillos* dont les buffets étaient couverts; des regards jaloux sur les maîtres, tous propriétaires d'un lot plus ou moins important de chair humaine. Ces grappes sombres d'envieux suspendues en espalier autour de la fête me causèrent une douloureuse impression que rien n'a pu atténuer. Personne dans le bal ne paraissait les voir.

Le maître du logis prévenu de ma visite, et pressentant l'embarras dans lequel je devais me trouver, eut la courtoisie de venir au-devant de moi. Étant le seul de ses invités qu'il ne connût pas, il lui fut aisé de me reconnaître. Guidé par lui, je finis par atteindre

la salle à manger, qui fait suite au vestibule dans toute maison bourgeoise quelque peu soucieuse des saines traditions.

Mon hôte ne savait pas le français; aussi s'empressa-t-il de me présenter à sa femme, tout en me criblant de politesses espagnoles. L'ami de l'ami d'un de mes amis qui devait me présenter à mes nouveaux amis n'était pas encore arrivé. Je le maudis à plein cœur! Je faisais piteuse figure et embarrassais fort les maîtres du logis. Mon hôtesse, qui ne savait pas plus le français que je ne savais l'espagnol, se débarrassa de moi avec une grâce exquise en faveur de son fils, un beau et aimable garçon qui savait moins le français encore que ses père et mère, mais qui parlait anglais, ce qui nous permit de nous entendre.

Alors commença une interminable série de présentations troublantes. Tout le monde s'empressait de me présenter à quelqu'un, pour se débarrasser de moi. Sous le feu des regards d'une soixantaine de jeunes femmes rieuses, qui ont eu bien raison de se moquer de moi, je fis piteusement le tour du salon. Jamais pénitent n'entreprit avec plus de trouble le « chemin de la croix » autour d'une église.

« Permettez-moi, monsieur, de vous présenter à doña Carmen de Santo. Mademoiselle parle fort bien votre langue. »

Et je demeurai seul, debout devant une adorable jeune fille qui ouvrit aussitôt son éventail pour se ménager un abri, dans le cas où une irrésistible envie de rire la prendrait. Il fallait parler, coûte que coûte. Je balbutiai une banalité que, par charité sans doute,

doña Carmen fit semblant de ne pas comprendre, et à laquelle elle ne répondit pas. Tout autour du salon cent vingt beaux yeux étaient braqués sur nous, petillant de malice.

« Vous parlez français, mademoiselle? » demandai-je.

La jeune fille secoua la tête, ferma son éventail et le balança négativement avec énergie, comme si je l'avais accusée de quelque action monstrueuse dont elle eût entrepris de se défendre.

« Anglais, alors? »

Même jeu, même réponse.

« Alors, mademoiselle, nous ne nous comprendrons pas. »

Vigoureux signe d'assentiment. Je saluai et m'éloignai, heureux de pouvoir rentrer dans l'ombre. Le fils de la maison ne fit qu'un bond jusqu'à moi.

« Je vais vous présenter à mademoiselle Filipina Palacio, qui parle très-bien anglais. Elle a longtemps habité New-York.

— Je vous remercie, monsieur, mais je crois que ces demoiselles vous sauraient gré de leur éviter...

— Quoi donc?

— Une conversation qui ne les intéresse pas.

— Vous les calomniez, je vous assure. Elles seront toutes enchantées de causer avec vous de la France, le pays sans pareil. Filipina, je vous présente monsieur... il arrive de Paris. »

La jeune fille rougit, fronça les sourcils, et je l'entendis murmurer en espagnol :

« Juan, vous me payerez cela. Je ne danserai certainement pas avec vous de toute la soirée. »

Demeuré seul devant ma victime involontaire :

« Je parierais, mademoiselle, lui dis-je, que vous ne savez pas un mot d'anglais?

— En effet, monsieur, je ne parle qu'espagnol, me répondit-elle avec autant d'aisance que si elle eût toujours habité Londres ou Washington.

— Et moi, mademoiselle, je ne parle que français, lui dis-je dans la même langue. J'ai donc l'honneur de vous saluer... en anglais, en français et en espagnol. »

J'allais rentrer dans la salle à manger, lorsque la señora Laurenao me demanda mon bras. Je dus le lui offrir et continuer pour lui complaire mon ridicule pèlerinage. J'épuisai, bon gré, mal gré, la série des jeunes filles « qui parlaient très-bien français ou anglais », comme les señoritas Carmen de Santo et Filipina Palacio. Chaque fois que je songe aux sottises que j'ai débitées ce soir-là, le frisson me reprend; et c'est avec d'autant plus de raison, que toutes les invitées de don Antonio Laurenao parlaient l'anglais et le français comme feu Shakespeare et feu Molière.

Après m'être deshonoré du côté des dames, je dus en faire autant du côté des hommes. Là, je trouvai quelques âmes charitables qui toutes me posèrent ces quatre mêmes questions :

« Est-ce la première fois que vous venez dans notre île? » — « Comment trouvez-vous ce pays? » — « Souffrez-vous beaucoup de la chaleur? » — « Resterez-vous longtemps ici? »

Ce devoir hospitalier accompli, mes interlocuteurs me saluaient et laissaient la place à d'autres, qui, consciencieusement, reprenaient la série :

« Est-ce la première fois que vous venez dans notre île? » — « Comment trouvez-vous ce pays? » — « Souffrez-vous beaucoup de la chaleur? » — « Resterez-vous longtemps ici? »

Et en effet, que pouvaient me dire ces braves gens? Je suis émerveillé de leur patience. Que venait faire chez eux cet intrus? J'étais à mon aise comme un poisson volant dans une volière; aussi me suis-je sauvé tandis que s'achevait une danse charmante importée des États-Unis : *the virginian drill.*

LXVIII

MATANZAS : — LE CANGREJO. — L'ARAIGNÉE-CRABE ET LE PETIT-CHEVAL DU DIABLE. — LES GROTTES DE BELLAMAR.

Aller à Matanzas et ne pas visiter les grottes de Bellamar, c'est traverser Moscou, Londres, Rome et Paris, sans souci du Kremlin, de Westminster, de Saint-Pierre, des magasins du Louvre et du Bon Marché. Matanzas sans ses *cuevas,* c'est Naples sans Vésuve, Pise sans tour penchée, Genève sans lac. Je *suis* donc allé visiter *las cuevas de Bellamar.*

La route que nous avons parcourue longeait la baie.

De loin en loin, à demi hors de l'eau, se détachaient, vigoureuses et sombres, les racines enchevêtrées des mangliers. Dans ce fouillis, des pélicans étaient à l'affût, attendant au passage l'*agujon*, le *pargo*, le *rabi-rubia*, le *caballerote*, la *lenguado*, la *liza* à la chair savoureuse; dédaigneux des ordonnances de police, guettant aussi le *caji*, le *guaguanche*, la *morena verde*, le *tiñosa negra* qui donnent la jaunisse et dont la pêche est prohibée. Plus loin se dressaient des roseaux géants. Chaque élan de la brise les inclinait. Ils trempaient alors dans la mer leurs panaches argentés.

A mon grand regret, la voiture tourna brusquement à droite. Les chevaux s'engagèrent au galop dans un raidillon devant lequel un isard eût hésité. J'offrais à chaque instant de mettre pied à terre. Mon compagnon stupéfait me demandait pourquoi. Des pierres roulaient à chaque pas de l'attelage; partout des quartiers de roche sortaient de terre, des racines énormes tentaient de nous barrer le passage. Nous suivions, paraît-il, une route classée. J'avais cru à un éboulement récent.

« Le chemin était encore meilleur le mois passé, me dit le cocher. Par malheur, une averse a défoncé la chaussée et fait rouler deux pieds de terre dans la baie. C'est égal, ce serait un plaisir de conduire, si l'on avait toujours des routes *de même*. »

Nous avons traversé au pas la voie ferrée, qu'aucune barrière ne protége, et gravi ventre à terre un second raidillon plus escarpé, plus cahotant, plus abrupt encore que le premier. Jamais je n'ai vu

mieux apprécier l'excellence de la *volante*, l'adresse du *calesero*, et l'énergie des chevaux cubains.

Ces obstacles franchis, nous sommes entrés dans un adorable sentier bordé de haies étranges, remplies de *fuchsias*, d'*hibiscus pourprés*, de *nopals*, d'*hicacos*, d'*yuccas* et de *convolvulacées*. J'ai insisté pour mettre pied à terre. Comment ne pas traverser au pas un pareil coin de paradis? Ah! cher petit Chaperon rouge, patron des pilleurs de haies et des croqueurs de noisettes, si tu avais connu ce petit chemin-là, tu n'aurais plus jamais voulu le quitter. Et tu aurais joliment bien fait! car tu n'y aurais rencontré ni serpent comme dans le paradis de ta tante Ève, ni loup comme dans l'alcôve de ta mère-grand. En revanche, tu aurais vécu compère et compagnon avec des papillons noirs zébrés de jaune et des oiselets au plumage métallique, avec le *rubis* au poitrail de feu, ce Petit Poucet des oiseaux-mouches.

Notre calesero poussa un cri d'enthousiasme et nous désigna, du bout de son fouet, un arbre de quatre mètres environ, à l'écorce tigrée. Non moins radieux que lui, mon compagnon partit au galop, franchit les talus, sauta les fossés, escalada les clôtures, et se mit à secouer à tour de bras les branches du bienheureux arbuste. Il me rapporta aussitôt des fruits que je pris pour des noix vertes.

« Goûtez!... » me dit-il avec orgueil. J'obéis, et fis malgré moi la grimace.

« Qu'est-ce que c'est que ça? demandai-je.

— Ça?... Ça, c'est la goyave; voilà ce que c'est que ça; c'est le meilleur fruit des Antilles. La goyave

du Pérou est peut-être plus délicieuse encore que celle-ci, mais elle est moins abondante. La merveille qui vous a fait faire la grimace est la *guayaba cotorrera* (*psidium pomiferum*). Elle sert à faire des confitures, des pâtes, des conserves, des gelées sans pareilles. Sur quatre-vingt mille livres de *dulces* que l'on exporte tous les ans, soixante mille ont pour base la goyave. Et ce n'est que l'appoint du million de livres qui se consomme dans l'île. »

Je crachai la goyave et saluai le goyavier.

Un peu plus loin, mon compagnon m'a fait remarquer un terrier soigneusement clos.

« Vous ignorez sans doute, me dit-il, quel est l'architecte et le propriétaire de cette demeure? C'est un crabe de la grande espèce connu ici sous le nom de *cangrejo,* un ogre digne des temps antiques. Dès qu'arrivent les jours chauds, il abandonne les terrains marécageux qu'il habite l'hiver. Sans souci des obstacles, il pénètre jusqu'au centre de l'île. Bois, rivières, montagnes, rien n'arrête, rien ne décourage ce monstre si mal taillé pour la course. Il a le courage irréfléchi de la brute. Rien ne le fait dévier. Il estropie les chevaux et les bestiaux au vert, il pille les basses-cours, attaque la volaille, dévore les œufs dans le poulailler. Souvent le guajiro le trouve installé dans sa chambre, dont il a grand'peine à le faire sortir. J'ai été réveillé certaine nuit par un de ces animaux qui s'était accroché aux draps de mon lit. La hideuse bête ne s'était-elle pas mis en tête de prendre ma place? Je dus, pour m'en défaire, jeter par la fenêtre et le crabe et le drap qu'il ne voulait

pas lâcher. Ils sont quelquefois si nombreux autour des *potreros,* qu'on en a vu des légions miner et jeter bas des habitations. »

Nous allions attaquer le terrier et essayer de déloger son hôte, lorsque notre calesero, blême et tremblant, nous interrompit.

« Remontez en voiture, messieurs, et au plus vite! » nous cria-t-il.

Nous lui demandâmes ce qui pouvait l'épouvanter à ce point. Il n'eut pas la force de nous répondre et se borna à nous désigner un pan de mur en ruine, couvert de mousses adorables. J'allais les passer en revue... notre cocher me cria :

« Pour l'amour de Dieu, monsieur, n'allez pas par là! »

Je vis alors, à demi caché dans l'herbe, un couple hideux. Oublieuses du monde, deux *mygales* énormes (l'*araña peluda*) échangeaient de douces caresses. Tout promettait au monde un prochain renfort de monstres. Le mâle, entouré de débris d'insectes, semblait offrir ces reliefs à sa compagne au ventre roux. Ses mandibules amoureusement tendues appelaient un baiser.

« Quoi! dis-je à mon compagnon, ce sont ces deux laiderons qui troublent ainsi votre cocher?

— Jamais vous n'arriverez à le convaincre que la morsure de l'araignée-crabe n'est pas mortelle. Il est du reste difficile de voir une plus épouvantable bête. Sa piqûre cause une douleur aiguë et provoque une fièvre terrible qui dure plusieurs jours. Les pauvres arachnées sont assez à plaindre pour qu'on leur

pardonne de se défendre. J'ai grande envie de vous attendrir sur leur sort.

« La mygale meurt à la fleur de l'âge. Sa fin est toujours violente et dramatique. Elle se sait condamnée. L'instinct, les traditions de sa famille, la légende des arachnides, tout lui révèle celui qui la tuera. Une mouche, un *sphex* géant, sera son meurtrier. Comme César, il vient, il voit, il vainc. Dès qu'approche l'ennemi prédestiné, la mygale fuit et s'enveloppe précipitamment de fils, comme d'un suaire. Elle se sent perdue. Comme la fatalité, le sphex la poursuit, fond sur sa victime, la perce de coups d'aiguillon et l'entraîne palpitante dans un endroit retiré où il l'enterre. Le vainqueur pond un œuf près du cadavre, nivelle la place pour que rien ne révèle cette fosse à la fois tombe et berceau, et s'envole tranquille, certain d'avoir assuré l'avenir de son enfant. Le jeune sphex sera à l'abri du besoin; il a de la mygale sur la planche. Les guajiros ont donné à la mouche fatidique le nom de *caballito del diablo*, « le petit cheval du diable. »

Une barrière s'ouvre devant nous. Je passe devant un four à chaux. Deux minutes après, nous arrivons aux grottes de Bellamar. Allais-je me trouver devant un portail gigantesque aux parois inégales, raboteuses, percées d'excavations profondes et tortueuses?... ou devant une caverne sombre, basse, masquée par les ronces? Était-ce le gouffre qui fit hésiter Dante, la grotte d'azur ou celle de Fingal qui m'attendaient?

On me fit entrer dans un cabaret.

La déception ne fut pas mince. Je pus me croire

pendant un instant chez quelque « chan d' vin » de la rue Maubuée ou de l'impasse des Trois-Couronnes. Plus heureux que ses confrères d'Europe, par exemple, le *mastroquet* équatorial a pour caves les *cuevas de Bellamar,* rien que cela! des caves où dorment, dans l'obscurité, à jamais immobiles dans leurs baignoires d'albâtre, des lacs glacés inconnus des étoiles; des ca rois de cristal, si profondes que personne ît l'extrémité, si grandes qu'on prétend qu sent l'île tout entière.

Dans ce cabaret es le contrôle.

A droite, brillait un oir d'étain, triste contrefaçon parisienne. rayons d'une bibliothèque vitrée, des boutei des, parées d'étiquettes multicolores, étaient alignées. On nous offrit de la bière anglaise, de l'aguardiente, de l'eau fraîche et de la « crème de crinoline ».

Je ne pus résister au désir de connaître ce produit exilé de ma terre natale. Fatale curiosité! Je crus avaler une gorgée de baume tranquille pimenté, coupé d'huile de Macassar et de safran. Odieux mélange!

Une image aux couleurs vives collée sur la bouteille représentait une *Parisienne* aux jupes exagérées, arrêtée à l'octroi par un gabelou brutal et sceptique, prêt à se livrer aux investigations les plus intimes. La dame se récrie. Sans souci de ses protestations, l'agent des contributions porte une main indiscrète sur sa belle robe rouge pointillée d'or, sur son beau châle vert bariolé de jaune. Cette scène *dramatique* est ainsi expliquée :

« Tout le monde sait (?) que depuis l'invention « de la crinoline, nos élégantes passent aux bar- « rières, sous leurs jupons, des liqueurs pour « leurs galants. Nous avons cru devoir leur dédier « celle-ci. »

Dans une vitrine, sur un lit d'ouate jaune, étaient exposés quelques échantillons géologiques insignifiants. Ils rappelaient ces morceaux de camphre, jaunis par l'âge, qui reposent à jamais au fond de quelques bocaux pharmaceutiques de province, restes dédaignés des commandes provoquées en 1848 par les succès oratoires de Raspail. J'en demandai le prix.

« Six piastres (30 francs), me répondit le marchand, qui nous avoua n'en avoir jamais placé un seul. Mon grand-père assurait en avoir vendu un, dans son enfance, à un Brésilien ivre, ajouta-t-il, mais la chose n'a jamais été bien prouvée... et mon grand-père était de Catalogne! »

Notre guide payé, nos torches allumées, nous nous mîmes en route.

Nous entrâmes presque aussitôt dans la première enceinte. L'aspect en est vraiment grandiose. Tout Parisien que je suis, je demeurai quelques instants muet et immobile sur la première marche de l'escalier de bois que nous allions avoir à descendre.

Je me suis souvent demandé, devant les vieux hôtels du faubourg Saint-Germain, du faubourg Saint-Honoré et du Marais, pourquoi leurs si petits propriétaires se sont fait construire de si grandes portes. De même, ce vestibule souterrain, dans lequel

Antée eût gambadé à l'aise, où le colosse de Rhodes eût battu des entrechats extravagants sans craindre de se faire des bosses au front, ce vestibule invraisemblable précède des routes dans lesquelles il faut presque toujours ramper.

Si vous voulez avoir une idée des proportions de ce cirque gigantesque, multipliez par huit les dimensions de Notre-Dame de Paris; suspendez aux voûtes des stalactites aux puissantes attaches, aux extrémités fines, reliées entre elles par des membranes de marbre, striées, brodées et percées à jour. Prodiguez sur les parois des colonnades irrégulières, autour desquelles grimpent et s'enroulent des lianes d'albâtre et de cristal. Faites jaillir de terre des concrétions coniques dues aux gouttes d'eau chargées de sels calcaires qui tombent de la voûte.

Le sol est couvert de mamelons. Il semble que dans cette cuve de marbre la pierre en fusion bout à gros bouillons.

De tous les côtés s'ouvrent devant moi des chemins sombres. Leur entrée, surmontée de stalactites, pavée de stalagmites inégales, ressemble à la gueule béante de quelque monstre aux mâchoires formidables qui vous attend pour vous broyer.

La curiosité me pousse à devancer mon guide. Mon ombre se dresse tout à coup devant moi, de mes pieds jusqu'au faîte. Mon chapeau emprunte ses contours à la plate-forme de la colonne Vendôme. Des gouttes d'eau tombent, lourdes, de la voûte sur mes épaules. Quelques-unes ont roulé sur la flamme de la torche que je tiens et la font crépiter. Dieu !...

se perdre dans l'obscurité, au milieu de cet océan de pierre, dans ces chemins qui vous obligent à ramper ou à marcher courbé, entre ces parois de marbre suintant, sur ce sol raboteux jonché de stalagmites aiguës... Cette pensée ralentit ma marche; mon guide m'a bientôt devancé.

« Nous allons, me dit-il, prendre ce chemin de préférence aux autres. Il conduit à un lac sans fond, très-curieux à visiter. Vous me promettez d'être prudent, par exemple! Le moindre faux pas vous serait funeste... et il ne faudrait pas compter sur moi pour vous repêcher. L'an passé, j'y ai conduit une vieille Anglaise :

« — Laissez-moi seule dix minutes, m'a-t-elle dit. Je veux me baigner dans cette eau pure que n'a jamais souillée le corps d'un homme. »

« Je lui ai obéi. Que voulez-vous! elle m'avait donné deux piastres. Jamais on ne l'a revue. Elle gît, pétrifiée sans doute, au fond du lac. »

Cette historiette me fit froid.

« Avant d'aller plus loin, reprit mon guide, vous allez vous déshabiller.

— Me déshabiller?

— Pas tout à fait. Vous laisserez ici votre lévite, votre gilet...

— Jamais de la vie. En voilà une idée! Pourquoi me déshabiller?

— Les visiteurs ramassent des morceaux et les fourrent dans leurs poches. Cela fait du tort à la vente.

— Je vous promets de ne pas ramasser un caillou.

— Tout le monde fait la même promesse.

— Vous me fouillerez à la sortie.
— Ça nous est défendu.
— Je ne suis pas un voleur.
— Je n'en sais rien.
— Vous êtes poli!
— Je ne suis pas ici pour ça.
— Alors, je ne puis visiter les *cuevas* qu'en manches de chemise?
— C'est le règlement qui le veut. Pour moi, vous comprenez, cela m'est bien égal. Vous n'enlèverez pas tout d'ici en une fois... ni en mille.
— Que le diable vous emporte! Je n'irai pas plus loin. »

Mon guide sourit. J'aurais dû comprendre ce sourire. Il signifiait : « Retourne sur tes pas, imbécile. Tu as payé, et je rentre chez moi une heure plus tôt. »

Si je n'ai pas été plus loin, je le regrette pour vous, qui prenez évidemment grand plaisir à me lire. Quant à moi, je vous l'avoue, en revoyant le jour, il m'a semblé que je ressuscitais. Le soleil, un instant inquiet, ravi de me revoir, m'a prodigué ses caresses; les oiselets m'ont donné une sérénade que je n'oublierai jamais.

LXIX

MATANZAS. — DÉPART. — TÊTE NUE SOUS L'AVERSE. — « DU FEU OU LA VIE! »

Il est quatre heures et demie. Je me lève. Le train du matin part à cinq heures trente minutes pour la Havane.

Cette grrrrrande chambre est lugubre, éclairée par une bougie dont la flamme vacille. La Fortune est toujours sur la même jambe; la roue n'a pas tourné. Il n'est que trop certain que je n'inspire rien à l'aveugle déesse.

Ma valise est bouclée. Partons!

Une mouche m'a mordu le pouce. Un vendredi!... païenne! Je ganterais du neuf trois quarts. Que le diable l'emporte!

Je descends à tâtons l'escalier de pierre. Sur les marches, des dormeurs sont étendus. Les ronflements se croisent et se répondent. Sous le billard, sur les tables de la salle à manger, sur les fourneaux de la cuisine, au milieu des plats que l'on resservira demain, dorment à poings fermés les valets de l'hôtel. Ils se sont roulés dans les nappes, les pieds sur les assiettes des derniers repas. Une lanterne posée sur la première marche de l'escalier projette sur ce tableau sa lueur indécise.

Je réveille avec peine le domestique qui devait me réveiller. Il me confie à un nègre engourdi qui s'étire. Tout en bâillant, mon guide prend d'une main ma valise, et de l'autre le panier aux provisions. En route!

La porte se referme lourdement, et je me trouve dans l'obscurité. Jamais la nuit n'a été aussi sombre. La lune est en bonne fortune, sans doute, dans quelque coin du firmament. Les étoiles dorment. Je cherche la muraille et m'avance à tâtons.

Le sol est raboteux comme les côtes d'une vieille ânesse. Ici, des pavés inégaux; là, des dalles effondrées. Le trottoir se rétrécit tout à coup, mon pied glisse, les cailloux me déchirent la cheville. Tant pis! Il faut marcher, il faut courir. Le nègre continue son chemin au pas de course... et il porte ma valise.

Je prends le milieu de la chaussée. Cela va bien pendant quelques secondes; mais voilà qu'une flaque d'eau me barre le chemin. Je sautille comme un échassier, tantôt sur une patte, tantôt sur l'autre, et sors à grand'peine du cloaque. J'entends le pas d'un cheval. Il piétine dans la fange. Attention! Où est le nouveau venu? Pour l'éviter, faut-il aller à droite? vaut-il mieux aller à gauche? Je me confie à Dieu et patauge au hasard.

Enfin! voilà une boutique ouverte. Elle projette sa lumière sur le sol et éclaire la maison d'en face. Je revois mon nègre. Il entre, fait ses commandes, laisse son panier sur le comptoir et repart sans plus faire attention à moi que si j'étais mort au temps des croisades.

Nous rentrons dans l'obscurité.

Pendant les quelques instants que j'ai passés devant la boutique, j'ai remarqué que mon nègre a retiré ses chaussures. Il les a soigneusement déposées au fond de son panier. Elles sont à lui; cela ne fait aucun doute.

Je me rappelle un malheureux Congo que je rencontrai près de Cienfuegos, sur le grand chemin, un jour d'averse. Il venait d'acheter un chapeau à la ville. Dans la vie d'un esclave, un pareil achat est un événement. Le pauvre diable, surpris par l'ondée, s'en allait tête nue, n'ayant aucune autre préoccupation que d'abriter sous le pan de sa casaque son chapeau neuf.

« Eh! l'ami, lui criai-je, tu te mouilles la tête à plaisir.

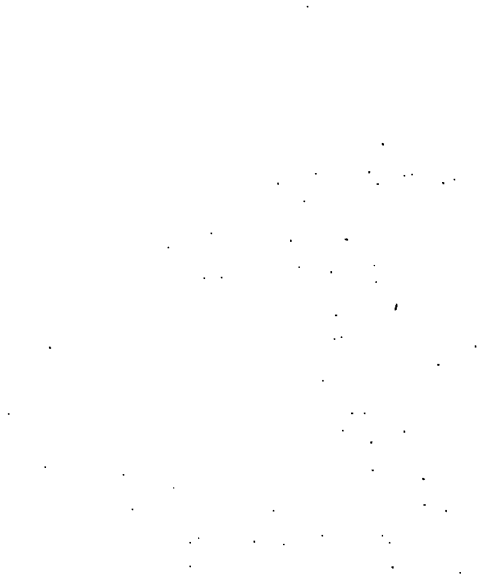
— C'est ça qui m'est égal! Le chapeau est à moi... la tête est à mon maître. »

Le chemin n'en finit plus. Évidemment mon guide a pris le plus long, préoccupé, avant tout, de faire ses emplettes. Nous voila devant un boucher. Le nègre y entre, choisit les morceaux dont il aura besoin, en débat le prix, après quoi il se remet en route. Après le boucher, l'épicier; après l'épicier, le charbonnier, le boulanger et le fruitier. Enfin! voila la gare. Mon nègre dépose ma valise sur la chaussée et disparaît. Il est six heures. Le train est loin.

Et ne croyez pas que les chemins soient sûrs, la nuit.

« Du feu! demande une voix dans l'obscurité.

— Voilà », *répond* le voyageur. Et il présente son



L'homme est pour quelque chose dans tout ceci. Il a fait les ornières desquelles nous avons tant de peine à sortir.

Dieu abandonne à son collaborateur indigne ses droits d'auteur. En échange de la recette, il ne demande qu'une chose : qu'on laisse son nom sur l'affiche.

La terre est grasse. Il semble que l'on marche sur un triple tapis. La canne est haute. La campagne sent la mélasse.

Le quitrine roule doucement sur la mousse et l'argile. Si l'on ne voyait pas combien la route est mauvaise, on ne s'en douterait pas. Nous rencontrons à chaque tour de roue des charrettes hautes, qui grincent sous le poids des cannes fraîchement coupées. Quatre bœufs les traînent avec peine.

Au-dessus des arbres luisants, couleur d'émeraude, se balance un nuage épais. C'est la fumée de la machine. La sucrerie est à deux pas. Elle va nous apparaître brusquement au détour du chemin. Les nègres qui vont et viennent s'agenouillent à demi quand nous passons près d'eux.

Voilà la *casa del ingenio,* la *casa del caldera.* C'est là que bat le cœur de l'exploitation, là que circule son sang, là que la machine motrice agite son formidable balancier.

Pas de marbre, pas de pierre; à peine de la brique : un hangar énorme couvert de tuiles rouges, soutenu par des piliers de bois, auprès duquel fume la grande cheminée carrée. La toiture est très basse. C'est le seul abri. Pas de mur, même en planches.

A ce premier bâtiment, un deuxième est soudé, clos en partie. Il a en largeur ce que l'autre a en longueur. Leur ensemble prend la forme d'un T.

« Dans le premier hangar, me dit mon hôte, la canne est broyée. La machine l'occupe tout entier. Au centre se démène le balancier. A ses côtés tournent trois roues immenses qui accomplissent leur évolution avec trois vitesses différentes.

« Puis viennent les broyeurs. Un plancher mobile tourne sans cesse, conduisant au cylindre la canne dont on le couvre. Arrivée au sommet, elle hésite, se balance, le plancher lui fait défaut, elle tombe et disparaît sous les rouleaux. Elle ressort broyée, blanche, vide et sèche; la séve sort des conduits, roule en cascades, puis en ruisseaux. »

Tout cela est fort intéressant, mais qu'il doit faire bon dehors! Patience!

« De conduit en conduit, de cascade en cascade, le jus arrive à la *casa de caldera*. Le hangar est entouré de cannes empilées. Les charrettes ne cessent pas d'en apporter. Sur la route défile un chapelet de bœufs qui met six mois à s'égrener.

« A la sortie des broyeurs, la canne change de nom. Elle devient *bagasse*. Un plancher mobile la reçoit encore. Une nouvelle montagne russe se dresse devant elle. Elle la franchit pour tomber cette fois dans des charrettes qui la portent, soit aux champs où elle engraisse la terre, soit aux fourneaux qu'elle alimente. Tout cela n'est-il pas intéressant? La canne est vraiment un présent de Dieu! Connaissez-vous son origine?

— J'avoue n'en rien savoir.

— Écoutez-moi donc.

« Théophraste est le premier auteur qui parle du sucre. Il existait de son temps trois façons de fabriquer le miel. Il cite, à ce sujet, la canne à sucre. — Isaïe dans ses prophéties dit aux Gentils, chapitre XLIII, si je ne me trompe, verset 24 : « No me com- « praste caña dulce por plata. » — Les Chinois prétendent employer le sucre depuis 8002 ans. Des porcelaines antiques représentent les divers travaux de sa fabrication. — Dioscoride, au premier siècle, dit clairement que l'on trouve dans la canne une sorte de miel, qu'on la cultive dans les Indes et dans l'Arabie Heureuse. — Sénèque et Lucain, qui existaient au temps de Néron, et, depuis eux, Pline, attribuent à la canne des qualités pharmaceutiques. — C'est aux croisades que l'on doit l'introduction et l'emploi du sucre en Europe. — En 1148, on cultivait la canne à Chypre, à Madère et aux Canaries. Lors de la découverte de l'Amérique, le sucre venait de ces trois îles. — En 1420, don Enrique, régent de Portugal, introduisit la canne en Sicile. En 1506, elle fut importée dans les Indes occidentales. — D'après Krapp (*Chimie appliquée aux arts et manufactures*), les Andalous cultivaient la canne avant l'invasion des Maures. — En 1421, un Vénitien inventa l'art de raffiner le sucre, brut jusque-là. — Il existait une raffinerie à Dresden, en 1597. — L'usage de l'eau de chaux et de l'albumine date du commencement du seizième siècle. — Les Portugais introduisirent la canne à Saint-Thomas. Il y existait plus de soixante fabriques

en 1520. — A peine Colomb a-t-il découvert le Nouveau Monde que Pedro Esteban transporte la canne à Saint-Domingue. — Le premier, Miguel Bellestero, un Catalan, extrait le jus de la canne; le premier, Gonzalès Veleso le cristallise. — En 1643, les Anglais la plantent à San Cristobal, et les Français, en 1657, à la Guadeloupe. — En 1656, lorsque les Anglais s'emparent de la Jamaïque, l'île ne contenait que trois sucreries. C'est en 1795 que la canne fut introduite à Cuba par don Francisco de Arango... »

Je profite d'une absence de mon hôte pour courir hors du hangar.

La canne secoue au vent du soir ses fines aigrettes. Le soleil les empourpre. Les cylindres tournent et mugissent sourdement. De nouveaux travailleurs remplacent les anciens. Il faut alimenter la machine, coûte que coûte, sans relâche, nuit et jour.

Pendant ce temps, devant la maison du maître, de jeunes femmes vêtues de blanc, les bras nus, des fleurs dans les cheveux, chaussées de satin, se balancent dans leurs *mecedores* en prenant le frais. Elles écoutent le chœur des ramasseurs de cannes qui vient de loin, et, plus près, le chœur des nègres broyeurs, à moitié couvert par le bruit des machines.

LXXI

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

La *casa de vivienda* est la maison d'habitation du maître : une résidence bleue, rose et verte, fleurie, ornée, riante... tant que l'on n'a pas traversé le *Carré de défense* aux portes massives, aux grilles puissantes, dans lequel sont réunies les chances du salut, en cas de soulèvement.

Dans l'enceinte du *Barracon* vivent, grouillent et trépassent les outils vivants destinés à faire prospérer la terre. Le Barracon est la cité ouvrière dans tout ce qu'elle a de plus primitif. Là, pendant quelques courts instants, le nègre se repose, vit à sa guise, pense, se rappelle le pays libre, sans oublier toutefois le fouet de lanières de porc, le cépo, le couteau du mayoral et le machete du guajiro. C'est là que de loin en loin passe le prêtre qui baptise en bloc, qui marie en tas le bétail humain. Une goutte d'eau, un grain de sel, une prière, une bénédiction suffisent à sanctifier tout le peloton. Dieu, qui chérit les plus misérables, doit venir, en effet, dès le premier appel.

Le Barracon renferme trois catégories de logements.

Une salle est réservée aux coulies, une autre aux

nègres célibataires. Ces derniers sont assez mal partagés. Et en effet, que doit désirer le maître? Des unions fertiles qui, augmentant le troupeau, augmentent les produits.

Le *petit logement de garçon* du nègre bozal, du nègre de champ, est plus que modeste. Le mobilier se compose d'un lit, si l'on peut donner ce nom à ces compartiments de bois superposés, dans lesquels s'allongent et dorment les malheureux après une journée de travail de quinze heures. Le matelas est de bois blanc. Les rideaux sont de même étoffe. On est bien chez soi dans le cercueil, quand on a tâté de ce lit-là.

Le barracon destiné aux ménages a un tout autre aspect.

Représentez-vous une grande cour entièrement encadrée par un rez-de-chaussée en planches, recouvert de tuiles. La toiture en saillie forme auvent. Des piliers en bois brut la soutiennent. Un puits et quelques cahutes à pourceaux occupent le centre de la cour. Des fruits de palmier, destinés à l'engraissement des porcs, sont entassés çà et là.

Des portes, percées à égales distances, donnent accès dans le logement des ménages noirs. Toutes sont numérotées. Chaque logis se compose d'une pièce qui reçoit par la porte l'air et le jour. Rien n'est plus malpropre que ces asiles héréditaires où grouillent pêle-mêle père, mère et enfants. Souvent ils abritent aussi des amis dont la situation assez mal définie révolterait nos idées sur le mariage. A ce personnel, déjà nombreux, il convient d'ajouter une

ménagerie plus ou moins variée, dans laquelle la volaille domine.

Entre le mur et les poteaux qui soutiennent l'extrémité de la toiture, règne une large galerie. C'est là que les négrillons sont récurés, là que se décrassent la garde-robe et le linge. C'est là que se fait la cuisine, là que dort la basse-cour, là que s'arrêtent les voisines en quête de nouvelles.

Sur un lit de sangle dorment pêle-mêle cinq enfants dont l'aîné a sept mois. C'est un fouillis de têtes, de jambes, de bras plus ou moins foncés, plus ou moins crasseux, à ne pas s'y reconnaître.

Une négresse les surveille, tout en savonnant à grand'peine une guenille, qui pourrait aussi bien passer pour une chemise ou un mouchoir de poche que pour une blouse ou un fichu. Presque toutes les commères sont au champ où l'on coupe la canne. Il en reste trois ou quatre pour garder le barracon.

Le ménage est maître chez lui. De la porte d'entrée à la muraille, il est libre. Il arrange sa case comme bon lui semble, sans que jamais le maître intervienne. Le nègre profite de cette liberté pour ne rien ranger, pour ne rien nettoyer chez lui. Si l'on n'a pas promis, dans le barracon, une prime d'encouragement au logis le plus propre, c'est que les pourceaux l'auraient toujours gagnée.

La *casa del criollos* est la crèche noire. Une vingtaine de bambins de toutes les nuances, depuis le café au lait jusqu'au cirage anglais, en passant par le chocolat et le pain d'épice, se roulent sur le sol ou dorment dans des berceaux de bois. Deux négresses

les surveillent. Les mères sont au champ, sous le soleil; ou dans l'usine, près des brasiers.

Devant la porte, une vieille donne la becquée à huit bambins accroupis à ses pieds. Les mioches attendent, anxieux, la bouche ouverte, les yeux fixes, que leur tour vienne de recevoir une pleine gueulée de riz ou de maïs que la gaveuse pétrit et leur introduit dans la bouche à grand renfort de coups de pouce.

Les poules à l'affût picorent les miettes. Une fillette armée d'un bâton les tient à distance. Elles viendraient, sans cela, jusque sur les lèvres des convives prendre leur part du repas.

LXXII

LA SUCRERIE : COURSE MATINALE. UN PARISIEN DANS LE SIROP.

Le soleil vient de se cacher. Pour la première fois depuis mon arrivée en Amérique, le ciel est gris, d'un beau gris chaud et transparent inconnu en Europe.

Je domine une colline. Devant moi, s'étend à perte de vue un champ de cannes mûres.

Les plumes blondes qui surmontent les gerbes se détachent à droite, à l'horizon, sur un bouquet d'arbres tout enguirlandé de lianes. On dirait une dentelle cousue sur l'ourlet du champ. Je m'approche.

Les cannes ont trois et quatre mètres de haut. Partout, les feuilles sont jaunes à leur pied, vertes au sommet de leur tige. De légers bourdonnements, de doux bruits d'ailes frôlant les feuilles sèches, de petits cris effarouchés se font entendre de tous les côtés, au ras du sol. Les insectes en vedette ont donné l'éveil. Des oiselets m'ont vu approcher. Pris de peur... bien mal à propos ! ils fuient et disparaissent au plus épais des fourrés.

Ce ne sont point des pillards, détrompez-vous; ce sont des travailleurs qui payent comptant leur légère provision de sucre. Nul ne pourrait comme eux défendre la récolte. Jamais ils ne se reposent. Pour eux il n'existe aucune fête chômée. Quel massacre d'insectes ils font! Ce sont bien plutôt des associés que des maraudeurs. Et quels associés charmants !

El judio, un chanteur émérite, dont la chair a, m'a-t-on assuré, la vertu de rendre aux malades l'appétit; — le *toti*, que les habitants de la partie orientale de l'île appellent le *choncholi* (de *choncha*, bécasse), un petit négrillon ailé, un gavroche aux plumes luisantes; — le *mayito*, au corps noir, aux ailes jaunes; — le *negrito*, blanc et vert; — le *zumzum*, un colibri pimpant parmi les colibris; — le *zorzal*, noir aux yeux rouges; — la *tojosa*, une colombe sauvage; — la *perdriz* à tête bleue; — le *codorniz*, au bec rouge, aux plumes blanches; — le *sinsonte*, auquel son chant merveilleux a valu le nom d'*Orpheus* que les savants lui ont donné; et bien d'autres encore.

La rosée a alourdi l'aigrette de la canne. Chaque

brindille balance une goutte d'eau. Partout résonne le bourdonnement de la mouche qui passe. Chacun de mes pas fait lever de formidables moustiques noirs dont la piqûre donne la fièvre : une diablesse de bête qui s'élance sur vous le dard en arrêt, et s'enfuit après vous avoir blessé. Il faut, bon gré, mal gré, se promener les mains dans les poches.

Les oiseaux me chantent des airs nouveaux. Il vient d'en passer une bande en habits de gala. Je n'ai rien vu de plus charmant. Leur tête, leurs ailes sont d'un noir exagéré, leur corps est couleur capucine. Quelque train de plaisir, sans doute.

Un papillon s'est posé sur une pierre, à deux pas de moi. Il est orange, noir et bleu.

« Eh! papillon, beau papillon, veux-tu m'accompagner jusqu'en France? Nous ferons un beau voyage, tu verras! Mon pays est le premier du monde! Tu n'y vaudras pas moins de 2 fr. 50... un bel *escudo* de dix *réaux,* rien que cela! Ici, personne ne te regarde; là-bas, tout le monde t'admirera. C'est bien la peine de faire une pareille toilette pour des nègres puants. Tu attendras le jugement dernier des papillons, les ailes ouvertes, dans une boîte à fond de liége, le ventre frotté d'arsenic et parfumé de camphre. Viens-tu? »

Mon appel le laisse indifférent.

A droite, sur une hauteur, j'aperçois un bouquet de palmiers. Si je pouvais y arriver! Essayons. Le papillon me suit, curieux, sans doute, d'examiner cet animal d'Europe perdu dans l'herbe douce.

Que d'oiseaux! Chacun de mes pas fait lever un

nuage velouté, chatoyant, mordoré, qui chante, pépie et gazouille.

Enfin, voici des arbres, un taillis, presque un bois. Il est impossible de pénétrer dans cette forêt vierge de dix arpents. Des rameaux enchevêtrés en défendent partout l'entrée. La rosée est tellement abondante qu'on n'ose pas plonger dans ce bain d'herbes. Le sol est recouvert d'un fouillis inextricable de racines noueuses, de plantes folles, de lianes épileptiques qui se tordent, qui s'enlacent, stalagmites odorantes, stalactites fleuries qui, partout, se cramponnent aux moindres branches, se balancent au moindre vent. On ne saurait où poser le pied.

La place est bien défendue, je vous assure! Les buissons pleins d'épines se hérissent menaçants. Leurs aiguillons ont souvent dix ou quinze centimètres. Les moustiques gouailleurs zonzonnent et poudroient dans tous les rayons.

Et puis, sait-on ce qui se cache là dedans? Peut-être des *cangrejos* aux tenailles puissantes qui me pinceront les chevilles; des fourmis rouges, d'énormes *bibi-aguas* qui s'installeront dans mes vêtements. Des monstres velus, l'*araña peluda*, l'araignée-crabe, l'*alacran*, le scorpion roux, des scolopendres géants, me guettent, c'est certain, et se jetteront sur moi au passage. Je reviendrai les pieds dévorés par les *niguas*, des chiques sous tous les ongles, constellé de piqûres de *jejens*, de *lanceteros*, de *corasis*, de *zancudos*, des *cucarachas* dans toutes mes poches. Autour de mes bras et de mes jambes des *majas*, lianes vivantes aux dangereuses morsures, se seront enroulées.

Décidément je n'entre pas.

J'aime mieux pénétrer dans ce champ de cannes. Que de découvertes j'y puis faire! Oui, mais... je suis allé trop loin, et me voilà perdu dans l'herbe. Plus je me démène, plus je m'égare. Dans les bois, j'aurais la ressource de grimper sur un arbre pour regarder au loin. Grimpez donc au haut d'une canne à sucre!

Le tintement lointain de la cloche du déjeuner m'aide à m'orienter. Enfin! Je sors des gramens géants trempé par la rosée, poissé et praliné.

Quelle honte! Un peu plus, je me noyais dans le sirop.

LXXIII

POLITIQUE.

Don Ignacio Malconiento habite une délicieuse maison de campagne encadrée de palmiers, cachée dans le sucre jusqu'à la ceinture, habillée de corralillo aux grappes rouges. Une armée de nègres devance ses ordres; sa fortune est classée à bon droit parmi les plus solides; sa femme, une ravissante créole, est la plus soumise de ses esclaves. Elle l'adore et apprend à ses enfants à l'adorer.

Je l'ai rencontré par aventure. Reçu dans une sucrerie voisine de la sienne, parti le matin un fusil

à la main, avec mon hôte, épaulant à chaque instant sans pouvoir me décider à abattre des oiseaux vêtus d'or, de pourpre et d'émeraude, j'arrivai sur les terres de don Ignacio Malconiento.

« Je veux vous présenter au propriétaire de cet *ingenio*[1], me dit mon compagnon; c'est un type à part qui vous intéressera, j'en suis certain. Attendez-vous aux sorties les plus formidables, aux menaces les plus terribles, qui, en somme, ne sont pas plus dangereuses pour autrui que pour lui. Si l'on ne savait pas que l'on a affaire au meilleur homme de la terre, on prendrait la fuite à chaque instant. Il parle de tuer tout le monde, de tout bouleverser, de tout détruire, et ses nègres vous diront que leur *barracon* est le plus confortablement installé qu'on connaisse, qu'ils ne changeraient leur nourriture contre celle d'aucune des sucreries voisines, que le médecin les gâte, et ainsi du reste. »

Nous arrivâmes devant la *casa de vivienda*[2] : une adorable habitation bleue, rehaussée de blanc, qu'encadre un promenoir couvert dont les piliers disparaissent sous les fleurs. Au milieu de chaque arcade étaient suspendus des cages remplies d'oiseaux chanteurs, des trapèzes sur lesquels tournaient et se balançaient des perroquets aux éclatantes couleurs. Sur la plus haute marche du perron, don Ignacio était debout, surveillant au passage les charrettes pleines de cannes à sucre qui se rendaient à l'*ingenio*.

[1] Sucrerie.
[2] Habitation de maître.

« Pressez le pas, vauriens, ou je vous fais couper à tous les oreilles à la hauteur du gosier. »

Et chacun en passant de ployer les genoux.

« Qu'est-ce que tu fais, toi, là-bas? Viens ici. Pourquoi traînes-tu la jambe, paresseux? »

Le nègre s'approcha et montra son pied emmailloté.

« Qu'est-ce qui t'a fait ça?

— Maître, c'est le jus bouillant de la première cuite qui m'a éclaboussé...

— Veux-tu bien aller te faire soigner tout de suite, animal! Je t'apprendrai à abîmer tes jambes comme si elles t'appartenaient. Et dis au docteur de ma part de ne rien négliger pour assurer ton prompt rétablissement. Tiens, prends ma canne pour t'en aller. »

C'est à ce moment qu'il nous vit.

« Eh!... ¿ Como esta V. ?

— Muy bien. ¿ Y V. ?

— No me siento bien.

— ¿ Que tiene V.?

— Espero que eso no sera nada.

— Permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis, dit mon hôte en me prenant par la main. Il est de France et fraîchement débarqué.

— Je suis charmé de vous recevoir, monsieur; ma maison est à votre disposition », reprit don Ignacio en français.

Une poignée de main bien cordiale souligna la phrase de bon accueil.

« Vous déjeunez avec nous, voisin, cela va sans dire. On ne fait bien connaissance qu'à table, et ma femme ne me pardonnerait pas de vous avoir laissé

partir. Elle a un faible pour vous, Felipe, vous le savez.

— Je ne m'en cache pas, dit une jeune femme qui arriva, souriante, en tendant la main à don Felipe. J'ai pour le voisin une grande affection.

— Et vous avez bien raison, doña Carmen; il faudrait être plus ingrate que nul ne l'a jamais été, si vous n'aimiez pas un peu qui vous aime tant.

— A votre aise!... oubliez que je suis là. Par le diable! faut-il que j'aille chercher le *machete* le plus lourd de mon arsenal, et que...

— Présentez-moi plutôt, monsieur, dit la jeune femme.

— C'est vrai! je suis sans excuse et vous demande pardon, monsieur. Je vous considérais déjà comme de la maison. Carmen, monsieur est un Français; il arrive de Paris et vous donnera des nouvelles de votre ville préférée. C'est l'ami de don Felipe.

— Il est donc des nôtres. »

La jeune femme s'avança vers moi et, s'étant accoudée sur la balustrade, me parla de tous ces riens qui sont notre vie à nous autres Parisiens. Elle connaissait la France à merveille et paraissait beaucoup l'aimer.

Doña Carmen avait vingt ans à peine, des yeux frangés de noir, des sourcils dessinés avec soin par la nature, des dents petites et égales comme les créoles en ont quand elles s'en mêlent, des cheveux plus qu'il n'est nécessaire d'en avoir, une taille aussi fine que ses épaules étaient larges, des mains et des pieds d'enfant. Son allure souple, féline, avait une grande

élégance. Nulle part je n'ai vu de femmes aussi femmes que les femmes de la Havane. Son visage, ses bras, son cou avaient encore des traces de la *cascarilla*[1], si chère aux créoles.

Don Ignacio était petit, nerveux et sec. Ses cheveux, d'un noir luisant, frisaient naturellement. Ses mains, petites et brunes, paraissaient plus brunes encore à cause du duvet soyeux qui les ombrait. De formidables moustaches faisaient de leur mieux pour lui donner un air féroce. Je ne les ai vus que sur des visages espagnols et italiens, ces épouvantails empruntés en grande partie à la barbe et aux favoris, et qui, non contents de s'épanouir au-dessus des lèvres, s'étalent ébouriffés jusqu'au milieu de chaque joue. Don Ignacio portait un *jipijapa*[2] merveilleux de finesse et un vêtement de toile blanche aussi luisant que s'il eût été verni, grâce au cylindrage forcené auquel tout ce qui est linge est soumis à Cuba.

Les enfants vinrent embrasser leur père, puis on annonça le déjeuner. L'appétit me manque pour vous décrire ce repas homérique. On est si bien sur le perron! Retournons-y tout de suite, et, le cigare aux lèvres, une tasse d'excellent café *caracolillo* à notre portée, étendus dans un fauteuil à bascule, causons en regardant voler les oiseaux petits comme des papillons et les papillons grands comme des oiseaux.

« Vous avez pu voir, — me dit don Ignacio Malconiento, rendu plus communicatif encore par quel-

[1] Poudre faite de coquilles pulvérisées, qui remplace la poudre de riz des Européennes.

[2] Chapeau de paille fine.

ques verres de rhin mousseux vidés en mon honneur, — vous avez pu voir que je suis tout d'une pièce. Le cou dans le carcan, je crierais : « Vive n'importe « quoi ! » si j'avais ledit n'importe quoi dans le cœur. Je passe pour un cerveau fêlé; je le sais.

— Et vous l'êtes.

— Que voulez-vous? on ne se refait pas à mon âge. Plus j'avance dans la vie, plus j'aime mon pays : avec son ciel si pur, si limpide, que le regard va jusqu'en paradis; avec sa mer profonde aux richesses inépuisables; avec son sol fertile qui rend cent pour cent de ce qu'on lui prête; avec ses bois splendides, ses fleurs embaumées et ses femmes adorées que rêve la terre entière et que seuls nous possédons. Oui, chaque jour je l'aime davantage, et je deviens de plus en plus exigeant pour lui. Comment rester indifférent en présence des dangers auxquels on l'expose?

— Vous exagérez toujours, Ignacio, et faites volontiers d'une mouche un éléphant. Il ne faut pas grand'chose pour vous mettre en ébullition.

— En vérité, Felipe, vous n'avez que de l'*almendrada*[1] dans les veines! Vous avez un bandeau sur les yeux. Votre sang-froid me met hors de moi. Vous ne voyez donc rien?

— Je vois que nous faisons d'excellentes affaires, que vous êtes cette année plus riche encore que vous ne l'étiez l'an passé.

— Riche!... riche!... Voilà le grand mot lâché. Parce que j'aurai gagné quelques vingtaines de mille

[1] Orgeat.

piastres, cela voudra-t-il dire que mon pays n'a rien à désirer, que ses institutions sont les modèles du genre?

— Non, certes.

— Tant mieux pour vous, l'homme aux lunettes roses, si vous voyez ainsi; moi, je vois du noir à l'horizon.

— Il faut en vérité, l'homme aux lunettes noires, que vous y mettiez de la bonne volonté.

— Eh bien, entêté que vous êtes, examinons ensemble la situation; regardons en face l'avenir qui nous attend.

— Je ne demande pas mieux.

— L'avenir peut prendre pour nous quatre formes différentes : — continuation de l'état de choses actuel, c'est-à-dire suzeraineté de l'Espagne; — admission de Cuba dans la famille des provinces espagnoles, élections de députés ayant voix délibérative aux Cortès; — indépendance avec un gouvernement républicain aux mains des créoles, avec ou sans protectorat américain; — enfin, annexion aux État-Unis. Il n'y a pas d'autres combinaisons.

« En ce moment, Cuba est la seule vache grasse du troupeau des provinces espagnoles; toutes les autres ont leur pis vide. Comme un neveu qui payerait les dettes de son oncle, la Havane comble les déficits de Madrid. La démoralisation aidant, la péninsule se soutient tant bien que mal. Trois plaies au pus doré suintent à son profit : l'esclavage, la loterie et la corruption administrative. C'est grâce à ces trois sources immorales que les budgets de l'Espagne se maintiennent tant bien que mal en équilibre.

— C'est indigne, Ignacio, ce que vous dites là, et, si je ne savais pas de quelle humeur étrange vous êtes, si je ne savais pas que vos paroles vous grisent, mais que, le cas échéant, vous seriez le premier à défendre notre pays, à défendre l'Espagne, oh! tenez, je ne vous reverrais jamais de ma vie.

— L'Espagne n'est pas notre pays.

— Ah çà!... descendriez-vous des Caraïbes, par hasard?

— Plût à Dieu!

— Du premier coup vous mettez les deux pieds dans le plat.

— Dites que je mets les dix doigts sur la plaie. Après tout, si vous n'êtes pas de force à entendre la vérité, mon cher ami, prenons des chevaux, promenons-nous et parlons... cuisine, si vous voulez. Moi, cela m'est égal.

— Allez, allez! j'aime mieux vous voir vous débarrasser de tout ce que vous avez sur le cœur. Une fois cette crise apaisée, peut-être serons-nous d'accord quinze jours durant.

— Alors je continue?

— A votre aise.

— Presque tous les emplois appartiennent aux péninsulaires, qui nous arrivent novices, ignorants des fonctions qu'ils vont remplir, plus préoccupés cent fois du salaire et des tours de bâton que de leurs attributions. Ce capitaine de port arrive de Madrid encore écœuré par le mal de mer; son port d'embarquement est le premier qu'il ait vu. Cet alcalde-mayor vient occuper ici un poste important. Il tranchera

dans sa province toutes les questions civiles, criminelles et commerciales; magistrat justement redouté, il sera l'arbitre de la liberté, de la fortune, de la réputation de ses administrés, et il ignore les lois et les usages du pays placé sous sa férule. Ce gouverneur de province était lieutenant-colonel en Espagne; c'est un brave et bon militaire. Si vous le félicitez sur sa situation nouvelle, il vous répondra : « Je vous remer-« cie de ces politesses, monsieur, mais je vous avoue « que je ne sais pas trop ce qu'on m'a envoyé faire ici; « j'étais bien mieux à la tête de mon régiment. » Ne vous y laissez pas prendre et répondez, bien que vous le voyiez pour la première fois, qu'il est le plus savant magistrat du monde, ou vous vous en ferez un ennemi. Les emplois sont donnés à la faveur; souvent même les titulaires les ont payés, et leurs successeurs sont désignés. Hâte-toi de t'enrichir; qui sait ce qui peut arriver? Et chacun se hâte, je vous assure. Depuis l'expéditionnaire qui vous fera attendre sa copie tant que vous ne lui aurez pas promis une gratification; depuis l'escribano qui laissera traîner son travail jusqu'à ce qu'un dimanche ou un jour férié se trouvant sur son chemin, il puisse vous le faire payer à part; jusqu'à... A quoi bon remonter l'échelle? Et ne comptez pas sur les chefs pour stimuler leurs agents. Ils savent trop bien qu'il faut que tout le monde vive. Beaucoup d'honnêtes gens se trouvent mêlés à la bagarre, impuissants à faire le bien, armés jusqu'aux dents pour faire le mal. Cette orgie approche de son terme. Un vent d'émancipation secoue l'édifice, et déjà l'on entend bien des craquements. La

curée n'en est que plus ardente, plus implacable. »

Don Ignacio le Formidable se renversa dans son fauteuil pour reprendre haleine et raviver son cigare, qui, à mesure qu'il s'échauffait, en profitait pour se refroidir. Puis, roulant des yeux féroces, il lança par saccades quelques bouffées épaisses, qui s'échappèrent de ses lèvres comme autant de coups de canon. Don Ignacio Malconiento me fit l'effet moins d'un homme que d'une forteresse ou d'une torpille.

« En vérité, voisin, vous avez la cervelle dans les talons, reprit don Felipe, qui pendant le réquisitoire qui précède avait passé du blanc au rouge et du rouge au violet; si l'on vous supposait deux onces de bons sens, il ne resterait plus à faire que de deux choses l'une : prendre son portefeuille et se sauver, ou prendre son fusil et se soulever. N'avez-vous pas honte de donner à notre hôte une semblable idée de votre pays?

— Si mon pays était à moi, j'en prendrais plus de souci; mais du moment qu'il est géré par des gens qui le traitent en pays conquis, que m'importe! Les péninsulaires, qui tiennent la queue de la poêle, demandent, eux, la continuation d'un état de choses qui les enrichit. Parlez-leur de travaux d'intérêt public, c'est comme si vous parliez de réparations à un propriétaire exproprié. Parlez-leur d'instruction primaire, et vous les verrez pâlir comme si une Brinvilliers leur offrait d'ouvrir des cours gratuits d'empoisonnement pratique. Parlez-leur de répression le lendemain du carnaval ou de quelque fête populaire, alors que des coups de couteau ont été échangés dans

les rues, ils s'insurgeront à l'idée de molester le peuple... —

— Parlez-leur d'honneur national, Ignacio, et ils chargeront le canon de Tanger de leur réponse.

— Je n'ai pas de canon, moi, et cela ne m'empêchera pas de vous répondre, comme je le ferais à eux-mêmes. Eussiez-vous là, devant moi, sous votre mèche allumée, des obusiers, des mortiers et tous les engins de destruction éparpillés sur notre globe, fussiez-vous chargé vous-même à mitraille, cela ne m'empêcherait pas de crier que les créoles qui soldent les frais de la guerre, les créoles qui sont dans la poêle dont on tient la queue à Madrid, les créoles qui payent d'abord l'entrée de leur outillage, de leur machinerie, etc., qui payent ensuite pour fabriquer leur sucre ou leur tabac, qui payent encore pour la sortie de leurs produits, les créoles qui n'ont que peu de part dans les emplois publics, les créoles qui ne sont rien chez eux hormis des contribuables, les créoles ne peuvent pas placer dans le gouvernement actuel leur idéal. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que, ne voyant rien à l'intérieur qui leur plaise, ils regardent au dehors. « *Siglo,* cher *Siglo,* ne vois-tu rien « venir? » crient-ils chaque soir. « Je vois la mer qui « verdoie et les Yankees en désarroi. »

« Ils rentrent chez eux l'oreille basse et vivent dans l'espoir que sœur Anne leur criera le lendemain : « Je « vois la mer qui flamboie et le drapeau étoilé qui se « déploie. » Analysons en quelques mots les espérances des partis que j'ai signalés plus haut, et voyons quelles chances ces espérances ont de se réaliser.

— Je vais vous les énumérer, moi, les chances qu'ils ont; ce sera bientôt fait. Si un tas de faux mécontents comme vous crient trop fort, de trois choses l'une : ou on les musèlera pour cause d'utilité publique; ou le peuple créole, trompé par eux, se soulèvera et recevra sur les doigts comme en 1851... (et je sais bien qui les battus rendront responsables de leur mécompte); ou enfin, le soulèvement ayant réussi à se propager, l'Amérique du Nord mangera vos marrons que vous aurez retirés du feu; et vous serez ruinés, et vous aurez encore moins de nationalité qu'auparavant, et Jonathan couchera dans votre lit, puisera dans vos coffres, vous absorbera, rasera, supprimera, pulvérisera, et ce sera bien fait!

— Ta! ta! ta!... vous allez trop vite en besogne, et je vois clair dans votre jeu. Vous espérez me faire sortir de mes gonds et ramasser à votre profit mon sang-froid perdu. Non pas, vous m'entendrez jusqu'au bout. Établissons avant tout qu'il n'y a en réalité, ici comme partout, que deux partis : celui des vieux, celui des jeunes; le parti de ceux qui ont et désirent conserver, celui de ceux qui n'ont pas et désirent acquérir. Dans aucun pays du monde on n'a vu les dépossédés conservateurs, par cette raison fort simple que, pour être conservateur, il faut avoir quelque chose à conserver.

— Les contradictions ne vous coûtent guère. Je voudrais bien savoir si vous n'avez rien à conserver, vous qui vous jetez dans le parti de l'attaque?

— Oui, j'ai quelque chose à conserver; c'est pour cela que j'appelle de tous mes vœux les institutions

libérales qui me donneront la sécurité de l'avenir et ne me forceront pas à travailler, comme je le fais aujourd'hui, pour le fisc étranger.

— Il faut croire que vous avez les doigts furieusement poissés quand vous réglez avec lui, pour qu'il vous reste d'aussi belles miettes!

— Après tout, si je suis riche, je n'en suis que plus indépendant; mes paroles n'ont que plus de poids si, comme vous le dites, l'avenir que je rêve doit me ruiner.

— Et vos enfants?

— Ils feront comme j'ai fait! Donc, les vieux, les conservateurs, constituent le parti espagnol; les jeunes composent le parti créole. Les premiers comprennent trois subdivisions : *primo*, les Espagnols, qui demandent purement et simplement la continuation de l'état de choses actuel, la conservation des règlements anormaux qui régissent le pays et permettent d'invoquer, suivant le cas, la loi nouvelle ou la précédente qui n'a pas encore été abrogée; les satisfaits, qui ne font que traverser le pays pour y puiser à deux mains, et qui, leur fortune achevée, iront la manger ailleurs. Après eux, la fin du monde! Qu'importe à ces oiseaux de passage que l'arbre sur lequel ils se sont perchés quelques instants tombe sous la cognée ou craque sous le vent? Ils y ont dormi leur somme, ils y ont trouvé le repos, leurs ailes ont grandi; l'arbre peut tomber. Ce parti ne comprend guère que les péninsulaires, l'administration proprement dite, tous ceux enfin que salarie l'État, qu'ils vivent du sabre, du crucifix, de la plume ou du papier timbré.

Ceux-là sont encore les moins confiants dans l'avenir. Ils prévoient naturellement une catastrophe, à laquelle ils concourent, et se hâtent de mettre le plus possible en lieu sûr. Chacun prépare sa malle et n'est que plus âpre à s'enrichir. »

Profitant d'un temps d'arrêt pendant lequel notre hôte rallumait un nouveau cigare, don Felipe se tourna vers moi et me dit :

« Je vous demande pardon, cher monsieur, pour toutes ces exagérations. Don Ignacio fait défiler devant vous tout le cortége des rengaines pessimistes. Vous n'aurez pas besoin de parcourir longtemps notre pays pour être rassuré. A l'entendre, Cuba serait une auberge que l'on pille et à laquelle on va mettre le feu.

— Vous l'avez dit, mon cher ami; voilà bien fidèlement la situation.

— Peut-on qualifier ainsi ce pays sans égal!

— Je ne critique pas l'œuvre divine, au contraire; mais le Créateur n'a pris aucune part, que je sache, à notre organisation politique et administrative. S'il y a collaboré, permettez-moi de trouver qu'il a furieusement baissé depuis l'origine du monde.

— Peut-on insulter ainsi ce ciel si pur, si bleu!...

— Mais nous n'habitons pas le ciel, tant s'en faut. Et d'ailleurs, qui l'attaque?

— Comment faire courir un vent de haine sous ce soleil qui nous sourit?

— Tout cela est très poétiquement dit, mais vous oubliez l'ouragan de 1851, qui a surgi à l'improviste.

— Il s'en faut que je l'oublie! Vous êtes tous actifs de la langue. On vous croirait résolus à tout risquer, à tout sacrifier; et quand ceux que vous avez entraînés se mettent en branle, vous restez chez vous à lire les journaux. Lopez est mort pour avoir eu confiance en vous.

— Voisin! voisin!... faites attention à vos paroles...

— Vous n'aurez pas seul le privilége de parler. Vos récriminations me révoltent, à la fin. Vous êtes tous des révolutionnaires platoniques. Entrez en campagne une bonne fois, si vous le pouvez.

— Et pourquoi ne le pourrions-nous pas?

— Parce que vous n'avez pas d'armée, que le *Guajiro* ne vous suivra pas, qu'il n'y a pas ici de peuple, à proprement parler; que la révolte est rêvée par des jeunes gens charmants, instruits, élégants, je vous l'accorde, mais peu propres à composer un corps révolutionnaire; parce que vous avez tous trop de valeur pour être les soldats d'un parti, et pas assez pour en être les chefs; parce qu'il faut, pour réussir, l'unité dans l'action et le commandement, et que vous n'êtes pas plus d'accord sur ce que vous voulez que sur le maître qu'il convient de suivre.

— Nous ne voulons pas de maître.

— Aussi ne réussirez-vous pas. Là où il y a cinq hommes, il faut un caporal; là où il y en a mille, il faut un colonel; s'il y en a plus, un général; plus encore, un maréchal; plus encore, un dictateur... quitte à le jeter bas une fois qu'on a réussi. »

S'adressant à moi, don Felipe reprit :

« Regardez don Ignacio à l'égal de toutes les

autres curiosités de notre île, mais n'en soyez pas trop impressionné. Classez-le dans vos tablettes entre le premier caïman que vous rencontrerez sur nos côtes et le...

— Et le premier *Cepo* auquel vous verrez river un noir.

— Il niera ou travestira tout ce qui est bon, tout, même notre prospérité.

— Je ne la nierai pas, mais je l'expliquerai, je l'analyserai. Cuba doit sa prodigieuse richesse à la continuation de l'esclavage. Alors que la crise libérale a atteint tous les pays à esclaves, alors que partout le travail est libre et rémunéré, il est ici forcé et gratuit.

— Il semblerait, à vous entendre, qu'un nègre ne goûte rien, ma parole d'honneur!

— Laissez-moi donc suivre mon idée. Comme tout ce qui ne repose pas sur la morale et le droit, cette fortune est précaire, et nos institutions portent en elles mille germes destructeurs. L'heure de la transition approche, et chacun la redoute. Cette crainte paralyse tout. Les améliorations les plus urgentes sont ajournées. Tout capital que l'on n'est pas sûr de voir rentrer dans l'année reste en caisse.

« Dans cette situation, il paraîtrait sage de regarder l'avenir bien en face et de prendre dès à présent des mesures préservatrices, car le temps presse. Au lieu de cela, friands d'illusions, nous persuadant à tout prix que là où le ciel est toujours bleu il ne peut s'élever aucun orage politique, alternativement effrayés ou rassurés plus que de raison, nous suivons

de l'œil le torrent progressiste qui monte et grossit d'heure en heure, oubliant que dans une circonstance analogue, Noé, mieux avisé, construisit l'arche libératrice.

« Que font tous ceux qui devraient agir? Ils attendent. Ils attendent quoi? *Quien sabe!* La peur paralyse ceux-ci, l'indifférence retient ceux-là, l'apathie engourdit les masses, et partout pullule cette race d'optimistes enragés dont mon aimable voisin est le parfait modèle, qui n'a de mains que pour applaudir, de langue que pour louanger, baromètres rouillés rivés au beau fixe. Ces redoutables personnes protégent les ornières dans lesquelles nous pataugeons, elles les élargissent même au besoin, ne s'apercevant pas qu'à force de creuser, l'ornière d'hier est aujourd'hui fossé, qu'elle sera tombe demain, et qu'il nous y faudra descendre bon gré, mal gré.

« Et lorsque vous demandez qu'on jette par-dessus bord ces vieux usages, ces vieilles coutumes, ces lois surannées qui mettent tout en péril, ces pralineurs de poisons vous traitent de révolutionnaire! En vain les colonies françaises nous ont montré le danger des transitions brusques, en vain le sang a coulé dans toutes les Amériques : nous n'avons rien vu, rien compris.

— Ah çà! mais, mon cher ami, qui vous empêche d'affranchir vos nègres, et de donner ainsi du même coup à vos sentiments généreux la satisfaction qu'ils réclament, et au pays aveugle un noble exemple de désintéressement?

— J'ai, pour ne pas agir comme vous m'y conviez,

les raisons qui empêchent une puissance de désarmer lorsque les autres restent en armes. D'ailleurs, le pays n'étant pas organisé pour la liberté, mes nègres seraient cent fois plus à plaindre qu'ils ne le sont chez moi, si je les abandonnais à eux-mêmes.

— Il est fort heureux pour vos intérêts qu'il en soit ainsi.

— Nous avons un second parti qui demande la conservation de la suzeraineté à l'Espagne, mais qui réclame d'importantes modifications. Ceux-ci sont d'honnêtes gens qui voudraient bien conserver ce qu'ils ont et qui se font beaucoup d'illusions, je le crains. Ils se croient aimés pour eux-mêmes, et vous leur feriez un grand chagrin si vous disiez devant eux que le jour où Cuba coûtera à l'Espagne ne sera pas celui qu'elle choisira pour nous favoriser.

« Notre île est un citron qu'on presse et pressera jusqu'à ce que l'écorce en soit complétement sèche; puis on le jettera. Il semble, au prix où sont toutes les colonies, non pas que l'Espagne a une colonie américaine appelée Cuba, mais bien que Cuba a une possession européenne qui se nomme l'Espagne et qui la ruine.

« Ces tristes améliorateurs, ces timides libéraux, sont presque tous des étrangers sans patrie réelle. Leur père, leur mère ont appartenu à des latitudes différentes; ils sont nés eux-mêmes dans quelque autre coin du monde que leurs parents; aussi nulle part leur cœur n'a pris racine. Leur pays est celui où leur sourit la fortune, et leur amour de la patrie aura la durée de ce sourire. Ils voudraient bien que rien ne

changeât avant leur départ; aussi passent-ils leur temps entre le camp des progressistes et celui des rétrogrades, demandant aux uns de la modération, aux autres de la bonne volonté, et ne portant leur appoint ni d'un côté ni de l'autre.

« Ce parti sera toujours, moins que tout autre, un parti d'action. C'est à voix basse qu'il demande quelques demi-mesures qui eussent été bonnes autrefois, mais qui ne sont plus à la hauteur des événements. « Mes bons amis, ayez un peu moins d'ardeur, dit-il « aux créoles; vous voulez des réformes, nous en de- « mandons aussi; mais parlez plus doucement. Que « diriez-vous, par exemple, d'un gouvernement ci- « vil, au lieu d'un gouvernement militaire? hein!... « Si vous aviez cela, vous resteriez tranquilles, j'es- « père! Je comprends très-bien que ce grand sabre « que traînent après eux les représentants de l'Es- « pagne vous porte sur les nerfs. Je n'aime pas non « plus les grands sabres, croyez-le; mais il me semble « qu'un gouverneur civil, secondé en cas de besoin « par le commandant général des forces militaires, « serait bien ce qu'il vous faudrait. Hein! n'est-ce « pas? »

« Les créoles ne répondent rien.

« Je vois ce que vous voulez : c'est l'esclavage qui « vous chiffonne. Eh bien, nous pouvons demander « qu'on prenne dès à présent quelques mesures tran- « sitoires; seulement, au nom du Ciel, ne soyez pas « trop exigeants, ou vous compromettrez tout. »

« Les créoles ne répondent toujours rien. Alors, baissant de plus en plus la voix :

« Vous resteriez tranquilles, sûrement, si l'on mo-
« ralisait un peu l'administration, la justice, etc., etc.
« Je comprends, oui, je comprends (cela bien entre
« nous) que vous ne soyez pas toujours satisfaits;
« mais, enfin, nous avons fait fortune sous ce régime,
« n'est-il pas vrai? c'est donc qu'il y a du bon.
« Pourquoi ne faites-vous pas comme nous avons
« fait? »

— Vous seriez bien perfide, Ignacio, si l'on ne vous savait pas fou. Ce pays n'est pas aussi mauvais que vous vous efforcez de le faire croire, et l'on y est plus libre qu'ailleurs; oui, plus libre, je le répète. On y peut faire tout ce qu'on veut, quand on sait s'y prendre.

« C'est précisément là ce que je déplore. L'arbitraire est à l'ordre du jour. Ne vaudrait-il pas mieux des lois fixes, fussent-elles dures, pourvu qu'elles fussent égales pour tous? Enfin, MM. les améliorateurs attendent, désirent, espèrent, et chaque fois que le gouvernement leur dit : « Certainement... comp-
« tez sur moi... vous avez peut-être raison... je ferai
« mettre cette question à l'étude... plus tard... si le
« gouvernement de la reine... si les Cortès... si je
« suis encore ici... si... », l'améliorateur s'en retourne ravi; le gouvernement a pris ses conseils en sérieuse considération. Ne lui parlez pas de réforme ce jour-là, il serait intraitable.

— Toujours des exagérations! Le gouvernement est rempli de bonne volonté, vous le savez aussi bien que moi. Quel intérêt a-t-il à ce que nous soyons mécontents? Je vous le demande. Les réformes hâtives sont éphémères. Attendez, que diable! attendez..

Ayez autant de patience que nous en avons eue; pourquoi en auriez-vous moins? J'en ai eu toute ma vie, moi. Je désire autant que vous le bien de mon pays; de *mon* pays, entendez-vous? A vous entendre, il semblerait que Cuba est à vous tout seul, qu'il ne faut prendre conseil que de vous. Je suis, certes, aussi impatient qu'un autre, mais j'ai plus d'expérience, et je sais attendre.

— Vous avez entendu, monsieur, reprit don Ignacio en levant vers le ciel ses mains qu'il laissa retomber sur ses genoux; vous l'avez entendu, et vous le voyez : ce parti n'a que des comparses. La troisième tranche du parti espagnol demande que Cuba cesse d'être colonie et devienne province, sur le même pied que l'Aragon, la Castille, la Catalogne ou les Baléares. Elle désire, non pas des délégués comme en ont les colonies françaises, mais bien des députés qui iraient à Madrid défendre les intérêts, soutenir les droits de Cuba devant les Cortès. Elle voudrait, en outre, l'admission aux emplois publics des créoles devenus Espagnols par le fait de leur déclaration. Le nom de parti donné à cette fraction est peut-être trop pompeux. Les idées que j'ai citées se discutent quelquefois, mais il n'y a vraiment pas un corps d'armée et encore moins des chefs pour les défendre. On objecte que l'assimilation à une province péninsulaire est impossible, en ce sens que si l'Andalousie est peuplée d'Andalous, l'Aragon d'Aragonais, et ainsi de suite, Cuba est, en grande partie, peuplée d'étrangers; qu'on ne peut pas donner de représentants à une population composée de :

« 13.07 péninsulaires,
« 6.92 naturels des autres possessions espagnoles,
« 2.36 étrangers,
« 1.48 Chinois,
« 76.17 créoles,

surtout lorsqu'à ces éléments hétérogènes vient s'ajouter un contingent noir considérable : environ 54 pour 100 de la population. « Eh bien, alors, di-« sent les républicains, puisque vous nous trouvez « trop hétérogènes pour entrer dans la grande famille « espagnole, prenons pour modèles les États-Unis, « qui, eux, ont fait appel aux éléments les plus di-« vers. Vous ne voulez pas que nous soyons Espa-« gnols ? Bien ! soyons donc de notre pays, et vive la « république centre-américaine ! »

« Ce parti-là ne réussira pas plus que les autres, parce qu'il manque également de chefs ; que le *Guajiro,* l'homme-peuple, fort indifférent en matière politique, ne se soulèvera pas pour lui ; parce que, enfin, je ne vois dans cette armée révolutionnaire ni général en chef ni soldats. C'est un régiment de capitaines. Notre destinée est d'être absorbés par l'Amérique du Nord, et, ce jour-là, Dieu veuille que nous ne soyons pas, comme les grenouilles de la fable, croqués par la grue démocratique !

— Excusez-moi si je vous adresse une question, monsieur, dis-je à don Ignacio. Lequel de ces partis a vos sympathies ? De quel côté se tournent vos espérances ? Que désirez-vous pour votre pays ? J'ai peine, je l'avoue, à le distinguer.

— Ce que je rêve, ce que nous rêvons tous, je vais vous le dire : c'est la fin de l'état de siége qui depuis 1826 est l'état normal de notre pays; — c'est l'abolition effective de la traite, pour laquelle l'Angleterre a payé quatre cent mille piastres : dix millions de francs en 1817, sans que pour cela le chiffre de nos esclaves ait diminué. Et, je vous le demande : où sont les nègres de 1817... Ce que nous voulons, c'est nous gouverner nous-mêmes. Nous acceptons... — qui sait si dans quelques années nous l'accepterons encore? — enfin, nous acceptons un capitaine général espagnol; mais nous entendons jouir, sous ce fétiche, des libertés et des immunités dont jouissent les Espagnols. Nous voulons un parlement colonial et des ministres responsables; nous réclamons la liberté individuelle, la liberté commerciale et industrielle, la liberté de la presse et le droit de pétition. Nous entendons fixer l'impôt que nous sommes seuls à payer, et voter les lois qui nous sont appliquées. Nous voulons la suppression des douanes et des innombrables droits qui nous pressurent, en échange d'un impôt de 6 pour 100 sur le revenu territorial. Nous réclamons l'abolition immédiate et indemnisée de l'esclavage, ou l'abolition graduelle sans indemnité. Nous voulons enfin le régime qui fait la fortune du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Écosse, etc., en échange de celui qui fait notre honte et prépare notre ruine.

— C'est assez de politique! interrompit doña Carmen, qui venait d'entrer entourée de ses enfants. Vous allez manger quelques fruits et rendre visite à notre

plantation, que vous avez par trop l'air de dédaigner. Mon amour-propre en souffre un peu, je vous l'avoue. »

Aussitôt arrivèrent devant le perron les chevaux de selle et les voitures. J'eus bientôt oublié la politique pour ne songer qu'aux merveilles qui m'entouraient.

LXXIV

RETOUR.

Le 10 mars, à deux heures, par un temps magnifique, je monte à bord du *Morro-Castle,* un bon bateau, bien aménagé, bien commandé. Quelle joie!... Dans cinq jours je serai à New-York; j'aurai froid, je me coucherai les pieds glacés, en petit tapon, j'aurai le nez rouge... Quel bonheur! Dans quinze ou vingt jours je serai à Paris; je pataugerai dans la crotte, je recevrai sur la tête les cheminées déracinées par les giboulées. Au lieu des langues étrangères que les étrangers s'obstinent à parler et que je comprenais difficilement, je vais savourer cette douce harmonie plus suave que la musique des maîtres; je vais t'entendre de nouveau, langue du pays natal, que les Bossuet, les Racine, les Corneille, les Fénelon ont immortalisée; langue imagée, chaude et colo-

rée, qu'Eugène Sue, Vidocq et Ponson du Terrail ont révélée au monde dans des ouvrages à jamais illustres, tirés à cent vingt-cinq mille exemplaires : — Malheur! — Et ta sœur!... — Tu me la fais à l'oseille... — Je me la casse... etc., etc.

Adieu aux petits créoles, aux petits pieds, aux petites mains, aux grands yeux noirs, aux épaules et aux bras blancs caressés par le soleil, à l'éternel azur. Adieu aux nègres, aux moustiques, aux quitrines, aux palmiers, aux oiselets vêtus d'or et de pourpre, aux rêveries sur la terrasse au bord de la mer, sous un rayon de lune.

Salut aux grands Yankees, aux bons grands pieds chaussés de bonnes grandes bottes fortement semelées et taillées en équerre. Salut aux petits chapeaux aux bords imperceptibles, juchés sur de grosses têtes encadrées de favoris épais.

Et puis... et puis... avant tout, dis-le donc, Parisien gouailleur, tu vas retrouver les tiens, les chers tiens que tu aimes et qui t'aiment, et renouer la chaîne interrompue des baisers du soir et du matin. Tes yeux et ton esprit surmenés vont céder la parole à ton cœur.

Il ne partira donc jamais, ce bateau! Il devrait avoir pris la mer depuis plus de cinq minutes.

Enfin! le voilà qui tressaille. Les amis de la dernière heure ont quitté le bord. On agite les mouchoirs... les baisers à longue portée se croisent dans l'air... les embarcations s'éloignent... de loin, arrivent encore quelques recommandations : « Aussitôt arrivé, tu nous écriras. » — « Ne fais pas d'impru-

dence. » — « N'oublie pas de dire à Emma tout ce que je t'ai dit. »

Le commandant a donné le signal. Le bateau piaffe. La mer qui bondit sous les aubes couvre toutes les voix.

Adieu !

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.

L'île de Cuba avant l'insurrection..... 1

PREMIÈRE PARTIE.

LA TRAVERSÉE.

I. — Départ..... 5
II. — En wagon..... 7
III. — Ritournelle..... 8
IV. — Douvres..... 10
V. — A tâtons..... 11
VI. — Embarquement..... 12
VII. — Souricière..... 15
VIII. — La Mer..... 16
IX. — Le *Tasmanian*..... 20
X. — Heures maudites..... 24
XI. — Le Coq-tail..... 33
XII. — En route..... 33
XIII. — Paysage..... 36
XIV. — Bucolique..... 37
XV. — Les Açores..... 39
XVI. — Rafale..... 41
XVII. — La Nuit..... 42
XVIII. — L'Équipage..... 43
XIX. — Longchamps..... 45
XX. — *Saint-Thomas*..... 47
XXI. — En rade..... 56
XXII. — L'Eider..... 58
XXIII. — *Puerto-Rico*..... 60
XXIV. — *Saint-Domingue*..... 66
XXV. — Bahama..... 69

DEUXIÈME PARTIE.

LA HAVANE.

XXVI. — Arrivée à la Havane.....
XXVII. — Invasion française.....
XXVIII. — Le Port.....
XXIX. — A terre.....
XXX. — Entre parenthèses.....
XXXI. — La maison que j'habite.....
XXXII. — Aspect général.....
XXXIII. — Intérieurs.....
XXXIV. — Le Sereno.....
XXXV. — Les Rues.....
XXXVI. — Les Faubourgs.....
XXXVII. — Le Paseo.....
XXXVIII. — Volante et Quitrine.....
XXXIX. — Industriels.....
XL. — Fantaisie.....
XLI. — Une représentation à Tacon .....
XLII. — Le Deposito.....
XLIII. — La Loterie.....
XLIV. — Le Quai.....
XLV. — Le Coolie.....
XLVI. — La Misère noire, les Églises, les Offices....
XLVII. — Le Cerro.....
XLVIII. — Le Vomito negro.....
XLIX. — La Traite amiable.....
L. — La Légende du Fiscal.....
LI. — La Peur du couteau.....

TROISIÈME PARTIE.

DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE.

LII. — En chemin de fer. De la Havane à *Batabano*.....
LIII. — En mer. De Batabano à Cienfuegos.....
LIV. — *Cienfuegos.* Une dompteuse de scorpions.
LV. — Les Guajiros. Les Paysans blancs de Cuba.
LVI. — Heure matinale.....
LVII. — Le Cimetière de Cienfuegos.....

LVIII. — *Plaisirs champêtres.* — Les Combats de coqs. 252
LIX. — La Course aux canards..... 259
LX. — Los Altares de cruz..... 261
LXI. — Las Loas..... 262
LXII. — Les Fêtes officielles..... 265
LXIII. — Mardi gras. — Un bal à la « Philharmonie ». 268
LXIV. — Bals champêtres..... 276
LXV. — Comment on ramone une cheminée à coups de corde..... 278
LXVI. — *Matanzas.* Le nº 22 de la Fonda del Leon de Oro..... 282
LXVII. — « Permettez-moi de vous présenter... » 289
LXVIII. — Le Cangrejo. — L'Araignée-crabe et le Petit Cheval du diable. — Les Grottes de Bellamar..... 294
LXIX. — Départ. — Tête nue sous l'averse... — « Du feu ou la vie! »..... 305
LXX. — *La Sucrerie*..... 308
LXXI. — Scènes d'intérieur..... 313
LXXII. — Course matinale. — Un Parisien dans le sirop..... 316
LXXIII. — Politique..... 320
LXXIV. — Retour..... 343

FIN DE LA TABLE.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

En vente à la même Librairie :

LES PAYS SUD-SLAVES DE L'AUSTRO-HONGRIE (Croatie, Slavonie, Bosnie, Herzégovine, Dalmatie), par le vicomte CAIX DE SAINT-AYMOUR. In-18, carte et grav. 4 fr.

L'AUSTRALIE NOUVELLE, par E. MARIN LA MESLÉE, avec préface de L. Simonin. In-18, avec carte et gravures. 4 fr.

PÉRAK ET LES ORANGS-SAKÈYS. Voyage dans l'intérieur de la presqu'île malaise, par BRAU DE SAINT-POL LIAS. Un vol. in-18, avec carte et gravures. Prix. . . . . 4 fr.

OBOCK, MASCATE, BOUCHIRE, BASSORAH, par DENIS DE RIVOYRE. Un vol. in-18, avec gravures. Prix. . . . 4 fr.

LA TERRE DE GLACE. *Féroë — Islande — les Geysers — le mont Hékla*, par Jules LECLERCQ. Un vol. in-18, avec cartes et gravures. Prix. . . . . 4 fr.

LE JAPON PITTORESQUE, par M. DUBARD. Un vol. in-18, avec gravures. Prix. . . . . 4 fr.

LE FLEUVE BLEU. Voyage dans la Chine occidentale, par Gaston DE BEZAURE. Un vol. in-18, avec carte et grav. 4 fr.

LA HOLLANDE PITTORESQUE. *Voyage aux Villes mortes du Zuiderzée — les Frontières menacées — le Cœur du pays*, par H. HAVARD. 3e *édition*. Trois vol. in-18, avec cartes et gravures. Chaque volume se vend séparément. . . . 4 fr.

L'ESPAGNE. SPLENDEURS ET MISÈRES. Voyage artistique et pittoresque, par P. L. IMBERT. 2e *édition*. Un vol. in-18, avec gravures. Prix . . . . . 4 fr.

EXCURSIONS AUTOUR DU MONDE : *Les Indes, la Birmanie, la Malaisie, le Japon et les États-Unis*, par le comte DE ROCHECHOUART. Un vol. in-18, avec gravures. Prix. 4 fr.

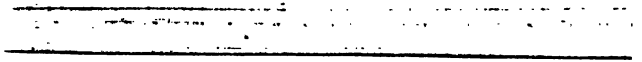
LETTRES SUR L'AMÉRIQUE, par Xavier MARMIER. *Canada — États-Unis — Havane — Rio de la Plata.* Nouvelle édition. Deux vol. in-18. Prix. . . . . 7 fr.

DANS LES HIGHLANDS : *Edinburgh, Trossachs, Skye*, par Paul TOUTAIN. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

EN CANOT DE PAPIER DE QUÉBEC AU GOLFE DU MEXIQUE, 2,500 milles à l'aviron, par N. H. BISHOP, traduit par HEPHELL. Un vol. in-18, avec cartes et gravures. 4 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

163ST



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE